

LA VIE EN ROSE

JUIN JUILLET AOÛT 1982 • \$2.25

Le clan des Mascouchois:
procès d'une danseuse

Entrevue:
Chère Clémence...

l'amour toujours l'amour

PER
V-213
EX:2



Des livres et des femmes

L'ÉCHAPPÉE DES DISCOURS DE L'OEIL

Madeleine Ouellette-Michalska

336p., 16,95\$

«Avec humour et poésie, l'histoire de la femme à travers le temps».

Denyse Bombardier,
Radio-Canada

«Une lecture irrévérencieuse, corrosive même du discours patriarcal».

Réginald Martel,
La Presse

Madeleine Ouellette-Michalska

L'ÉCHAPPÉE DES DISCOURS DE L'OEIL



NOUVELLE OPTIQUE

PLUS JAMAIS L'AMOUR ÉTERNEL

Héloïse sans Abélard

Marcelle Brisson

184 p., 14,95\$

Le désir nomade d'Héloïse invite les femmes à naître d'abord à elles-mêmes. À retrouver leur mémoire, à vivre leur imaginaire, à inventer mots et symboles pour créer un langage et une culture des femmes.

Marcelle Brisson

PLUS JAMAIS L'AMOUR ÉTERNEL

HÉLOÏSE SANS ABÉLARD



NOUVELLE OPTIQUE

LA MÈRE MORTE

Suzie Murray

208 p., 9,95\$

Récit à vif d'une crise de soi, d'une souffrance de l'âme et du corps dont le mal intense confine à la folie, «La mère morte» décrit cette douleur de naître femme.

la mère
morte

Au fond des yeux



Photographies de Kéro

nouvelle optique

AU FOND DES YEUX

25 Québécoises qui écrivent

Préface de Lise Payette

Photographies de Kéro

114 p., 16,95\$

«Kéro cherche le regard de celles qu'elle aime. C'est sa façon de parler d'elle-même : au fond des yeux des autres».

Jean Royer,
Le Devoir

NOUVELLE OPTIQUE

en vente dans toutes les librairies
ou directement au Service des commandes
b.p. 1477, succ. B. Montréal. Qué. H3B3L4

BRASSERIE



O'KEEFE

CARLING

Black Label

BIÈRE

DEPUIS 1840



Le Funambule

Inaugure une terrasse dans son jardin

*Ouvert du lundi au vendredi de 8 hres am. à 5 hres am
Du samedi 8 hres am. jusqu'au dimanche soir 2 hres.*

3817, rue Saint-Denis, Montréal 844-6271

s o m m a i r e

DOSSIER

25
L'AMOUR,
TOUJOURS L'AMOUR!

26
AUTO-PORTAIT
Mary Meigs

27
LES FEMMES VALENT
D'ÊTRE AIMÉES

Table ronde avec Danielle
Blouin, Line Chamberland,
Andrée Côté, Suzanne Ducas,
Nicole Lacelle, Joanne
Melanson, Lise Moisan et
Claudine Vivier.

32
HIER, AUJOURD'HUI
ET DEMAIN
Joanne Melanson

34
L'AMOUR DÉDOUBLÉ
Anne de Guise



37
AMOUR ET
FÉMINISME: THÈSE
ET ANTITHÈSE

Francine Pelletier

40
LE JEU ROSE DES
AMOURS BLEUES

Marie-Claire Marcil

42
LES AMOURES
MILITANTES

Hélène Lévesque

44
VENEZ PAS ME
PARLER D'AMOUR!

Jovette Marchessault

EDITORIAL	4
COURRIER	6
COMMUNIQUES	8
COMMENTAIRE / Brigitte Sauriol La pornographie vs la censure	11
LES US QUI S'USENT / Monique Dumont	13
ENTREFILET AU POIVRE / Sylvie Dupont	15
ENTREVUE / Hélène Pedneault Chère Clémence...	16
B.D. / Anne Chevalier	21
REPORTAGE / Françoise Guénette Le clan des Mascouchois	22
DOSSIER L'amour, toujours l'amour!	25
CENTERFOLD / Marie-Claire Marcil Le jeu rose des amours bleues	40
ANALYSE / Karen Messing La science et la vaisselle	45
FICTION / Denise Neveu La longue marche	48
RÉCIT-ANALYSE / Lise Clermont Vers le Sud, Monsieur	50
JOURNAL INTIME ET POLITIQUE / Chantal Sauriol	54
QUESTIONNAIRE SUR LE HARCELEMENT SEXUEL / Lise Moisan Où sont les résultats?	56
EVENEMENT / Françoise Guénette Colloque sur L'émergence d'une culture au féminin : les faux plis de la culture	58
EVENEMENT / Carole Henry, Francine Pelletier Un message amoureux: entrevue avec Luce Irigaray	63
LIVRES / Ariane Emond, Françoise Guénette, Diane Lamoureux, Jocelyne Lepage	67
EMMA ET LES AUTRES, REVUES D'AILLEURS / Nancy Marcotte, Diane Lamoureux	72
JAMBETTES / Andrée Brochu	74
MOTS CROISÉS / Monique Benoît, PHRASE-MYSTÈRE / Francine Lévesque	77
PETITES ANNONCES	79

ÉQUIPE DE RÉDACTION
Suzanne Ducas, Sylvie Dupont,
Ariane Emond, Françoise Guénette,
Anne de Guise, Lise Moisan,
Francine Pelletier, Claudine Vivier.

COMITÉ DE LECTURE
Nicole Campeau, Andrée Côté,
Françoise Guénette, Anne de Guise,
Jovette Marchessault, Lise Moisan,
Francine Pelletier, Claudine
Vivier.

COLLABORATION
Monique Benoit, Danielle Blouin,
Line Chamberland, Andrée Côté,
Monique Dumont, Nicole
Lacelle, Diane Lamoureux, Jocelyne
Lepage, Hélène Lévesque, Francine
Lévesque, Jovette Marchessault,
Nancy Marcotte, Mary Meigs, Karen
Messing, Hélène Pedneault,
Brigitte Sauriol, Chantal Sauriol

ILLUSTRATION
Anne Chevalier, Claire Beaulieu,
Andrée Brochu, Marie Cinq-Mars,
Judith Gruber-Sützer, Anne de
Guise, Madeleine Leduc,
Marie-Claire Marcil, Anne Morin,
Joanne Roy.

COUVERTURE
Andrée Brochu

MAQUETTE
Brigitte Ayotte, Diane Blain,
Andrée Brochu, Françoise Guénette,
Marie-Claire Marcil, Anne Morin,
Diane Petit, Chantal Roy,
Joanne Roy.

CORRECTION D'ÉPREUVES
Suzanne Bergeron, Claudine Vivier

COMPOSITION
Concept Médiatexte inc.,
834 Bloomfield, Outremont,
(514) 272-9545

IMPRESSION
Imprimerie Arthabaska -
Publications REF. 370 Girouard,
Victoriaville.

DISTRIBUTION
Diffusion Parallèle Inc.,
1667 Amherst, Montréal.
Les Distributeurs Associés du Québec
(DAQ), 3600, boul. du Tricentenaire,
Pointe-aux-Trembles

PERMANENCE
Suzanne Ducas (finances),
Ariane Emond (promotion),
Françoise Guénette, Francine
Pelletier.

PUBLICITÉ
Claude Krynski (514) 843-7226

ABONNEMENT
11 \$ ordinaire (6 numéros),
25 \$ soutien, 50 \$ mécène,
18 % à l'étranger. 24 \$ par avion.
Responsables : Suzanne Ducas,
Nicole Bernier.

LA VIE EN ROSE est éditée par
les Productions des années 80,
corporation sans but lucratif. On peut
nous rejoindre de 9 h 30 à 5 h au 3963,
rue St-Denis, Montréal. H2W 2M4,
ou en téléphonant au (514) 843-8366.
Tout texte ou illustration soumis
à LA VIE EN ROSE passe devant un
comité de lecture. Date de tombée :
2 mois avant la prochaine parution.

Dépôt légal : Bibliothèques nationales
du Québec et du Canada, ISSN-0228-549
Courrier de deuxième classe : 5188
LA VIE EN ROSE

AIMONS-NOUS

*... Des yeux qui font baisser les miens
Un rire qui se perd sur sa bouche
Voilà le portrait sans retouche
De l'homme auquel j'appartiens*

*Quand il me prend dans ses bras
Qu'il me parle tout bas...*

Edith Piaf

Depuis que la revue existe, et même bien avant, depuis que plusieurs femmes se disent féministes, on n'a jamais cessé de nous poser la question : *Aimez-vous les hommes ?* À toutes, à chacune, aux femmes de l'équipe, par personne interposée, dans les bars, dans les soupers de famille, dans les parties. Par téléphone et par lettre.

La question a d'innombrables variantes. Des plus subtiles aux plus grossières. Pourquoi refusez-vous les hommes à LA VIE EN ROSE ? Est-ce qu'il y en a parmi vous qui refusent de parler aux hommes ? Est-ce que les lesbiennes sont plus nombreuses que les hétéros ? Pourquoi détestez-vous les hommes ?...

À première vue, la question nous a semblé simplement idiote. Mais à force de nous emmêler dans nos réponses et de bafouiller, à force de malaises et de boutades, nous avons finalement compris qu'elle n'avait rien d'anodin et qu'elle méritait qu'on s'y arrête. Car *Aimez-vous les hommes ?*, c'est à la fois une fausse question et une question fondamentale.

D'abord, quels hommes ? Reagan, Jean-Paul II, Trudeau, Lévesque, Maître Emile Colas, Docteur Jean-Yves Desjardins ? Le facteur, le voisin d'en face, les chauffards, les policiers, les officiers, les violeurs, les patrons, nos pères, nos frères, chacun de nos abonnés ? Tous ensemble ou séparément ? Dans l'autobus, en tête à tête, en photo ou dans notre lit ? Avec du ketchup ou de la moutarde ?

Une fausse question parce que, posée publiquement à une féministe, il va de

soi qu'on attend un *oui* clair et enthousiaste ou un rire rassurant, comme si on nous offrait la chance de nous disculper enfin ! Car nous sommes suspectes, il faut le dire. Féministes passe encore, mais il faut pouvoir séparer le bon grain de l'ivraie. Sommes-nous des femmes sérieuses, raisonnables, intelligentes, normales, et avons-nous du sens ? Le bon sens, la raison, le sérieux, et l'intelligence pour une féministe, c'est d'aimer les hommes ! Ou sommes-nous complètement hystériques, démentes et agressives, comme ces lesbiennes radicales qui haïssent les hommes ?

Vous en doutez ? Faites le test. On vous pose la question : *Quand même, vous aimez les hommes ?* Vous répondez : *Non, honnêtement, je n'aime pas les hommes. Je préfère les femmes. Ou : Vous savez, bien honnêtement, ils me sont parfaitement indifférents. Et observez la réaction.* C'est très instructif ! Et c'est précisément là que la question devient fondamentale.

Les femmes n'ont pas le choix d'aimer les hommes. En général, il faut les aimer. Cela va de soi. Cela est normal. Même si ce sont eux, les hommes en *général*, qui nous violent, nous battent, nous pornographient, qui refusent de nous engager parce que nous sommes des femmes, nous congédient parce que nous refusons de servir le café, nous méprisent, nous ignorent, nous donnent leurs enfants à élever et leurs petites culottes à laver, nous excluent systématiquement des sphères de l'argent et du pouvoir. Il faut les aimer, parce qu'ils ne sont pas tous pareils, parce qu'ils ne sont pas tous responsables et qu'il ne faut surtout pas généraliser. Peut-être, effectivement, ne devons-nous pas généraliser. Mais pourquoi alors nous faudrait-il dire que nous aimons les hommes en *général* ?

Et pourquoi est-il si mal vu d'aimer les femmes ? Pourquoi nous a-t-on appris à nous méfier des femmes en *général* ? Pourquoi nous a-t-on répété toute notre vie qu'un homme méritait le Grand Amour

LES HOMMES?

et non pas une femme ? Pourquoi n'avons-nous pas eu le choix ? Pourquoi oublions-nous si vite que nous ne l'avons pas eu ? Parce qu'avec un peu de chance nous avons pu choisir un homme, et avec un peu de culot, nos hommes ? ? ? Mais il s'agit de chance et non de choix !

Le premier lavage de cerveau

L'hétérosexualité n'est pas un choix. C'est un mode de vie. Obligatoire. Une institution, la mieux défendue qui soit, la plus raffinée parce qu'elle nous laisse l'illusion de la liberté. Mais comment prétendre sérieusement avoir choisi l'hétérosexualité alors que nous sommes soumises dès notre plus tendre enfance à un lavage de cerveau intense ? Comment savoir ce que nous aurions choisi, si nous avions été élevées par une, deux ou plusieurs lesbiennes ? Si nous avions toujours su que les femmes peuvent s'aimer, aimer faire l'amour ensemble, se trouver attirantes et passionnantes ? Et si le monde entier avait accepté d'emblée cet amour ?

Mais l'hétérosexualité est le mode de vie dominant et le reste devient la *marginalité*, ce qu'il faut tolérer, accepter tant bien que mal ou, du moins, ne pas trop discriminer. Ne vivons-nous pas dans une société libérale ? Marginalité que l'on nomme, autant pour les hommes que pour les femmes, *homosexualité*, les englobant tous deux sous un même chapeau, comme s'il n'y avait pas de différence fondamentale entre les homosexuels et les lesbiennes et qu'il suffisait d'ajouter un *le* entre parenthèses pour que tout soit dit sous le parapluie *gai*.

Un levier de pouvoir

En tant que féministes, nous pensons que ce n'est jamais la même chose pour une femme que pour un homme d'être hétérosexuelle. Bien que les gestes soient semblables : séduire, faire

l'amour, se marier, vivre avec une personne, faire des petits, les élever, vieillir... Ils ne signifient jamais la même réalité. Pour les femmes, l'hétérosexualité est l'ornière bien tracée qui mène au travail ménager gratuit, puisque c'est la forme spécifique que prend l'amour des femmes pour les hommes.

C'est là que notre existence comme féministes hétérosexuelles, ou comme féministes lesbiennes s'avère plus qu'une défiance, plus qu'une marginalité, au sens courant de l'homosexualité masculine ; c'est bien une rupture profonde avec notre rôle de femmes à l'intérieur de l'institution de l'hétérosexualité. C'est pourquoi, à LA VIE EN ROSE, nous croyons important d'affirmer une position pro-lesbienne, et non pas simplement anti-discriminatoire ou anti-hétérosexiste : le lesbianisme est une désobéissance, une rébellion fondamentale contre le diktat : « Il faut aimer les hommes », et donc le refus catégorique d'un mode de vie obligatoire.

La question n'est pas de savoir s'il faut être lesbienne pour aimer les femmes, pour être féministe. Il est évident que toutes les femmes peuvent être féministes, peu importe avec qui elles couchent. Mais l'existence des lesbiennes donne à toutes les femmes la possibilité de vivre l'hétérosexualité avec plus de liberté et moins d'obligations, et ultimement la possibilité de *choisir*.

Le lesbianisme est donc un levier de pouvoir important pour toutes les femmes. De la même façon que l'existence des groupes autonomes de femmes a accru le pouvoir des femmes à l'intérieur des groupes progressistes mixtes (syndicats, organismes populaires), et finalement celui de toutes les femmes, en leur offrant une alternative, le *choix* d'un autre lieu où mettre leur énergie.

Les voies de la déviance

Il y a bien des façons de refuser la

contrainte à l'hétérosexualité. D'abord refuser de cautionner l'illusion qu'elle est un choix. Puis refuser de se marier, refuser d'avoir des enfants, refuser d'être aimable « a priori » avec les hommes, refuser de faire du travail gratuit au nom de l'amour d'un homme, refuser d'interrompre une conversation passionnante avec une femme parce qu'un homme nous aborde...

Affirmer d'autre part que toutes les relations sont possibles et souhaitables avec les femmes et sur tous les plans : politique, social ou sexuel, au travail, en amitié ou en amour. Cette rupture peut être hautement subversive, si nous prenons bien garde de ne pas la colmater nous-mêmes en répétant : « Oui, j'aime les hommes ». Car à quoi sert-il de déchirer la camisole de force si c'est pour la recoudre nous-mêmes ?

S'ils ont peur de se retrouver seuls dans leur lit et dans leur vie, ils n'en seront que plus attentifs. Et si nous avons la possibilité d'aller ailleurs, nous n'en serons que plus libres et plus fortes, car...

« Ce que les hommes craignent, en fait, c'est non pas que les femmes leur imposent leur appétit sexuel, qu'elles veuillent les dévorer ou les étouffer, mais plutôt la possibilité qu'elles soient parfaitement indifférentes à leur égard, qu'ils n'aient accès aux femmes sexuellement, affectivement, et donc économiquement, qu'aux conditions de celles-ci, au risque d'être éconduits hors de la matrice. »

Ne savons-nous pas, désormais, qu'il y a bien d'autres façons de voir la vie en rose que celle qu'avait trouvée Edith ?

LA VIE EN ROSE

1/ Cette citation est tirée d'un texte d'Adrienne Rich, théoricienne féministe américaine, paru en traduction dans « Nouvelles Questions féministes » de mars 1981, intitulé : La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne. Ce texte est à la base de notre réflexion.



DOSSIER AVORTEMENT? OUI, MAIS...

Nous pensons que c'est bien beau de dire que «l'avortement, c't'au-boutte... Ça nous donne la chance de nous affirmer...» Mais on ne regarde pas beaucoup les divers aspects négatifs que cela peut apporter, comme l'atteinte à l'équilibre psychologique, voire même physique sur la femme, et même dans le milieu où elle vit. Il aurait été bon d'en parler un peu plus ouvertement

Tout au long de notre lecture, on a eu comme vague impression que vous voulez un avortement tout aussi disponible qu'un autre service médical quelconque (et c'est pas peu dire !). Comprenez qu'il faut un contrôle là-dessus; on n'avorte pas pour un oui ou pour un non ! Il faut des raisons vraiment sérieuses, tant sur le point de vue social, économique ou même médical, pour accorder ce droit

De même, vous poussez certaines «craques» concernant l'idée ou l'opinion que certains groupes ou individus mentionnent contre l'avortement. Là-dessus, nous nous sommes posés sérieusement la question à savoir si vous saisissiez vraiment bien leur ligne de pensée et leur façon d'agir dans ce

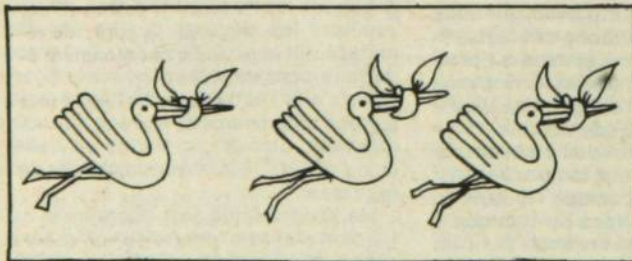
domaine; vous en décrivez si peu, si ce n'est que de façon ironique.

On a l'impression que l'avortement signifie pour vous un genre de «fer de lance» pour vaincre l'oppression que vos confrères mâles affligent sur vous, un genre de dévouement qui permet de vous affirmer au sein de notre société. Si c'est cela, l'idée peut avoir un certain sens mais, de grâce, prenez aussi le temps de juger les divers problèmes que ceci risque d'engendrer à plus ou moins long terme, tels le vieillissement de la population qui à lui seul en cause beaucoup. (...)

En terminant là-dessus, notre opinion générale serait la suivante :

l'avortement = raisonnement dans les deux mouvements, discussion dans les deux sens, entente commune sur la manière de concevoir l'avortement.

M.A. DAOUST
S. DE REPENTIGNY
D. MERCIER
B. RACINE
P. ROBAILLE
étudiant(e)s, Collège Ahuntsic



ERRATUM

Dans le numéro de mars, avril et mai 1982 de La Vie en Rose, en page 22, sous une photo prise à Montréal lors de la conférence des évêques contre l'avortement et les cliniques Lazure, on pouvait lire : «Quelques membres du Mouvement

Pro-Vie».

Madame Dolorès Riopel et monsieur Romain Landry, qui apparaissent au premier plan, nous ont signifié qu'ils ne sont pas membres de Pro-Vie. Nous nous excusons de cette erreur.



ENFIN!

J'ai (enfin !) réussi à mettre la main sur votre revue (...) et je vous dis bravo ! Nous avons besoin de dossiers aussi fouillés que celui sur l'avortement Et merci pour votre article sur la pornographie. Quel soulagement de voir mes sentiments exprimés de façon si rationnelle et convaincante, particulière-



1er MAI : AUPAS CAMARADES

D'année en année, les manifestations du 1er mai se suivent et se ressemblent. Dès la minute où vous sortez du métro Laurier, vous êtes assaillis par les représentants des divers groupes pour vous retrouver, en moins de deux, les mains pleines de tracts et de journaux du même style, arborant les mêmes formules et ce, en plusieurs copies.

Le 1er mai prend, dès le début l'allure d'un défilé funèbre où tout le monde SE DOIT D'ÊTRE AU PAS. Gauche droite, droite gauche, en avant les moutons ! On marche comme un gros mille-pattes à un rythme anémique, encadré par le service d'ordre, la police, au son des haut-parleurs déclamant des litanies dans lesquelles d'ailleurs on ne revendique que de légères réformes.

C'est à croire que le 1er mai

est devenu une deuxième fête du travail. Une fête des travailleurs ne devrait-elle pas, entre autres, remettre en question l'existence même du travail ; parce que, d'une part, c'est l'une des sources des différences de classes et d'autre part, c'est un agent d'aliénation des travailleurs ? Ne devrions-nous pas manifester en ce 1er mai notre opposition au pouvoir sous toutes ses formes au lieu de demander poliment notre pain quotidien ?

(...) Espérons que l'an prochain ne sera pas une autre répétition, qu'il y aura plus d'imagination et que le 1er mai prendra réellement l'allure d'une fête, d'une manifestation.

LOUISELLE PAQUIN

SYLVIE LAFERRIÈRE
JACQUES DESBIENS
MONTRÉAL

ENCORE LA MERDE

Vous me troublez, vous me choquez, vous me réveillez et surtout vous m'inquiétez, et je considère que ça fait partie de mon évolution tous ces «feelings» que vous provoquez.

Je vous remercie de me refaire prendre conscience qu'à côté de mes chèvres, mes fleurs, mes enfants, mon jardin, il y a encore de la merde.



Car si j'ai voulu un jour fermer les yeux sur tout ça parce que ça me «décrissait», aujourd'hui j'ai compris grâce à vous toutes de La Vie en Rose, qu'il faut regarder, crier et expliquer.

Merci !

G.H.S.



ANTI-PROPAGANDE

Ici deux extraits de la revue Marie Pier du 6 février, éléments représentatifs de la propagande visant à diriger les forces énergiques des femmes vers les hommes. Voyons le sieur psy Clément Patenaude, pas méchant pourtant, détour-

ner le questionnement douloureux des femmes à «leur» profit. J'ai 20 ans et il me donne l'envie de voir la vie en ROSE : je m'abonne !

BRIGITTE H.
QUÉBEC



TIENS, LA FÉMINISTE!

(...) Ça veut dire quoi, avoir envie d'écrire quelque chose de valable sur le féminisme ? Apporter sa modeste collaboration à la liste déjà volumineuse des «fondements et manifestations de l'inégalité entre mâle et femelle dans un monde à changer) ? Rebâcher, remanier du déjà dit ? S'installer devant une page blanche, grignoter son Bic et se répéter que «l'option fondamentale, immuable est la reconnaissance de la femme comme étant un être à part entière, ayant le droit de s'affirmer par les moyens de son choix» ? Ouf!

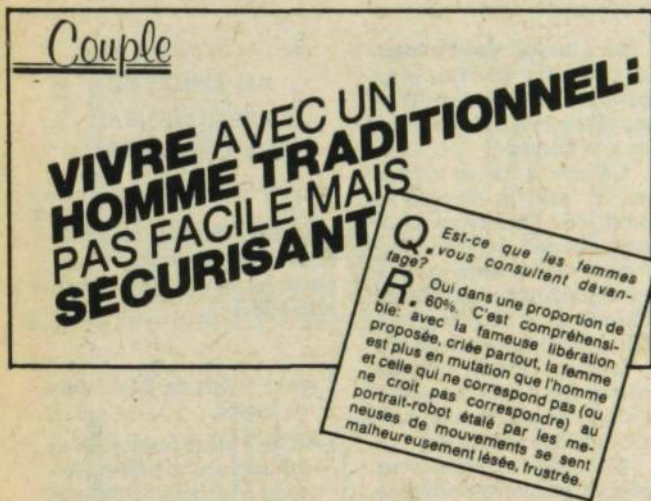
Et puis rien. Rien que des questions, des sensations confuses, des rappels d'instantanés passés, souvent désagréables. Rien qu'une lassitude, une paresse devant ce qu'on a l'impression de répéter depuis si longtemps. Et peut-être un besoin de démythifier tout ça, de dire aux hommes, du moins à certains, que ce serait bien de marcher avec eux, qu'ils ont besoin de se libérer eux aussi mais que pour le moment on a plutôt envie de marcher seule à

seule. Qu'une rupture est nécessaire pour apprendre à cesser de nous regarder avec des yeux d'homme; le temps d'appréhender à nous débarrasser de ces images imposées qui provoquent souvent des comportements si peu conformes à nos convictions, à notre logique. (...)

On entend beaucoup de choses sur le féminisme, on s'en fait dire tout autant. Le petit côté péjoratif n'est pas à négliger. J'ai de la difficulté à croire que ces propos souvent aigres-doux ne soient qu'innocente ironie. Ils cachent sans doute beaucoup plus un malaise devant le renversement, si timide soit-il de l'ordre des choses. (...)

On dit que le temps arrange les choses. Si le grain ne meurt. La situation des femmes va graduellement avancer vers ce qu'elle aurait dû être depuis longtemps. Mais je me dis parfois que ce serait bien d'être toujours là pour en voir le début du commencement..

JOHANNE DINELLE



LE JEU DES HOMMES

«Les prostituées s'organisent à New-York» d'après le New Woman Times paru, dans LVR mars-avril-mai 1982 m'a terriblement déçue. Il semble que certaines femmes en viennent à considérer correct tout ce que les femmes font quoi qu'elles fassent. Les prostituées demandent à être considérées comme des personnes normales. Pour ça, je suis bien d'accord si les hommes qui s'en servent se considèrent normaux, ce qui est le cas. Us ont le pouvoir de dire ce qui est normal et ce qui ne l'est pas, ils ont eux-mêmes mis en place ces prostituées pour satisfaire leur besoin insatiable de corps de femmes, alors bien sûr, eux ils sont normaux dans leur système. Mais il ne faut pas jouer le jeu.

Si les prostituées deviennent assez solidaires pour s'organiser, qu'elles s'organisent pour faire autre chose, pour arrêter de s'abaisser à faire ce que les hommes veulent d'elles. (...)

À mesure que les féministes vont gagner du terrain, les femmes devront non seulement gagner mais aussi accepter de perdre certaines choses acquises. Car si certains ou beaucoup d'hommes exploitent les femmes pour leur corps, certaines femmes exploitent ces mêmes hommes pour leur argent. Alors, que les femmes cessent d'accepter de se vendre, c'est aussi un moyen (et un bon) d'arrêter la prostitution, la pornographie. Elles ont une grosse part à faire dans cette lutte. La prostitution est un jeu pour les hommes. Aussi longtemps que les femmes accepteront de jouer leur jeu, aussi longtemps le jeu va durer et aussi longtemps nous serons méprisées. Si les passants ne voient sur la rue que des fesses de femmes affichées ici et là et partout et qu'ils en viennent à l'association femme-fesse, ce n'est pas que de la faute des hommes. Ce sont des femmes consentantes mais inconscientes (je l'espère) qui sont affichées. (...)

Il faut s'organiser pour s'en sortir et non pas s'organiser plus confortablement dans notre esclavage.

AGATHE LAUZIÈRE
MONTREAL



ENCORE LE HARCÈLEMENT

Je vous envoie ma réponse au questionnaire sur le harcèlement sexuel. (...)

Je voudrais préciser que le harcèlement que j'ai subi au travail, et que plusieurs femmes subissent, c'est celui de la part des clients. Surtout au niveau de la restauration, mais aussi comme vendeuse. Enfin, toutes les jobs où «on fait affaire avec le public. (...)

Je pense bien qu'à force de dénoncer le harcèlement sexuel, on ne changera pas les hommes, mais au moins, on va finir par conscientiser les femmes isolées au foyer et les femmes isolées à leur job. (...)

Sincères félicitations pour la revue. Bravo spécialement aux articles concernant les lesbiennes. Ça nous rappelle qu'on n'est pas seules, qu'on n'est donc pas seules..

THALIE

- QUESTIONNAIRE

(...) J'ai bien aimé votre questionnaire et surtout la démarche pour la solidarité des femmes, mais le choix de réponses audit questionnaire était assez limité.

D'ailleurs j'y ai ajouté mes propres réponses. (...)

MANON BARABÉ
GRANBY



DOCUMENTATION SUR LA RECHERCHE FÉMINISTE

La rédaction de **Documentation sur la recherche féministe/Recherche for Feminist Research**, une publication trimestrielle féministe, a accepté (?) de publier un numéro sur le lesbianisme.

Nous sommes intéressées à recevoir des manuscrits (de 3 à 10 pages dactylographiées) ainsi que toutes suggestions ou informations à ce sujet. S'ajouteront à ce numéro une liste des groupes, des ressources et des activités ainsi qu'une bibliographie sur le matériel canadien disponible. Un bref résumé décrivant votre organisation lesbienne nous serait aussi utile. Tout matériel devra être soumis au plus tard le 1er juillet 1982.

Pour plus d'information: 923-6641, poste 556, ou 537-6498 (à Toronto).

JOURNAL INTIME

Vous avez 12 ans et vous écrivez votre journal intime ? Vous en avez 52, mais vous avez conservé vos mémoires d'adolescente ? En vue de la publication d'un livre, nous sommes à la recherche de journaux intimes d'adolescentes. Si un tel projet vous intéresse, contactez-nous : Jocelyne Sanschagrin à (514) 842-6358, ou Christine L'Heureux à 288-8522.

CLINIQUES D'INFORMATION «PRO-FEMMES»

Les Productions Etc. enr., 576, boul. Richelieu, Beloeil J3G 4P4, petite maison de production d'événements socio-culturels qui vient d'être créée, a pour objectif premier la mise sur pied de **cliniques d'information «Pro-Femmes»**, afin d'aider ces dernières à «s'auto-organiser» dans les différents aspects de leur vécu quotidien, tels que l'automobile, l'électricité, la plomberie, la menuiserie-bricolage et la gestion financière.

C'est pourquoi nous souhaitons constituer une **«Banque de femmes débrouillardes et qualifiées»** désireuses de partager, contre rémunération, leurs connaissances, leurs expériences et leurs talents dans ces divers domaines, afin de former des équipes volantes, selon les disponibilités de chacune.

Pour information et inscription : Nicole Perrier (467-0933 ou 467-3252).

FERMETURE TEMPORAIRE DE LA LIBRAIRIE DES FEMMES D'ICI

La Librairie des Femmes d'Ici profite de l'été, mais pas pour des vacances ! Même si elle suspend son service à la clientèle.

Comme le bail se termine au 1er mai, la librairie va profiter de la période estivale pour changer de local, augmenter son inventaire, réaliser une restructuration administrative, et se préparer à offrir de nouveaux services.

L'équipe de la librairie pourra ainsi, pour les années à venir, mieux répondre aux attentes de la clientèle.

C'est donc un rendez-vous pour le 7e anniversaire de la Librairie des Femmes d'Ici, à l'automne, anniversaire qui sera souligné dans un tout nouveau local.

Le mois de juin

AU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL DES FEMMES

Deuxième festival de créations de femmes : les 10 minutes ou moins du 2 au 7 juin 1982.

2 juin : Films de 10 minutes ou moins.

3-4-5-6-7 juin : Spectacles de 10 minutes ou moins : lectures, sketches, performances, danses, mimes, gestuelles etc.

Le reste du mois de juin

7 juin : Wondeur Brass : spectacle de clôture du festival.

8-9-10 juin : Wondeur Brass en spectacle.

11-12-13 juin : Performance de Roberta Sklar et Sondra Segal du Women's Experimental Theatre de New York (en anglais).

14 juin : Conférence «Les Femmes et le théâtre», avec Roberta Sklar et Sondra Segal du W.E.T. (en anglais).

29 juin au 10 juillet : Groupe de musique «Ma Chum» en spectacle.

BOYCOTTONS LE CINÉMA OUTREMONT

Le propriétaire du cinéma Outremont ouvre la première salle de cinéma X. Cette salle vise à créer une clientèle, puis un consensus social pour instaurer les salles et le cinéma hardcore au Québec. Ainsi on veut faire légaliser la pornographie explicite dont la violence n'est pas simulée mais réelle. C'est-à-dire des scènes de sado-masochisme, de bestialité, de tortures et autres violences.

La pornographie hardcore inclut l'utilisation d'enfants et d'adolescent(e)s. Les propriétaires, les consommateurs et tous ceux qui font fructifier les commerçants du corps des femmes et des enfants participent à la dégradation de tous.

DES VACANCES AU JAL

Monic et Raymonde, qui vivent sur une terre à Auclair, JAL, Témiscouata, offrent hébergement (20\$ par jour pour la nourriture et le gîte) aux femmes cherchant lieu de vacances. Accès à un lac non pollué pour la baignade, possibilité de randonnées équestres, de canotage, d'excursions en forêt, de cueillette de fruits sauvages. Demi-tarif pour les enfants de moins de douze ans. Une chance pour vous de vivre des vacances différentes dans un coin d'arrière-pays à 400 milles de Montréal. Pour réservation: 418-899-6642.

JEUDI 3 juin

1. **"AMAZONE** de Doris Blanchet
avec Doris Blanchet, Myriam Besson et Brigitte Garmeau
"La terre tremble, une femme marche... je veux qu'on entende chacune de ses traces."
Deux femmes s'avancent, trois voix complices répercutent un même mot : Amazone.
10 minutes

2. **"JALOUSIE EN LA plurielle"**
de Marie-Catherine Mougeot avec Isabelle Mougeot
Plus tard on négociera les termes de notre paix amoureuse. Paix de sœurs folles. Paix incestueuse de sœurs lesbiennes. Paix renégociable à renégocier.
10 minutes

3. **"LE CANTIQUE DES CREATURES"**
de / et avec Suzanne Valaïre
"Il faut que vous sachiez que les momies ne souffrent ! peut-être pas..."
10 minutes

4. **"MA PORCELAINE"** de / et avec Michelle Sylvestre
"Tu es le verre d'eau brisé dans lequel je tempête"
8 minutes

5. **"SOLILOQUE 1"** de/et avec Louise Cartier
10 minutes

6. **"APPRENTISSAGE 3"** de/et avec GWYLène Gallimard
Une conversation de questions
10 minutes

7. **"NOIRE de/et avec Yolande Villemaire"**
"Noire, toute la nuit en elle. Noire pour voir. Mon ombre est vieille comme la nuit des temps. MAIS lorsque je m'approche d'elle, elle prend vie."
10 minutes

8. **"AIMÉE PUNCHÉE. DOUCE"**
de/et avec Josée LaBossier
Elle s'isole et rejette.
10 minutes

9. **"IN EXTREMIS"** de/et avec Geneviève Letarte
Un voyage verbal dans l'imaginaire, accompagné de musique
10 minutes

10. **"ÇA POURRAIT S'APPELER LE PARTY DE PALINE"** de/et avec Louise St-Pierre
MUSIQUE Catherine Gadouas et Monique Richard
Mise en scène Lorraine Pintal
Une femme qui joue avec ses ombres
10 minutes

AU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL DES FEMMES

320 EST, NOTRE-DAME

VENDREDI 4 juin

1. **"1 METRE 63 : PERFORMANCE"**
de/et avec Francine Chagné
Parcourir un espace d'am des actions très simples : entrer, «sortir», tel est le prétexte de ce travail
10 minutes

2. **"LA LIBIDIENNE"** de Suzanne-Jules Lefort
avec Monique Richard
MUSIQUE: CATHERINE Gadouas
In-ti-mation l'i-neraire, L'idén-ti-té ou la recherche à qui moi-toi
10 minutes

3. **"LA MÉNopause"** de/et avec Céline Crevier
La ménopause, une maladie?... Mon oeil
10 minutes

4. **"LE MOULE"** de/et avec Judith Lebel
Vouloir exister dans un monde d'idées préconçues
3 minutes

5. **"VIENS AVEC MAMAN, ON CONTINUE"**
de/et avec Lucie Bertrand
Mise en scène: Harry Standjofski
Assistance et bien-être: Chantal Aubré
Poursuivre sa route avec son bagage Sur le dos, comme un escargot.
10 minutes

6. **"XIL"** de/et avec Esther Rochon
Nourrir les fantômes affamés
10 minutes

7. **"AURORE VÉNITIEN"**
de/et avec France Tremblay et JOSÉE Arès
Collaboration à la conception Nathalie Catudal
Jaune bleu rouge : gauche derrière. Rouge bleu : droite devant
Répéter.
7 minutes.

8. **"BAD GIRLS"** de/et avec Holly Dennison,
Joanne Gormley, Suzan Poteet
MAD WOMEN, rage, destruction of the goddess Bad girls, centers on the life of a woman patient at the St-John's Provincial Psychiatric Hospital, St-John, New-Brunswick, 1973. The piece is an excerpt from a WORK in progress.
10 minutes

9. **"LA FEMME CHEVAL"**, de/et avec Sylvie Madore
Mise en scène: Marthe Mercure
Je suis Pégase, le cheval mythologique, et je galope à travers les couches ardentes du statu quo qui m'en finit plus
10 minutes

10. **"MOTADINE"**, de/et avec Rejeanne Bujold
"Courtisane reconnue dans le milieu des cuisines de la haute intelligentsia Artistique, vestale de nos chimériques destinées et de l'espoir qui lui a centré de nos fronts"
10 minutes

11. **"CHATEAUBRIAND"** de/et avec Chantal Aubré
Mise en scène: Harry Standjofski
Assistance et bien-être: Lucie Bertrand
Quelle importance pouvons-nous attacher aux choses de ce monde? (René de Chateaubriand)
10 minutes

SAMEDI 5 juin

1. **"IRRÉELLE"**, de/et avec Manon Ouellette et Diane Régimbald
Toucher les parois du vide.
10 minutes

2. **"COUSUES DE MENTERIES"**, de/et avec les Femmes du Théâtre de Quartier: Marie Angrignon, SUZANNE Biron, Odine Breton, Lise Gionet, Hélène Laford, Judith Renaud
Tenter de dénouer le fil de menteries qui a tissé le fil de nos vies
10 minutes

3. **"MARIE PENSE"**, de/et avec Marie Bélanger
Il n'y a que Marie Bélanger qui pense ce que je PENSE, donc je suis.
10 minutes

4. **"CHRISTIANE HOUE QUELQUES CHANSONS"**
avec Christiane Houde
Au violon Madeleine Lessard
Aux voix Carole Champagne, Marthe Thibeault
Supervision technique Michèle David
10 minutes

5. **"PLUS, AILLEURS"** de/et avec Brigitte Mackay
"Tu faisais souvent semblant d'être ailleurs, toi"
10 minutes

6. **"VIRTUELLE"**, de/et avec Marie-Hélène Robert
"Virtuelle: qui n'est qu'en puissance, qui est à l'état de simple possibilité d'être réel ou qui a en soi toutes les conditions essentielles à sa réalisation" (Dictionnaire Robert)
10 minutes

7. **"EXTRAIT DES MÉMOIRES A venir DE MARIE-LYNE FLOUÉE. CUISINIÈRE: OCCASIONNELLE ET ACTRICE"** de/et avec Francine Noël
PASSAGE d'un roman en rédaction racontant les déboires de Mayse et de ses deux AMIES de fille, Marthe et Marie-Lynde. Cette dernière retombe fatalement, toujours, sur des gars mariés... Cette scène se passe à l'été 70
10 minutes

8. **"LE précédent"** de/et avec Nathalie Derome et Sylvie Laliberté
Le corps: le fait brutal de l'existence
10 minutes

9. **"SOUS LA FASCINATION DES MÉMOIRES ROUGES"**, de/et avec Jasmine Renaud
"Ils sont venus me chercher. Dans la maison, déjà, tout était comme en suspension."
10 minutes

10. **"HELL ET LOUYAK"**, de/et avec Carmen Coulombe, Danièle Bourque et Elizabeth Willing
"Trop d'histoire dans l'univers des héroïnes inoculées trop de pûles à avaler dans les paroles la fécondité s'écrit météore dans des ventres qui ne veulent plus du long"
10 minutes



THÉÂTRE
EXPÉRIMENTAL
DES FEMMES

DIMANCHE 6 juin

1. **"RISTU D'ELLES RITUEL?"** de/et avec Marie-Hélène Cousineau et Martine Kéranguyader
"Ne se pourrait-il pas que les jeux rituels, répétitifs, limitatifs des petites filles... soient un aspect généralisé de ce perfectionnisme anxieux que prend la place de l'agressivité réprimée, dont la manifestation est inhibée?" (Elena Gianini Belotti, "Du côté des petites filles", Éditions des femmes Paris)
10 minutes

2. **"LE BROUILLARD SERINE"**
de/et avec Martine Kéranguyader
Autoportrait. Dépasser notre violence afin de créer dans le plaisir non dans la frustration
10 minutes

3. **"BEN VOYONS BEBE Y'A RIEN LA"** (extrait)
création collective du Théâtre Parminou. Avec Maureen Martineau et Nicole-Eva Morin
les femmes brisent le silence et font la lumière sur le harcèlement sexuel pour en exorciser tout le malaise ressenti et en dénoncer le mépris qui justifie sa pratique
10 minutes

4. **"THE COMPRIS, FAIS PASTANT DE CÉRÉMONIE"**
de Nicole Renaud
Avec Nicole Renaud et Luana Santini, Performance-théâtre.
"Des êtres qui se jaugent tant cesse et nous font passer à travers le spectre des émotions en partant du doute
"DES ÊTRES QUI SE JAUGENT SANS CESSER ET NOUS FONT PASSER À TRAVERS LE SPECTRE DES ÉMOTIONS EN PARTANT DU DOUTE JUSQU'À LA COMPLÉTION"
10 minutes

5. **"RÉHABILITATION"** de Janis Leblanc
Un fait vécu dans un centre de réhabilitation pour drogués
10 minutes

6. **"FRAGMENTS DE PAYS (AQUARELLES SUR LE SILENCE)"**
de/et avec Danielle Boutet et Sylvie Gagnon
En attendant que de nouveaux pays soient possibles, nous en inventions des fragments en guitare et claviers... comme d'autres sculptent des petits objets en bois. Avec patience et sans prétention.
8 minutes

7. **"DIS QUAND MEDÉ JOUERAS-TU ? ou JE CROYAIS QUE POUR EN RESSORTIR LE SENS..."** de/et avec Sylvie Tourangeau
Par la constance d'une attitude qui questionne ses acquis incorpore une transformation profonde des limites en un univers de possibles que l'on ne peut, a priori, concevoir
10 minutes

8. **"SI, S'ÉCRIRE, OR, ENTRE NOUS" DE/ET avec Renée-Berthe Drapeau et Danielle Fournier**
Deux villes. DEUX femmes s'écrivent, s'appellent, un parc: une maison et un hôtel. Une très longue lettre.
10 minutes

9. **"QUI VA GAGNER?? QUOI!!"**
de/et avec Sylvie Lussier
"Qui va gagner? Qui perd? Qui perd sur une autre."
10 minutes

10. **"L'ÂGE D'OR"**, de/et avec Francine Tougas
"L'âge d'or, c'est aujourd'hui. C'est la bataille que je livre maintenant contre la vieille folie que je pourrais devenir. Si..."
10 minutes

11. **"SKETCH EN DIX ACTES. ENTRÉE ET SORTIE COMPRIS"** de Marie-Christiane Mathieu, aidée de Christiane Bissonnette
Suite d'éléments sonores constituant un scénario où toute intervention humaine est secondaire. Il existe hors de nous des perturbations qui modifient notre comportement. On dit: "Le silence est d'or" Qu'en pensez-vous?
10 minutes

LUNDI 7 juin

1. **"ISA ET FORAINE"** de/et avec Suzanne Boisvert et Francine Prévost
Deux combats. Deux arts spécifiques: l'art du glacier et l'art des miroirs. Deux solitudes. Deux rapprochements. L'art de la transmission. Entre femmes
10 minutes

2. **"LA CONFIANTE", "LA DÉCISION", "L'EXPOSITION"**, 3 textes de/et avec Isabelle Voyer
10 minutes

3. **"CERCLE"** de/et avec Dulcinée Langfelder
Cercue à LA SYMBOLIQUE tantôt "Lune" TANTÔT "Air" outout simplement "Cercle".
8 minutes

4. **"CADENCE LIGNE ROUGE"**
de/et avec Denise Sirois
Quatre textes sur le rythme, l'ouverture au MONDE, l'inscription du féminin dans l'espace.
10 minutes

5. **"IRMINES GOODNIGHT"**, de/et avec Pauline Harvey
"Irmines avec un violon."
9 minutes

Spectacle de clôture du Festival

WONDEUR BRASS

Sont-elles sorties d'un film de Fellini ou d'un regard de Nina Hagen? Elles sont folles, certainement, pour être 7 femmes sur scène, 7 femmes musiciennes qui soufflent dans des trompettes et des saxophones. Ce n'est pas dans des cuisines qu'elles font briller des cuivres. Elles sont folles certainement pour dire ce qu'elles disent et pour rire comme elles rient. WONDEUR BRASS. pour voir ET entendre quelque chose de différent.

PRIX D'ENTRÉE CHAQUE SOIR : 5\$

Coordination Marie-Hélène Falcon Louise Laprade,
HÉLÈNE Pedneault
Sélection et programmation Laurence Jourde Louise Laprade, Anne-Marie Provencher
Publicité HÉLÈNE Pedneault
Technique Aurèle Thériault, Marie-Claude Tétrault

Ce festival a été rendu possible grâce à l'aide financière du ministère des Affaires culturelles et du Conseil des Arts du Canada.

Réservations:
879-1306

AU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL DES FEMMES

2e FESTIVAL DE CRÉATIONS DE FEMMES



CENTRE DE PSYCHOLOGIE
ETD'ORIENTATION De Québec
3 JARDINS MÉRICI APT 301 QUÉBEC G1S 4M4

(418) 527 5459

Marie Villeneuve M. Ps.
psychologue

Consultation individuelle, groupes de croissance
et d'affirmation de soi pour les femmes.

LINDA BUJOLD MEd.
Psychothérapeute

Psychothérapie et Counselling pour
femmes, anglais et français.

Sur rendez-vous

(514) 271-4846

Micheline Ouellette, b.a. II.I

Notaire et Conseiller juridique

2006, RUE PLESSIS #1
MONTRÉAL. QUÉ. - 521-8922

BUR. LAVAL
(514) 688-1044

Bur. C.C.P.E.
1497 C8T. BOUL. ST-JOSEPH
MONTRÉAL H2J 1M6
(514) 922-4535

Luce Bertrand, M.PS.
PSYCHOLOGUE

PEURS - DÉPENDANCES - CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ - HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE - CHEMINEMENT

Tél.: (514) 384-7646

Suzanne Bartolini, M. Ps.
Psychologue

Psychothérapie individuelle
et animation de groupe

Hélène Bélanger, d.c.
Docteur en Chiropratique

SUITE 900
407 ST-LAURENT
MONTRÉAL. P. QUÉ.
MÉTRO PLACE D'ARMES

SUR RENDEZ-VOUS
871-8520

UNTERBERG BOYER LABELLE JENNEAU & ASS
AVOCATS

HÉLÈNE DESSUREAULT B.A.L.L.L.

1960 OUEST. SHERBROOKE
SUITE 700. MONTRÉAL
H3H 1E8

BUR. TÉL : (514) 934-0841
CABLE POLYLEX
RÉS TÉL 738-6798

Tél.: 273-9259

Marie Cabana, psychologue

Thérapie individuelle, conjugale
et familiale
Animation de groupe de croissance
et de relations humaines

6247 St-Vallier
Montréal H2S 2P6

Métro Beaubien

La pornographie vs la CENSURE

« ... Or la campagne menée actuellement tambour battant contre la libre circulation des films X, c'est-à-dire des films particulièrement violents et/ou pornographiques, aurait précisément pour effet de consolider cette censure d'État et d'en asseoir le principe. Et c'est ce qui m'inquiète... »

(Michel Houle, in Format Cinéma, 1/3/82)

La pornographie, la vraie, la «hard», illustre dans tous ses raffinements possibles la jouissance obtenue par la torture. L'homme jouit d'une femme en lui enfonçant une arme chargée au fond de la gorge. Le tortionnaire éjacule à seulement entendre les cris de douleur de sa victime, branchée par les testicules ou par les lèvres du vagin et les mamelons à une décharge électrique «presque» mortelle. Toute l'excitation tient au fait que la victime n'en meurt pas, pas tout de suite. Pas forcément.

Le discours de la «gauche» dit qu'il ne faut pas exiger la censure des produits pornos, cinématographiques et autres. Que celles (et ceux?) qui l'exigent font le jeu de la «droite». Voilà l'argument-massue asséné et le doute s'installe, pernicieux. Les féministes font le jeu de la «droite»; ne seraient-elles pas de toute façon plutôt à droite? Réactionnaires? Envieuses de l'imaginaire masculin au point de vouloir utiliser le peu de pouvoir qui leur a été concédé pour exiger la censure de ce même imaginaire?

Car enfin, trêve d'hypocrisie. Que les hommes et certains de mes amis cinéastes admettent une fois pour toutes que leur sexualité a besoin, pour s'épanouir, de stimuli violents.

de références à la torture, et que la jouissance masculine porte au meurtre. Qu'ils admettent que «l'animus animae» mâle, n'étant jamais revenu du fait d'être mortel, donc déchu, n'a jamais cessé de faire payer son impuissance aux autres humains, qu'ils soient femmes, hommes, adultes et/ou enfants, en les torturant dans leur sexe. Qu'on admette une fois pour toutes cette évidence, ce fait, et on arrivera à placer le débat pornographique sur le seul terrain où la discussion est possible. Celui de la domination, par la torture appliquée à la sexualité.

La censure est abjecte. Qui pourrait contredire cet énoncé? Tout le monde est bien d'accord pour la condamner. Mais une fois qu'on a dit ça, on n'a rien dit. La dialectique étant un outil de pouvoir, une intelligence habile à ce jeu peut convaincre les plus sceptiques que les chambres à gaz n'ont jamais existé, ni les camps de concentration, ni le génocide des Juifs. Il n'y a pas eu de victimes, donc pas de bourreaux non plus. Appliquez le même raisonnement à la pornographie, et la pensée symétrique, chère aux intellectuels libéraux, marque un point de plus.

«Je ne dis pas qu'il faut abandonner la partie, céder du terrain. Au contraire, qu'on* force le débat, qu'on multiplie les interventions, qu'on rende évident tout ce que sous-tend l'existence de la pornographie. Qu'on cherche à convaincre le plus grand nombre, mais surtout qu'on n'exige pas la censure.»

(Michel Houle, idem)

Ce cri du coeur de monsieur Houle montre bien à quel point le débat est biaisé. Ça revient à dire : «Les filles, continuez la lutte, on aime bien lire vos articles féministes, on aime bien vos films féministes, etc., on vous trouve bien fines et tout on vous appuie, mais touchez pas à nos films pornos, de grâce, on en a besoin pour nourrir notre imaginaire. Bien sûr, c'est pas joli, joli, mais c'est la faute à la Culture, vous comprenez? Vous ne comprenez pas? Mais alors, vous êtes des grosses méchantes castratrices, en plus d'être réactionnaires? Quoi? On vous laisse parler en toute liberté d'avortement on vous appuie, et c'est toute la gratitude que vous avez? Gare, le «backlash» misogyne va être terrible, si vous n'êtes pas plus gentilles...»

BRIGITTE SAURIOL

cinéaste

*C'est qui, on?



Ouvert de
10 h AM à
minuit,
7 jours par
semaine



Livres,
journaux et
revues
Grand choix
de B D

LA LIBRAIRIE
d'OUTREMONT

Guy Lavigne, libraire 1264 ouest, rue Bernard tél : 277-5119

**abonnez
vous!**

Veuillez s'il vous plait Pour 1 an (4 numéros) abonner:

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Province _____
Code postal _____ \$15
\$25

- ☐ Individu
☐ Institution
(Dehors Canada \$3 de plus)
☐ Réabonnement/renewal

Envoyez-vous votre abonnement accompagné d'un
chèque. Merci.

Les cahiers de la femme

204 Founders College
York University
4700 Keele Street
Downsview, Ontario
M3J 1P3

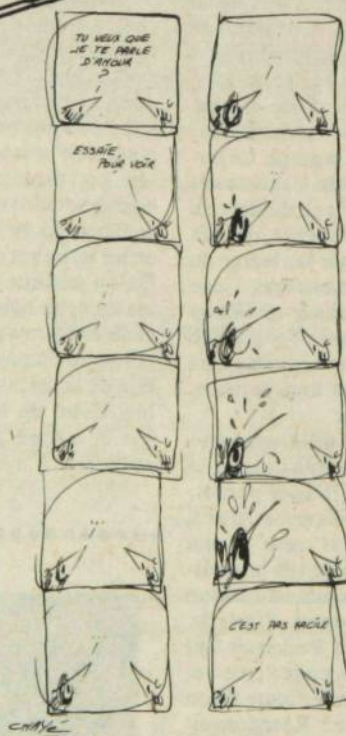
LES OISEUX

de

CHAYÉ



UNE B.D. FÉMINISTE BELGE



Diffusé au Québec par Diffusion Parallèle.

**diffusion
Parallèle inc.**

1667 Amherst
Montréal. H2L 3L4
tél 514-521-0335

Diffusion Parallèle diffuse également des revues
artistiques, littéraires et culturelles.

Les us qui s'usent

L'etcétéroseexualité...

Non, ce n'est pas d'ex-hétérosexualité dont il s'agit ICI. bien qu'il puisse y avoir confusion, au son. C'est bien d'etcétéro, qui vient d'et cetera, le bon vieux etc... qui veut dire «et le reste», avec ses points de suspension qui, d'après le Petit Robert, «tiennent en suspens ce qui ne doit pas être dit explicitement». Quel serait donc ce reste tenu en suspens, qui ne doit pas être dit explicitement, et qui serait l'etcétéroseexualité... ?

UN PETIT JEU DE SOCIÉTÉ

Tout le monde sait que tout le monde aime bien mettre son nez dans la chambre à coucher du voisin ou de la voisine pour voir avec qui que quoi comment. Le jeu que je vous propose devrait vous permettre de raffiner vos observations et d'aller plus loin dans vos investigations sur les us et coutumes de qui que ce soit en ce qui concerne plus précisément le choix de ses partenaires. Actuellement la curiosité se limite trop facilement à essayer de savoir si Untel ou Unetelle est homo ou hétéro, comme si le sexe était le seul critère de choix dans la sexualité. Erreur, erreur. D'ailleurs, comme vous le verrez vous-mêmes, la sexualité est plutôt tatillonne et elle exige un tas de pré-requis pour trouver chaussure à son pied. Voici donc le jeu de la pyramide des choix, jeu qui va se révéler aussi passionnant que le cube de Rubik, c'est pourquoi je l'ai appelé le triangle Sexik. Ce triangle est la représentation graphique de l'éventail des possibilités de regroupement sexuel. Il est construit à partir d'une opération mentale très simple : classer en pareil, pas pareil. Classer est aussi une pratique sociale très courante, ce qui fait que ce jeu mérite vraiment son nom de jeu de société.

Il s'agit donc de classer les autres et de se classer soi-même. Premier critère : le sexe. C'est simple, il y en a deux : mâle (A) et femelle (B). Pour le critère sexe du partenaire, nous avons quatre possibilités de regroupement, soit (AA) ou homosexuel mâle, (AB) ou hétérosexuel mâle, (BA) hétérosexuelle femelle et (BB) homosexuelle femelle. Ce sont les catégories habituellement utilisées pour désigner les gens, et d'habitude on s'arrête là.

Ajoutons le critère âge maintenant. Nous voilà déjà rendus à huit possibilités de regroupement ou huit classes Sexik.

Vous mettez ensemble les partenaires qui ont relativement le même âge et ensemble ceux qui «accusent une grande différence», comme on dit. Ainsi, par exemple, deux homos mâles dont l'un est vieux et l'autre jeune. On dit de l'un qu'il est pédéraste ou pédophile, de l'autre on ne dit rien. Je rappellerai donc gérontophile. Prenez deux hétéros dont l'un est vieux, l'autre jeune. On dit du premier qu'il est chanceux ou vicieux, de l'autre qu'elle aime l'argent ou qu'elle cherche son père. Deux hétéros dont l'un est vieille et l'autre jeune. On dit de la première que c'est une salope, ou une vieille peau, de l'autre que c'est un gigolo. Bref, c'est un jeu de société comme je le disais plus haut.

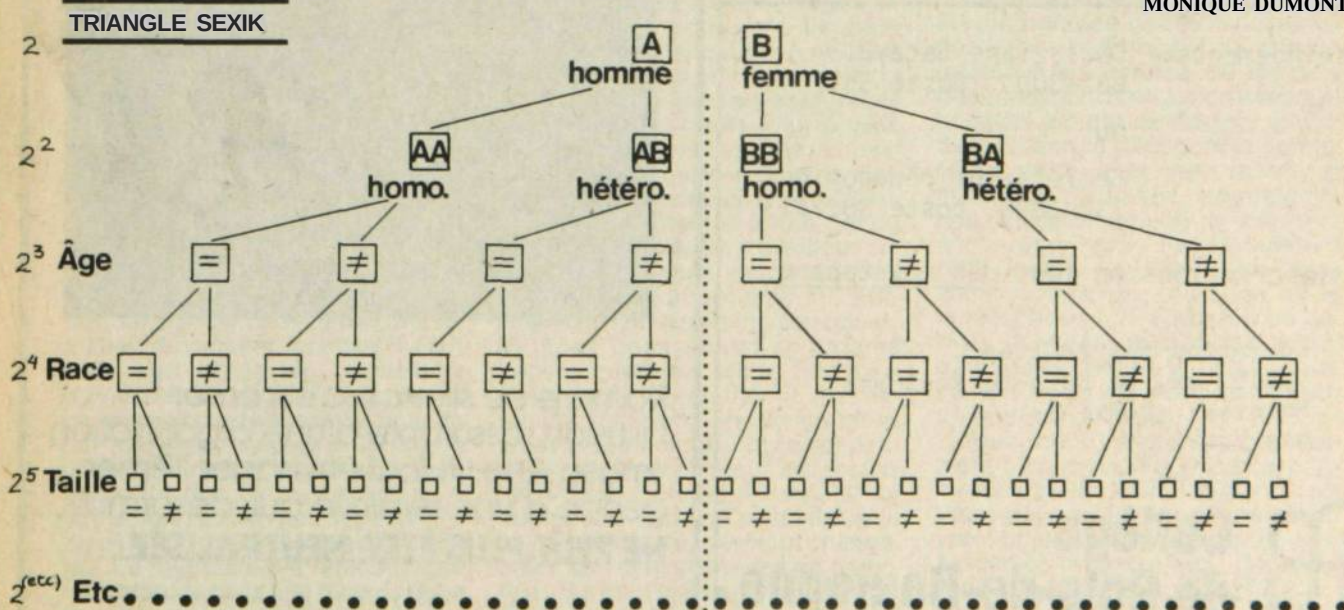
Autre critère, la race. Les gens, regroupés selon qu'ils sont ou non de la même race, et nous voilà à 2^4 ou 16 classes Sexik. Si on représente l'âge par le symbole (Ag), la race par le symbole (R), pareil par le symbole (=) et pas pareil par $\neq$ et si, à ce point du jeu, vous demandez à un individu quelle est sa classe Sexik, il pourra vous répondre, par exemple: (AB) (= A g) , ce qui signifie qu'il est hétéro, a une partenaire d'âge équivalent et qui n'est pas de la même race que lui. C'est peut-être un anthropologue ou quelqu'un qui a beaucoup voyagé. Les racistes diraient que c'est quelqu'un qui pogne pas avec les gens de sa race, un timide, laid ou vicieux. Bref, cette classe Sexik est souvent une classe déclassée socialement. Comme vous le voyez, à mesure que nous avançons dans ce petit jeu, nous nous rendons compte que la loi du «marie-toi à ta porte avec gens de ta sorte» est encore très opérante. Le pareil domine sur le pas pareil.

Autre critère, la taille. Symbole (T). Ceci nous donne 32 possibilités. Petit test, avec qui est cet individu : (BB) (= Ag) (= T) (= R) ?

Et ça ne fait que commencer. Plus vous ajoutez de critères, plus il y a de possibilités de regroupement ou classes Sexik. Plus la base du triangle s'élargit. En fait, c'est une progression géométrique vers l'infini. Les partenaires peuvent être ou non de même nationalité (N), du même signe du zodiaque (Z), des visuels ou des auditifs, aimer ou non le sport, avoir ou non les mêmes préoccupations (important dans certain milieu), être ou non des fumeurs, aimer ou non les huîtres, etc.. Bref, l'etcétéroseexualité c'est l'ensemble de toutes ces possibilités ou classes Sexik, elle englobe toutes les classes, si bien qu'à la limite il n'y a plus de classes. Il n'y a que des individus. C'est un petit jeu qui mène loin, quoi.

Au fait, quelle est votre classe Sexik ?

MONIQUE DUMONT



REPARTIR

un programme d'études collégiales
répondant aux besoins des femmes.

Repartir vous permet de:

- recevoir une évaluation réaliste de votre dossier scolaire et personnel;
- suivre des cours le jour;
- recevoir tout au long de votre démarche une aide soit pour évaluer vos besoins, vos intérêts, soit pour vous orienter;

Repartir est un programme de transition.

L'éventail des 37 cours offerts en 1982-83 tient compte de diverses options possibles en formation générale et en formation professionnelle.

Vous pourrez ainsi explorer différentes orientations avant de faire un choix définitif.

Vous aurez, par la suite, la possibilité de compléter votre choix parmi les cours offerts à l'éducation des adultes et à l'enseignement régulier.

Renseignements: Christiane Bacave
332-3000, poste 351

ou

Secrétariat pédagogique
332-3000, poste 308-313

Les inscriptions se font dès maintenant.

Éducation des adultes
10555, av. de Bois-de-Boulogne
Montréal (Québec)
H4N 1L4



**Collège
de Bois-de-Boulogne**

LA FÉMINITÉ NEUTRALISÉE?

La réponse à cette question
passe par la rupture d'un
long silence sur la place des
femmes dans les organisations.

JACQUELINE HUPPERT-LAUFER

LA FÉMINITÉ NEUTRALISÉE

?

les
femmes cadres
dans
l'entreprise

FLAMMARION

Rompre ce silence, c'est briser
l'illusion rassurante d'une organisation
"masculine." Il faut envisager l'émer-
gence d'une féminité qui, désormais,
NE PEUT PLUS ÊTRE NEUTRALISÉE.

En vente dans toutes bonnes librairies 23.00\$

Entrefilet au poivre

Crise dans la famille

Ah madame, c'est une longue histoire! Oui, on a du temps devant nous, mais vous êtes sûre que je ne vous ennuyai pas? Bon, si vous le dites. En y repensant, je crois bien que tout a commencé avec le tanamachinchouette. On peut dire qu'il m'a eue par surprise, lui! Et Dieu sait comment il a fait pour deviner, parce que ça ne m'était pas arrivé depuis ma première année de mariage. Mais ce jeudi-là, mon plus jeune parti aux pommes à Vancouver, mon mari à la pêche pour la semaine, je n'avais rien à faire. Rien. Mon ménage fini, ma famille élevée, j'étais seule dans une maison propre et vide. Je m'ennuyais, j'avais le temps de compter mes rides et je déprimais. Il est tombé à pic : en répondant au téléphone, j'avais la mort dans l'âme.

Il m'a expliqué que les tha-na-tologues venaient du latin thanos qu'ils avaient fait des études spéciales pour affronter la mort, qui est le plus grand tabou de notre société. D'après lui, c'est parce que notre siècle refuse sa fin, que nous faisons la vie insupportable aux mourants. Il m'a parlé longtemps et je l'ai écouté avec attention parce que j'ai toujours eu un faible pour les philosophes. Il rendait ça passionnant la mort. J'étais quand même intriguée; il n'avait pas l'air d'un vendeur. Finalement, j'ai compris qu'il travaillait à l'hôpital Notre-Dame et qu'il devait chercher des bénévoles. Il m'a trouvé très humaine. Deux jours plus tard, l'ambulance m'a amené mon beau-père, un cancéreux du deuxième stade. Je ne savais pas au juste comment les choses allaient se passer parce qu'il ne m'avait parlé qu'une fois depuis mon mariage, pour me traiter de bonne-à-rien et de dévergondée. Malheureusement, comme il était déjà aigri par la vie, la maladie n'avait rien arrangé. Il n'a ouvert la bouche qu'une fois installé pour de bon dans la chambre à Stéphane pour me dire que je n'étais qu'une hypocrite, que je n'aurais jamais un sou de lui et qu'il voulait des oreillers, du gâteau aux épices et un verre de lait. Le thanatologue était déçu de mon attitude mais il l'a quand même inscrit sur une liste d'attente, vous savez dans un hôpital pour malades chroniques.

Mon mari? Voyez-vous, pour lui ce n'était pas pareil. Il était très content. Il m'a avoué qu'il a souvent eu des remords d'avoir abandonné son père et il trouvait que ces programmes de maintien à domicile étaient une excellente initiative du gouvernement. De toute façon, on n'a pas eu le temps d'en discuter beaucoup parce que quand il a appris qu'il était mis à la retraite, il est devenu pratiquement muet. Il a monté la vieille chaise berçante de la cave et il l'a mise dans un coin de la cuisine. Il jongle toute la journée et de temps en temps il crie, ils veulent que je me berce eh bien je me berce. Non, il n'est pas malade, il n'a pas encore soixante-cinq ans, mais son entreprise expérimente une nouvelle forme de partage du travail; ils mettent les vieux employés à la retraite pour faire de la place aux jeunes. J'ai envoyé Stéphane faire une demande d'emploi, mais ça n'a pas marché pour lui parce qu'il n'a pas encore assez d'expérience.

Stéphane? C'est mon plus jeune. Il a très mal pris ça quand il est revenu des pommes et qu'il a trouvé le vieux dans sa chambre. Je le comprends, il ne pouvait pas aller ailleurs, il était trop cassé. Remarquez, c'est temporaire, il a un diplôme en préservation de la faune mais pour l'instant il n'y a pas beaucoup d'ouvertures dans ce domaine. J'ai rénové la chambre de Claire pour le calmer et je lui ai donné un peu d'argent pour qu'il s'achète une auto. En banlieue, on ne peut pas s'en passer pour chercher du travail. Et puis il trouvait les journées longues devant la télévision et moi, je Pavais toujours dans les jambes.

Avec trois hommes dans la maison, je ne m'ennuyais plus. D'ailleurs pas longtemps après, j'ai eu une grande joie. Un travailleur social m'a téléphoné. Imaginez-vous que mon frère Jules, enrhumé à St-Jean-de-Dieu depuis l'âge de raison, avait fait énormément de progrès depuis quelques mois. Ses psychiatres lui permettaient maintenant de reprendre une vie normale, si ses proches voulaient l'aider pour sa réinsertion sociale. J'ai transformé la cave en studio. A vrai dire, moi qui ne suis pas une spécialiste, je ne l'ai pas trouvé tellement changé. Jules est resté très jeune de caractère. Il s'est tout de suite bien entendu avec Marco.

Marco? J'ai oublié de vous dire. C'est le petit de Claire, ma fille.

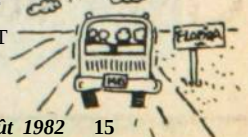
Comme de toutes façons je devais rester à la maison, à cause du vieux et de Jules, je l'ai pris en pension quand sa garderie a fermé, en attendant qu'il puisse aller à la maternelle. Pauvre Claire, elle n'avait pas tellement le choix. Il fallait bien qu'elle gagne sa vie. Elle ne pouvait quand même pas rester chez son mari à endurer ses taloches et ses coups de pieds. Elle s'était trouvée une espèce de refuge pour femmes battues, mais leur subvention a été coupée quelques semaines plus tard. Heureusement qu'elle est vaillante. Elle a décroché une job dans une manufacture d'habits, s'est loué une chambre en ville et elle a réussi à se débrouiller jusqu'à son accouchement.

Oui. Elle était enceinte, de quatre mois. Pour les relevailles, évidemment elle ne pouvait pas rester toute seule. Je l'ai installée dans le salon.

Mais tout ça ne vous dit toujours pas ce que je vais faire en Floride... Comment vous expliquer? J'ai eu une drôle d'impression en voyant tout le monde revenir au foyer, un par un, à partir du plus vieux jusqu'au nouveau-né. Voyez-vous, on aurait dit que je remontais dans le temps, que je recommençais ma vie depuis le début. Je repensais à mon voyage de noces, aux vacances, aux palmiers, au sable, à la plage. Je reculais, je reculais... et quand ils ont dit à la radio qu'ils allaient fermer l'hospice de ma tante Alice, celle qui m'a élevée pendant que je m'occupais des autres enfants, j'ai eu peur de retomber en enfance. Je me suis dépêchée de vendre mon assurance et j'ai acheté de l'argent américain. Quand le téléphone a sonné, j'étais prête, avec mes valises et mon billet d'autobus. Ne craignez rien, aussitôt arrivée je vais leur écrire pour qu'ils ne s'inquiètent pas. Comme je vous l'ai dit, nous sommes très unis. La crise de la famille, nous, on n'a pas vécu ça. Mais justement, avec mon arthrite, et fatiguée comme je l'étais, comment dire, j'avais peur de devenir un fardeau pour eux.

Vous me comprenez parfaitement? Vous ne dites pas ça pour me faire plaisir? Quoi! Vous aussi! Votre père, trois de vos enfants et votre oncle Hubert! Racontez-moi, Madame, racontez-moi. On a du temps devant nous...

Sylvie Dupont



CHÈRE CLÉMENCE...



Je connais Clémence depuis 1974. Mais en fait, je la connais depuis toujours. J'avais cinq ans quand elle a commencé à nous faire rire. Je la revois chanter «La vie de soie» à la télévision : je n'en comprenais pas grand'chose, mais je riais aux larmes. Elle continue encore aujourd'hui à me faire rire et à me toucher.

J'ai été son «imprésario» pendant cinq ans (c'est elle qui m'appelait comme ça). J'ai vu toutes ses revues et ses spectacles depuis 1968. Je l'ai vue plus de 100 fois sur scène. Je la connais par coeur. Je l'aime.

*Une entrevue de
Hélène Pedneault*

PROLOGUE (en faisant le café)

CLÉMENCE : On est allé dans une cabane à sucre, ce qui a été la découverte de ma vie. C'est gigantesque ! En voyant ça, j'ai dit : on va prendre un autobus pour aller voir «L'Erable» parce que la forêt a l'air d'être loin ! (éclats de rire)

HÉLÈNE : Ça fait 25 ans que tu fais du show business. Est-ce que tu penses que c'est plus difficile pour une femme que pour un homme de faire ce métier ?

CLÉMENCE : J'ai choisi au départ un métier difficile, solitaire. On est entourée, mais on le construit toute seule. Je n'ai jamais senti un conflit homme-femme parce que j'étais trop concentrée sur ce que je voulais faire de moi. J'ai vu parfois certains patrons de cabarets être très durs avec moi, mais je me suis éloignée vite de ce milieu. J'ai un art dans la vie, c'est de m'éloigner de ce qui ne me plaît pas (grand rire).

HÉLÈNE : La réussite a été bien longue à venir pour toi. Pourquoi ?

CLÉMENCE : On commence à peine à comprendre que j'ai écrit de belles chansons. Mais c'est par les autres que les gens le découvrent. Je n'ai jamais eu le «son» qui tourne, tu le sais. Et il y a eu le spectacle de Renée Claude. Mais ça a pris tellement de temps avant que les gens s'en rendent compte, alors que tout le monde a toujours su que Félix Leclerc écrivait de belles chansons. Les gens n'arrêtaient pas de me «découvrir». C'est une vraie farce. Mais en même temps, c'est bon pour moi. Je suis un «cas». Pour être une artiste populaire, il ne faut surtout pas faire comme moi une carrière en «dents de scie» : je disparaissais, je réapparaissais. J'ai fait ma carrière de façon artisanale, c'est-à-dire comme ça me plaisait. Si tu analyses ce que j'ai fait, les petites boîtes, hors-circuit, je suis plutôt «off-broadway» ! (rire)

HÉLÈNE : Je ne comprends quand même pas pourquoi les gens découvrent tes chansons maintenant seulement. Peu de femmes de ta génération ont écrit des chansons...

CLÉMENCE : Il y a eu la Bolduc avant moi.

HÉLÈNE : Mais tu as été pratiquement la première. Pourquoi les femmes n'écrivaient-elles pas de chansons ?

CLÉMENCE : On en revient toujours à l'histoire. L'évolution de l'humour, l'évolution des femmes, l'espace qu'elles prennent maintenant.. Avant, les femmes n'avaient pas le temps d'écrire des chansons. Elles faisaient le ménage et élevaient des enfants. Maintenant nous autres on ne se marie pas, on n'est plus au service de l'homme, on est au service de sa vie à soi. Alors forcément, il va y avoir de plus en plus de femmes qui vont écrire. Heureusement d'ailleurs. Moi je ne me serais jamais mariée pour laver les chaussettes de mon chum. Sans savoir que j'aimerais les femmes, le mariage ne m'a jamais attirée. J'ai vu mes deux soeurs avant moi. Si j'avais été la plus vieille, je me serais mariée. C'est l'ordre de mon arrivée dans la famille qui a fait que je n'ai pas voulu de cette vie-là.

HÉLÈNE : Tu n'as jamais eu le goût d'avoir des enfants ?

CLÉMENCE : Non. L'enfance me suffit dans le souvenir que j'en ai.

HÉLÈNE : En 76, quand on t'a demandé de servir de maîtresse de cérémonie au show des «5 grands» où il n'y avait pas de «grandes», comment as-tu réagi ? As-tu été insultée ?

CLÉMENCE : Mais maintenant il n'y a que des grandes ! Diane, Fabienne, Pauline, Ginette... la chanson est féminine de ce temps-ci. On a commencé à s'apercevoir que c'était assez le régime de l'homme, maître et héros, et de la femme servante. Ça évolue comme ça dans la société, et les créateurs sont toujours le reflet d'une certaine société. Prends Yvon Deschamps quand il parlait des femmes. On ne peut plus endurer ça maintenant parce que cette forme d'humour est dépassée. Même lui n'écrit plus comme ça. C'est comme ce que j'écris maintenant par rapport à ce que j'ai écrit il y a quelques années. L'humour bouge avec la situation sociale. J'évolue dans ma forme d'écriture parce que je m'en vais aussi vers des personnages un peu plus évolués. J'ai exprimé tout un monde, mais si je reste pognée là, je ne serai pas le reflet de ce qui me fait et de ce qui se passe autour de moi.

HÉLÈNE : Est-ce que tu te sens solidaire et complice des mouvements féministes ? Est-ce que tu crois que ce que tu fais vient aider ce mouvement ?

CLÉMENCE : Je l'espère. Parce que je suis une femme, parce que j'aime les femmes et parce que je suis d'un monde de femmes. C'est ça ma vie. Je ne peux pas écrire comme un gars, je n'aurais

jamais pu écrire «Broue». Je ne peux pas détacher mon écriture de moi. Je suis d'accord avec le mouvement féministe parce que je suis contre toutes les injustices, et le mouvement féministe est né parce qu'il y a énormément d'injustices et d'inégalités. Je me suis approchée de la cause des femmes battues. C'est effrayant ! C'est indispensable qu'il y ait des femmes qui défendent les autres femmes pour rétablir l'équilibre dans la société, sans que ce soit une bataille.

HÉLÈNE : Depuis 25 ans, tu parles des femmes, tu fais des portraits de femmes. Est-ce que tu te dis féministe ?

CLÉMENCE : Non. Je ne dis pas «je suis féministe» comme je ne dis pas «je suis catholique» ou «je suis péquiste». Je ne mets jamais d'étiquettes, parce qu'avec mon obsession de l'indépendance, je n'aime pas les contraintes. Alors nécessairement, tu ne me verras jamais avec une badge qui dit : «je suis féministe». C'est contre ma nature d'afficher. Est-ce que ça pourrait aider quelqu'un que je le dise ?

HÉLÈNE : Si ça aidait quelqu'un, le ferais-tu ?

CLÉMENCE : Non. S'il fallait que je me mêle publiquement à toutes les causes pour lesquelles on me sollicite, je serais dévorée tout rond. Parce que dès que tu es publique, tout le monde te demande : les gais, les prisonniers... on te demande d'embrasser toutes les causes du monde. Mais je ne suis pas capable. Alors j'en embrasse aucune, sauf la mienne. J'essaie d'être quelqu'un qui fait rire, qui écrit bien, qui fait de la création pour alléger un peu le monde dans lequel on vit. C'est mon humble participation.

HÉLÈNE : Revenons à l'humour. Est-ce qu'on peut se permettre de faire de l'humour avec des sujets particulièrement délicats. L'humour raciste par exemple ?

CLÉMENCE : Je vais te donner un exemple très précis. Dans LA VIE EN ROSE, on m'a reproché d'avoir fait de l'humour raciste dans un sketch que j'avais écrit pour «Mousse». Mon personnage était celui d'une dame assez âgée qui aimait faire des «p'tites farces plates». Elle ne se censurait pas sur le racisme. Elle disait : «Il y a une tache noire sur la débarbouillette. Avez-vous un pensionnaire noir à maison» ? C'est épais, mais le personnage était comme ça. Ce qui est à contester, c'est la qualité du personnage. Si je suis jugée sexiste, anti-féministe, parce que je ris des femmes, que me reste-t-il ? Je suis femme, j'écris et vis en femme. Quand j'écris la «Strip-thèse», suis-je injuste, anti-féministe envers les femmes universitaires ? C'est difficile de censurer le rire, parce que le rire est justement une forme de liberté. Une sorte d'insolence, de manque de respect Je crois que l'humour doit être libre et dérangeant Ça fait beaucoup évoluer l'humour...

HÉLÈNE : C'est une forme de thérapie...

CLÉMENCE : Ah oui, tout le temps. Dans ma vie, je passe par l'humour pour dire des vérités aux gens. C'est presque une déformation dans mon cas. C'est vraiment une arme. J'ai toujours été dans un milieu où les femmes riaient beaucoup. L'humour c'est une porte de sortie, une force dont les femmes se servent beaucoup. Certains disent que c'est parce qu'elles étaient opprimées. Ça se peut. Quand on est capable de rire des situations qui nous écrasent, on écrase moins je crois.

HÉLÈNE : Est-ce qu'il y a des moments où tu n'es plus capable de faire de l'humour ?

CLÉMENCE : Ah mon Dieu oui !... Te souviens-tu, une fois, tu m'avais dit : «Je souffre d'un décollement de la personnalité». Il y a des moments dans la vie où on dirait que la vie décolle de moi. J'ai beaucoup de moments, seule, au bout d'une table, des heures de temps. Dans l'hiver, on dirait que la vie débarque, j'ai l'angoisse au ventre. Alors je fais beaucoup de sports pour me sentir physiquement en vie. Je fais comme tout le monde : j'essaie d'y croire... Je suis une fille obsédée par le côté éphémère de la vie. Je pense que la vie est plus difficile pour ceux qui sont obsédés par la présence de la mort dans leur vie que pour ceux qui réussissent à l'oublier.

HÉLÈNE : Ta propre fin ou celle des autres ?

CLÉMENCE : La fin en soi. La condition humaine étant qu'on a à finir. Mais je me dis que je voudrais arriver à ne plus y penser. Je ne sais pas si c'est une chose



qu'on peut réaliser. A 48 ans, je pense encore à mes parents, mais différemment

HÉLÈNE : Tu as réagi beaucoup moins violemment à la mort de ton père, il y a 3 ans, qu'à la mort de ta mère, 15 ans plus tôt...

CLÉMENCE : Oui. Mais mon père est mort pendant longtemps. C'est-à-dire qu'il a parlé de la mort pendant toute sa vie. La pensée de mon père est plus présente que celle de maman parce qu'il a été tellement inquiétant et dérangeant que c'est de lui

dont j'ai de la misère à me défaire. C'est lui qui était l'être penseur et le poète de la famille. C'est lui qui a semé tous ces doutes chez moi. Ce n'était pas un père du tout rassurant C'était un homme obsédé par la mort, il buvait presque tout le temps. Ses craintes venaient de son enfance, et personne n'a jamais réussi à le rassurer. Par contre, tout ce qui est créateur me vient essentiellement de lui.

HÉLÈNE : Aimes-tu la vie que tu as menée ?

CLÉMENCE : Oui, mais j'aimerais beaucoup être autrement que je suis. J'essaie de m'améliorer, je travaille beaucoup sur le sujet ! (rire) Par exemple, j'ai beaucoup de peurs, j'en ai facilement J'ai eu des skis alpins à Noël. J'aime pas ça la chaise qui nous monte en haut. Mais je m'assois dedans et je me convaincs que je n'ai pas peur. Je suis la reine de la création de la peur ! (grand rire) Alors je veux repasser par tous les chemins où j'ai eu peur, et ne plus avoir peur. L'enfer c'est moi !...

HÉLÈNE : Où t'en vas-tu maintenant dans ta création ? Qu'est-ce que tu écris en ce moment ?

CLÉMENCE : Je veux faire un genre d'humour peut-être un peu plus cinglant, me décapier, enlever les tics que je peux avoir, me débarrasser des recettes. Je veux trouver des thèmes qui vont encore toucher le monde, mais en améliorer la forme et l'écriture. On est toujours obsédés actuellement par l'argent, par le côté économique. On finit par se faire écraser par le surplus d'information. Le monde est submergé par les mauvaises nouvelles. C'est comme si nous, les êtres humains, à part l'argent, on n'avait plus rien : plus de fantaisie, plus de création, plus de folie. Ce sont des choses que je veux rappeler aux gens. Je conteste toute cette forme d'information - 28 bulletins de nouvelles par jour, 4 journaux... que je lis d'ailleurs. A part ça, le petit FM de Radio-Canada où on a de la belle musique et quelquefois des émissions littéraires. On n'a jamais rien pour se nourrir. Regarde la TV !... Moi j'aime beaucoup les gens qui font un métier de création, qui pensent et qui ne travaillent pas juste pour l'argent S'il n'y avait pas les créateurs dans la vie, ce serait morbide.

HÉLÈNE : Parle-moi de ta chanson «Les deux vieilles». Quelle a été la réaction à cette chanson qui parle de l'amour entre deux femmes ?

CLÉMENCE : Cette chanson était d'abord une commande de Pauline Julien. Mais il reste que ce sont mes mots et ma vie. Ça reste un sujet que j'aurais écrit même si Pauline ne me l'avait pas commandé. Il n'y a personne qui a été choqué parce que la chanson est franche. S'il y avait eu quelque chose qui avait dérangé, les gens auraient eu la possibilité de m'écrire des lettres de bêtises ou de l'écrire dans les journaux. Je n'ai jamais rien reçu de tel. Au contraire, j'ai eu énormément de témoignages de femmes,



très heureuses que j'aie écrit cette chanson. Après tout, il n'y a rien de laid dans nos amours.

HÉLÈNE : Crois-tu en certaines choses ? As-tu des croyances particulières ?

CLÉMENCE : Je suis certaine que le fait d'aimer et d'être aimée est une raison de vivre qui est très forte. C'est une sécurité émotive. Quand on vit avec quelqu'un avec qui on partage une complicité, une maison, des repas, une pensée, c'est sûr que la vie s'enrichit et qu'on devient moins fragile, moins inquiète que si tout se fait seule.

HÉLÈNE : Entre ton premier amour et maintenant vois-tu une évolution ?

CLÉMENCE : Quand j'étais enfant, j'étais très amoureuse tout le temps. Amoureuse de la maîtresse, d'un chat, d'un bébé qui était à une de mes voisines et que je m'étais accaparé. Bébé Lauzon, c'était mon amour !... («Une vraie Mademoiselle Ste-Bénite», a dit Clémence en relisant ce passage.) Au couvent chez les soeurs, il y en avait toujours une qui me pâmais. J'ai toujours eu besoin de ces émotions amoureuses. Comment ça a évolué ? Avant, c'était beaucoup la littérature que j'en faisais; maintenant c'est plus de regarder l'autre que d'en parler, d'en faire des chansons ou des poèmes. Un amour qui est fait de conscience de ce que l'autre est, et non pas qui se maintient toujours dans un état presque d'ivresse ! (rire)

HÉLÈNE : Est-ce que tu as eu plusieurs grands amours dans ta vie ?

CLÉMENCE : Ah non. Je suis souvent tombée en amour, mais des grands amours «réalisés», j'en ai pas eu beaucoup. Je peux les compter... 5... Je ne pourrais pas donner le même pourcentage à chacun si je faisais un guide... (rire)

HÉLÈNE : Celui que tu vis actuellement dure depuis combien de temps ?

CLÉMENCE : Ben c'est l'âge de Gros Minou : 14 ans. Gros Minou avec des mottions dans le poil, et les amours, pas de mottions... (rire)

HÉLÈNE : Dans ta carrière, par contre, il y a eu beaucoup de mottions ! Qu'est-ce que ça t'a fait de recevoir deux Félix au Gala de l'ADISQ l'an dernier ?

CLÉMENCE : J'ai dit : enfin ! Une récompense ça flatte l'égo, aux yeux des autres qui sont pour moi très importants. J'aime beaucoup paraître. J'ai plus de

facilité à paraître qu'à être... oh que c'est bien dit ! (rire) Le fait que les êtres humains me reconnaissent et me donnent des statues me flatte. Je n'ai jamais eu de récompenses à l'école, et là je les ai.

HÉLÈNE : C'est une revanche ?

CLÉMENCE : Oui, mon métier est une revanche sur ce que je ratais à l'école. Je l'ai dit souvent À l'école, j'avais deux matières fortes : la récréation et le français. Je m'en suis fait un métier. C'est pour ça que le métier, pour moi, est essentiellement une thérapie. Le fait que j'aie écrit des chansons sur la mort m'a fait gagner quelques pouces sur mon obsession de la mort Quand la forme est donnée, on peut s'en échapper un peu. Il y a un poète qui disait quelque chose de très bien là-dessus dont le nom m'échappe ici, ainsi que la citation ! (grand rire) On n'ira pas loin avec ça !...

HÉLÈNE : Avec tes chansons, tes monologues, penses-tu arriver à changer des choses ?

CLÉMENCE : Oui, il y a toujours un désir comme ça. Je crois au changement J'ai écrit «Mon gars aura tout c'qui s'fait d'mieux». C'est le gars qui achète toutes les bebelles à son fils. Nécessairement, il y a une petite morale en-dessous de la fable. Mais est-ce que ça va changer quelque chose ? Je n'ai pas cette prétention. Ce n'est pas mon but de vouloir que quelqu'un change parce que j'ai écrit quelque chose. Mon plaisir de faire ça, je le trouve sur scène, quand je dis un texte qui fait rire, où les gens ont l'air de se reconnaître. Ils sont avec moi d'une manière tellement intense ! Les plus grands moments de ma vie sont sur scène, avec le public. Je raconte des choses, le monde ont l'air de tout comprendre, et ils rient Alors ça fait des liens très profonds. Je suis seule sur scène, mais je ne suis pas seule, parce que toutes mes paroles s'en vont dans chaque tête, et jamais dans la vie, personne n'écoute comme ça ! (grand rire) On se fait couper la parole tout le temps...

HÉLÈNE : C'est un besoin absolu d'être aimée finalement..

CLÉMENCE : Ah oui, c'est ça, foncièrement. Le jour où je quitterai le spectacle, je me demande encore ce qui peut le remplacer en intensité. Je ne sais pas.

HÉLÈNE : Alors tu vas faire du spectacle jusqu'à la fin de tes jours ?

CLÉMENCE : Jusqu'à ce que mort s'ensuive... (grand rire) On refais-tu d'autre café ?





"Pointe, Talon, glissez, arabesque, Tournez!"

Samedi, le 5 octobre 1945

La plus grande, c'est moi. Je suis gênée
mais ça ne fait rien. Je veux devenir danseuse
de ballet. J'aurai dix ans le 23 novembre, c'est
vieux mais avant, il n'y avait pas de cours à
Sherbrooke. J'aime mon professeur Madame
Lygie Kiddy. J'aime la grande salle avec les
miroirs et la musique du piano. Ma sœur
Jeanne aussi étudie le ballet avec les grandes
de son âge. Elle a fait poser une barre
dans notre chambre pour pratiquer. Maman
n'a pas d'argent pour m'acheter le tutu,
les collants, les pointes. Jeanne va me prê-
ter ses affaires. C'est trop grand, mais ça
ne fait rien. J'ai hâte à rendre ci soir, pour
aller au cours.

Vendredi, le 23 novembre 1945

J'ai dix ans aujourd'hui. Je ne vais plus au ballet.
La sœur dit que c'est défendu par l'évêque
et que je commets un péché. Je vais à la
Confession cet après-midi. Ma sœur Jeanne
dit que ça n'est pas péché mais que ça
coûte trop cher. Est-ce qu'il y a juste les pro-
testants et les riches qui peuvent faire des
danseuses de ballet?

Clément Perleberg

ÉPILOGUE (en finissant le café)
CLÉMENTINE: Je veux voir la vie en
rose. Y a-t-il une recette? Abonnez-
vous. Sans voir la vie en rose, je
recherche, comme tous les êtres hu-
mains une forme de quiétude, de
sérénité, et je vais y arriver. Je vous
remercie. Tenez-vous le pour dit. Et
quand je l'aurai trouvée, je vous dirai
la recette... (rire)

UNE MAIN GAGNANTE!

SERVICES-CAMPUS



UN MAGASIN SANS BUT LUCRATIF

CHAÎNES STÉRÉO
AKAI - TECHNICS - PIONEER

APPAREILS PHOTO
NIKON - HASSELBLAD
OLYMPUS - KONICA
PENTAX - MINOLTA

FILMS-PAPIERS-ACIDES
KODAK - ILFORD
ÉQUIPEMENT DE
CHAMBRE NOIRE

MACHINES À ÉCRIRE
SMITH CORONA

DISQUES
CLASSIQUE - POPULAIRE

VESTONS - COTONS OUATÉS
EMBLÈME U. DE M.

BANDES DESSINÉES
PAPETERIE - CRAYONS
CARTES DE SOUHAITS
POSTERS - REVUES - JOURNAUX
PETITE PHARMACIE
TABAGIE

739-3405

SERVICE

ÉCONOMIE

SATISFACTION

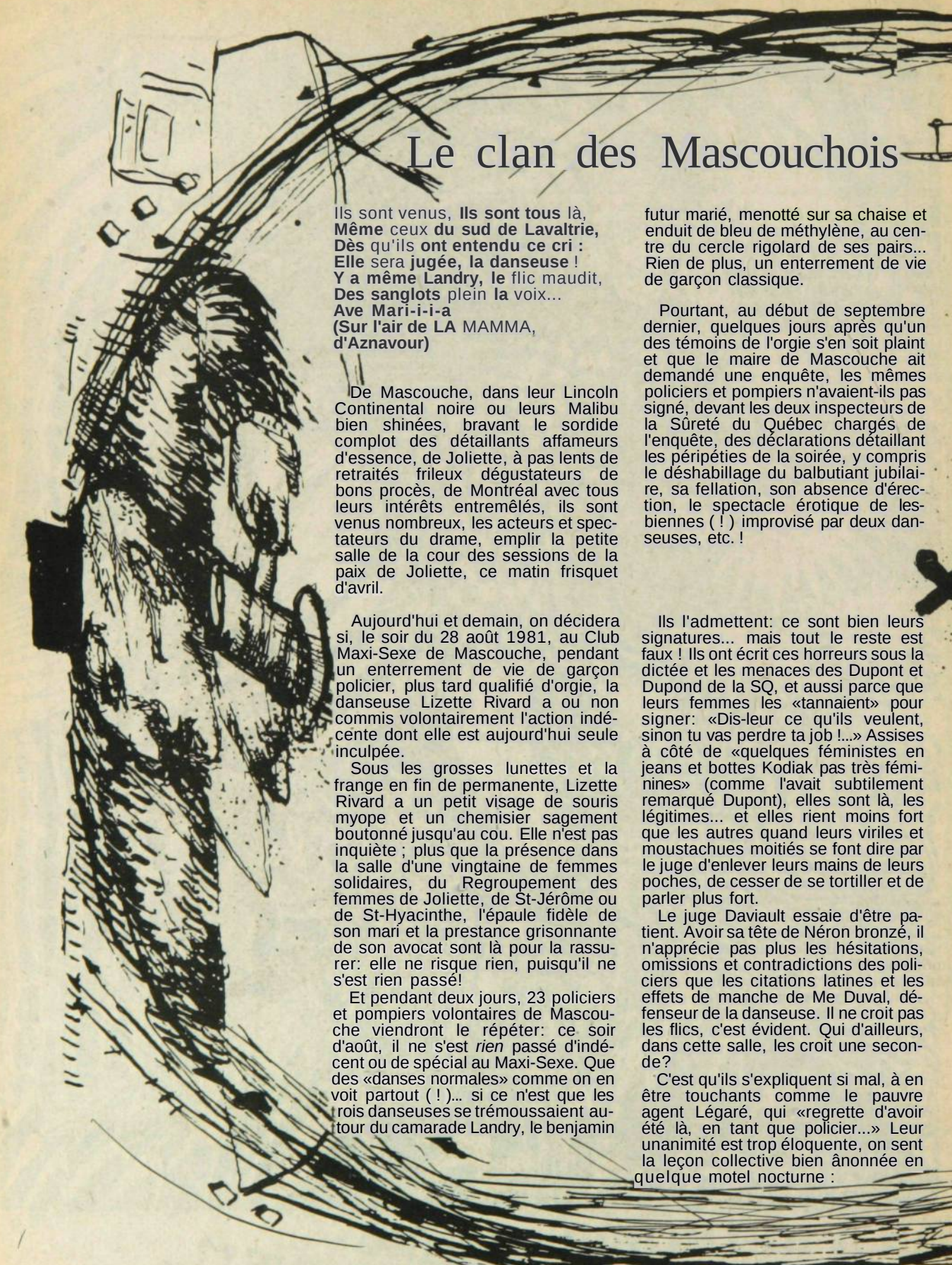
2332, ÉDOUARD-MONTPETIT
3e ÉTAGE DU CENTRE COMMUNAUTAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
LUNDI À MERCREDI 9:30 À 18:00
JEUDI ET VENDREDI 9:30 À 21:00



Anne Chevallier

**ON A RETROUVÉ
ALEXANDRINE
TINNE!!!**

1979



Le clan des Mascouchois

Ils sont venus, **Ils sont tous là,**
Même ceux du sud de Lavaltrie,
Dès qu'ils ont entendu ce cri :
Elle sera jugée, la danseuse !
Y a même Landry, le flic maudit,
Des sanglots plein la voix...
Ave Mari-i-i-a
(Sur l'air de LA MAMMA,
d'Aznavor)

De Mascouche, dans leur Lincoln Continental noire ou leurs Malibu bien shinées, bravant le sordide complot des détaillants affameurs d'essence, de Joliette, à pas lents de retraités frileux dégustateurs de bons procès, de Montréal avec tous leurs intérêts entremêlés, ils sont venus nombreux, les acteurs et spectateurs du drame, emplir la petite salle de la cour des sessions de la paix de Joliette, ce matin frisquet d'avril.

Aujourd'hui et demain, on décidera si, le soir du 28 août 1981, au Club Maxi-Sexe de Mascouche, pendant un enterrement de vie de garçon policier, plus tard qualifié d'orgie, la danseuse Lizette Rivard a ou non commis volontairement l'action indécente dont elle est aujourd'hui seule inculpée.

Sous les grosses lunettes et la frange en fin de permanente, Lizette Rivard a un petit visage de souris myope et un chemisier sagement boutonné jusqu'au cou. Elle n'est pas inquiète ; plus que la présence dans la salle d'une vingtaine de femmes solidaires, du Regroupement des femmes de Joliette, de St-Jérôme ou de St-Hyacinthe, l'épaule fidèle de son mari et la prestance grisonnante de son avocat sont là pour la rassurer : elle ne risque rien, puisqu'il ne s'est rien passé !

Et pendant deux jours, 23 policiers et pompiers volontaires de Mascouche viendront le répéter : ce soir d'août, il ne s'est *rien* passé d'indécent ou de spécial au Maxi-Sexe. Que des «dances normales» comme on en voit partout (!)... si ce n'est que les trois danseuses se trémoussaient autour du camarade Landry, le benjamin

futur marié, menotté sur sa chaise et enduit de bleu de méthylène, au centre du cercle rigolard de ses pairs... Rien de plus, un enterrement de vie de garçon classique.

Pourtant, au début de septembre dernier, quelques jours après qu'un des témoins de l'orgie s'en soit plaint et que le maire de Mascouche ait demandé une enquête, les mêmes policiers et pompiers n'avaient-ils pas signé, devant les deux inspecteurs de la Sûreté du Québec chargés de l'enquête, des déclarations détaillant les péripéties de la soirée, y compris le déshabillage du balbutiant jubilaire, sa fellation, son absence d'érection, le spectacle érotique de lesbiennes (!) improvisé par deux danseuses, etc. !

Ils l'admettent : ce sont bien leurs signatures... mais tout le reste est faux ! Ils ont écrit ces horreurs sous la dictée et les menaces des Dupont et Dupond de la SQ, et aussi parce que leurs femmes les «tannaient» pour signer : «Dis-leur ce qu'ils veulent, sinon tu vas perdre ta job !...» Assises à côté de «quelques féministes en jeans et bottes Kodiak pas très féminines» (comme l'avait subtilement remarqué Dupont), elles sont là, les légitimes... et elles rient moins fort que les autres quand leurs viriles et moustachues moitiés se font dire par le juge d'enlever leurs mains de leurs poches, de cesser de se tortiller et de parler plus fort.

Le juge Daviault essaie d'être patient. Avoir sa tête de Néron bronzé, il n'apprécie pas plus les hésitations, omissions et contradictions des policiers que les citations latines et les effets de manche de Me Duval, défenseur de la danseuse. Il ne croit pas les flics, c'est évident. Qui d'ailleurs, dans cette salle, les croit une seconde ?

C'est qu'ils s'expliquent si mal, à en être touchants comme le pauvre agent Légaré, qui «regrette d'avoir été là, en tant que policier...» Leur unanimité est trop éloquente, on sent la leçon collective bien annoncée en quelque motel nocturne :

Agent Monette : «Moi, j'suis parti plus tôt. J'ai dit aux gars : attention, les gars, pour pas que ça r'vire trop mal!... J leur ai dit d'arrêter...»

Me Brunton, procureur de la Couronne : «D'arrêter quoi ?»

Agent Monette : «Rien...»

Me Brunton : «Alors, vous êtes un homme très prudent !»

Agent Monette : «Oui, mais des hommes en boisson... c'est juste des hommes après tout».

En effet ! Au début, je ris autant que les autres spectatrices. Un jour et 20 témoignages plus tard, le rire a laissé place au malaise : sans entretenir de grandes illusions sur l'honnêteté (moralité?) du flic moyen, je me surprends surprise de la scène. L'assurance arrogante ou inconsciente avec laquelle ils viennent impunément ne pas «dire la vérité, toute la vérité» (d'après moi, bien sûr), leurs nuques rasées et leur silence buté durant l'interrogatoire, leurs épaules redevenues carrées à la sortie, leurs bravades dans le corridor, sous les claques viriles des copains... tout ça m'écoeure profondément.

Mais je me dis que ce ne sont que des hommes après tout; en défendant Lizette Rivard, ils défendent leurs couilles et ce qui reste de leur réputation. Sa culpabilité les incriminerait tous: qui croira qu'elle a fait une orgie seule? - Mais ce ne sont pas que des hommes. Quand ils réendosseront demain leurs beaux uniformes laissés à la maison, ils redeviendront les représentants de la force (farce?) de l'Ordre, dont le métier consiste entre autres à extorquer des déclarations incriminantes semblables à celles qu'ils renient, et dont la parole en cour suffit dans plus de 60% des cas à faire condamner d'autres accusé(e)s, de vol de char, de veston ou de viande.

Ces petits mâles macho et peureux (moyenne d'âge : 26 ans ?) jouissent tranquillement d'un pouvoir aveugle ; qu'on leur ordonne d'ouvrir le feu sur un juvénile en fuite ou sur une manifestante coriace, j'imagine mal que l'un d'entre eux s'y objecte. Pourquoi? La société ne les a-t-elle pas investis d'une «mission» que la télévision, entre autres, leur confirme quotidiennement? Bras plus que cerveaux, sans aucun doute, mais bras armés.

La voix de Me Duval m'extirpe brutalement de mes divagations morales : d'un ton savamment condescendant, tourné vers la salle comme en une arène romaine, cet ardent défenseur de danseuses et de propriétaires de clubs demande au juge une motion de non-lieu, c'est-à-dire l'abandon de l'accusation contre Lizette Rivard, «vu que la Couronne n'a pu démontrer le moindre iota de preuve d'acte indécet.»

La Couronne, à son tour, se lève? Tournant son profil de blond lévrier afghan vers son noir vis-à-vis, Me Brunton acquiesce: certes, rien, des 26 témoignages, ne prouve que Lizette Rivard ait commis ce qu'on lui impute, pourtant... lui se déclare convaincu d'indécence, et même d'obscénité, non pas à Mascouche le 28 août, mais en ces deux journées de procès joliettain. Et de s'asseoir, grave, après avoir souligné que l'on ne pouvait plus comme au XVIIe siècle torturer pour forcer la vérité.

«O temps, suspens ton vol...» L'ange de la vérité passe, et le juge Daviault le rattrape par l'aile. «Étonné du comportement immature et contradictoire des policiers», il libère de toute accusation la danseuse injustement accusée.

Plus tard, flanquée de son preux compagnon et de son patron Gerry Bigras, propriétaire du Maxi-Sexe, elle retrouvera dans une brasserie périphérique ses clients, les policiers et pompiers de Mascouche, et leurs épouses, pour célébrer tous ensemble la victoire du Bien sur le Mal.

Version québécoise d'«Un citoyen au-dessus de tout soupçon» ou des «Bidasses en folie»? Je sors du procès de Mascouche indécise, à la fois heureuse qu'on ne condamne (généralement) pas sans preuves formelles, et un peu inquiète : si cette «orgie» s'était terminée par une rixe et la mort accidentelle de Tune des danseuses, le clan des Mascouchois aurait-il de la même façon appliqué, la loi du silence?

FRANÇOISE GUÉNETTE

Illustration : Danielle Blouin

IL FAUT LIRE

LE CHOC AMOUREUX de Francesco Alberoni

Comment devient-on amoureux? L'amour est-il une révolution? Qu'est-ce que le désir, la jalousie, la passion? Peut-on être amoureux de deux personnes à la fois? En quoi notre sexualité se distingue-t-elle de celle des animaux? L'amour est-il une menace pour la société?
Éditions Ramsay
\$12,25

Francesco
Alberoni

Le choc
amoureux



un choix
sans
équivoque

MARIE-JO BONNET

**UN CHOIX
SANS ÉQUIVOQUE**
de Marie-Jo Bonnet
Les femmes qui s'aimaient ont été depuis toujours celles dont on ne parlait pas. Marie-Jo Bonnet est allée à leur recherche à travers l'histoire, dans une étude passionnante et passionnée qui leur redonne la parole et fait ressortir leur attitude profondément subversive pour la société patriarcale.
Éditions Denoël
\$21,00

JOCELYNE FRANÇOIS

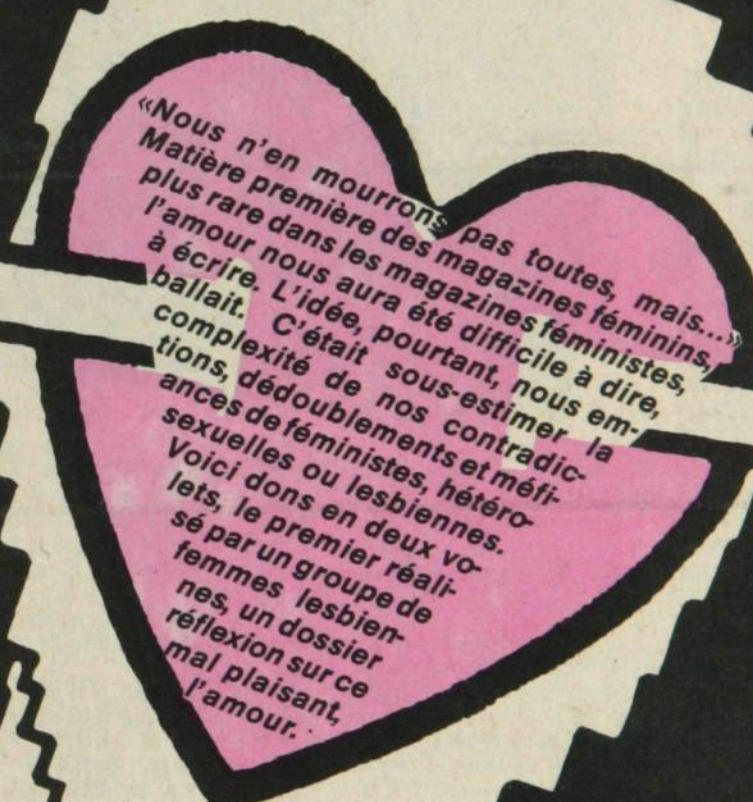
Les
Bonheurs
roman



Éditions Lacombe

LES BONHEURS
de Jocelyne François
Par l'auteur de
"JOUE-NOUS ESPANA",
le récit d'un combat
celui que livrent Sarah
et Anne pour se retrouver
et vivre enfin ensemble.
Ce qu'elles apprennent
à travers leur séparation,
c'est la présence par-
dessus l'absence et
surtout le "dérangement"
souverain de la passion.
Éditions Lacombe
\$12,95

L'AMOUR,



« Nous n'en mourons pas toutes, mais... »
Matière première des magazines féminins,
plus rare dans les magazines féministes,
l'amour nous aura été difficile à dire,
à écrire. L'idée, pourtant, nous em-
ballait. C'était sous-estimer la
complexité de nos contradic-
tions, dédoublements et méfi-
ances de féministes, hétéro-
sexuelles ou lesbiennes.
Voici donc en deux vo-
lums, le premier réali-
sé par un groupe de
femmes lesbiennes, un dossier
réflexion sur ce
mal plaisant,
l'amour.

Maquette du dossier : Diane Petit

TOUJOURS L'AMOUR

«Je ne me marierai jamais, je serai artiste et je suivrai ma propre voie».

C'est ainsi que Mary Meigs, peintre et écrivaine américaine établie au Québec, décrit les trois décisions majeures de sa vie. Voici un court extrait de son autobiographie *Lily Briscoe : A Self-Portrait* publié en 1981 chez Talon Books.

AUTO PORTRAIT

Nous avons depuis peu rompu le silence, levé le tabou qui interdisait toute discussion sur l'amour entre lesbiennes, et je me sens enfin capable de parler librement de l'amour et de la place qu'il a occupé dans ma vie. Pour commencer, je dirais que l'amour a toujours eu une place secondaire par rapport à mon travail d'artiste; je ne peux prétendre avoir été une «grande amante» et il m'est difficile de jouer les expertes. Plutôt qu'une amante, j'ai constamment recherché tout au long de ma vie une amie avec qui organiser ma vie, une artiste qui partagerait les mêmes goûts et le même rythme de travail que moi. Je me demande par moments si ce n'était pas une soeur jumelle que je cherchais, si en d'autres termes je n'étais pas narcissique. J'ai eu une soeur jumelle. Est-ce parce qu'elle et moi étions incompatibles (elle a choisi une voie

diamétralement opposée à la mienne), même dans le sein maternel, que j'ai consacré ensuite le reste de ma vie à rechercher une jumelle identique? Si oui, je ne l'ai jamais trouvée.

Tomber en amour n'avait pour moi rien à voir avec l'idéal que je poursuivais; plus le temps passait et plus le fossé entre mes amantes et moi se creusait. Mes amours commençaient toujours par une passion sincère et désintéressée qui me semblait pouvoir durer éternellement. J'ai bien souvent utilisé l'expression «pour toujours» à la légère et j'étais stupéfaite de me voir changer radicalement d'attitude à un moment donné; l'amoureuse tendre et adorable devenait une personne irritable qui refusait de faire l'amour, qui voulait se lever tôt ou dormir toute la nuit (bref, je voulais reprendre mon train de vie

normal). Que s'était-il passé? Je ne comprenais pas. Je ressentais seulement qu'au fond de moi, tout était fini, que je n'étais plus en amour. Nous étions tombées toutes les deux dans des rôles traditionnels que nous assumions jusqu'au bout.

Plus elle m'aimait plus elle avait besoin de moi, et plus je devenais maussade et renfrognée - et ça empoisonnait sa vie. C'est ainsi que Barbara Demming et moi, pourtant si proches en apparence, sommes devenues ennemies pendant un certain temps, prisonnières de cette dialectique de l'attente et du refus. Car finalement ce n'était pas seulement l'amour que je refusais; je rejetais ainsi toute la vie de couple, ses exigences, son absence de liberté. Comment on peut passer d'un rapport réciproque et joyeux à une relation déformée par la culpabilisation, le ressentiment, l'auto-justification

et les critiques personnelles: voilà ce que je veux explorer quand je parle de l'amour.

Parfois, ce cycle inéluctable s'interrompait; ou bien mon amante se lassait de moi. et j'avais alors à subir les mêmes tourments que j'imposais aux autres. Je n'ai jamais vécu de relation amoureuse qui n'ait eu ce côté triste et douloureux; ces périodes duraient plus ou moins longtemps et par la suite, la relation se transformait encore et prenait l'aspect d'une amitié parfaitement harmonieuse. Aurions-nous pu devenir des amies si proches sans ces épreuves, ces souffrances, cet apprentissage de la dépossession? J'en doute. Notre amitié est tissée de toutes ces traces de sensualité tendre et de cette manière, je peux l'assumer; nous avons cessé d'exiger plus que ce que nous pouvons nous donner. .

MARY MEIGS

LES FEMMES VALE

Q Pensez-vous qu'il existe une notion lesbienne féministe de l'amour ?

R . Je pense que oui, dans la mesure où s'y insère un désir de changer le monde, de transformer les choses en partant de soi-même, en partant de nous. L'intégrité et l'honnêteté sur lesquelles nous basons nos relations amoureuses entre femmes nous donnent un point de départ pour entrevoir comment les choses pourraient être changées.

R . Les femmes valent d'être aimées. C'est comme ça que je résumerai une notion lesbienne féministe de l'amour. Mais les lesbiennes ne le disent pas forcément, ni les féministes ; on parle beaucoup de l'importance qu'ont les femmes dans nos vies, de la sympathie, du plaisir à travailler ensemble, mais on ne va jamais jusqu'à dire «je peux les aimer d'amour». On peut coucher ou travailler avec une femme sans pour autant admettre qu'on l'aime parce qu'elle est une femme. De plus, le féminisme nous a montré à reconnaître les rapports de pouvoir qui existent dans les rapports sexuels et à y faire toujours attention, même dans une relation avec une autre femme, à travailler à changer ces rapports pour séparer pouvoir et sexualité.

R . C'est en faisant l'amour avec une, avec plusieurs femmes que j'ai cessé d'avoir peur, que j'ai arrêté de dédaigner le sexe des femmes et mon propre sexe. Je n'avais aucune difficulté avec l'idée qu'une femme me fasse l'amour, mais moi... j'avais peur d'un haut-le-cœur, je me demandais comment j'en serais capable. C'est le contraire qui est arrivé. Si tu as de la répugnance pour le sexe des femmes, c'est que tu ne les aimes pas.

Le privé est politique : affirmation fondamentale du féminisme, force et vulnérabilité du lesbianisme. Les militantes n'en discutent pas très souvent en public.

L'exploration qui suit reste un peu sommaire, mais elle est vivante et vitale pour nous.

Ont participé à cette table ronde : Danielle Blouin, Line Chamberland, Andrée Côté, Suzanne Ducas, Nicole Lacelle, Joanne Melanson, Lise Moisan et Claudine Vivier.

Propos recueillis par LINE CHAMBERLAND et NICOLE LACELLE.

R . Pour moi, c'est le plaisir profond, la joie qui vient d'aimer les femmes, toutes les femmes, y compris soi-même. Cela ne veut pas seulement dire aimer celles qui nous ressemblent, à cause de certaines caractéristiques bien précises, comme le font parfois certaines tendances lesbiennes ou féministes hétéro qui trient par dédain politique les «bonnes» et les «mauvaises». Jouir des femmes, avoir énormément de plaisir en leur compagnie, ça c'est de l'amour. Avant de faire l'amour avec une femme, je ne ressentais pas toutes ces dimensions ; maintenant ce n'est plus abstrait, je les aime physiquement, c'est mon corps, moi-même, qui les aime et ça ne s'arrête pas à la taille, même si je n'ai pas envie de chacune. Je les aime des pieds à la tête et j'ai tout ce qui leur fait du mal. Par tempérament, je serais une lesbienne séparatiste et par réalisme politique je serais une féministe tout court. Mais

je suis les deux et ça me donne un amour vivant qui va plus loin que de se rassembler autour d'une exploitation commune.

S Comment notre désir pour les femmes a-t-il pris forme ?

R . Moi, j'ai découvert ma sexualité très jeune, toute seule et j'ai toujours eu envie de l'apprendre aux autres filles, de les toucher.

R . Si on me demande si j'ai eu du désir pour les femmes quand j'étais jeune —je parle de vouloir faire l'amour - je dirais non. Mais ce que je sais, c'est que j'aurais pu crever de désir pour une femme sans pour autant m'en rendre compte. Et pourtant, c'était avec des femmes que j'avais les rapports les plus intimes, mais je ne pouvais pas concevoir coucher avec elles ou même les désirer. Pour moi, ça n'existait pas. J'aurais

été excitée sexuellement que je l'aurais attribué à un gars, à un de mes «kiks». Le désir sexuel pour les hommes, ça vient surtout du fait qu'un homme te désire, te regarde d'une certaine façon. Mais face à une femme, tu n'es pas d'abord un objet de désir, tu la désires. C'est une autre logique : il ne s'agit plus d'être excitée parce qu'on est sollicitée, que ce soit par un homme en particulier ou par le monde des hommes en général.

R . C'était tellement difficile pour moi d'avoir du désir pour un gars... La première fois que je suis entrée dans un bar de femmes, je me suis dit : mon Dieu que c'est le fun, je ne suis plus toute seule.

R . Quand j'ai commencé à aller dans un bar de femmes, je ne pouvais pas focaliser mon désir sur une femme en particulier, et personne ne venait me «cruiser» comme je l'avais vécu auparavant. Alors j'ai dû re-façonner une manière de me concevoir et de me situer par rapport à la séduction.

R . Si je pense à ma vie, j'ai vécu le désir pour les femmes comme un merveilleux «power trip». Pas le pouvoir de contraindre les autres mais mon pouvoir, ma capacité de faire quelque chose, d'agir. J'ai su ce qu'était le désir en désirant et non en étant désirée. C'est un pas vers la dés-érotisation du Pouvoir ou du pouvoir des autres sur moi, tout en érotisant mon propre pouvoir de rechercher ce que je veux. À partir de ce moment-là, ce n'est plus excitant de subir une pression, même si elle n'est ni violente ni brutale. Quand on me dit «je n'ai pas de désir pour les femmes», cette expression pour moi dit exactement ce qu'elle veut dire : je n'ai pas de désir, je dois être désirée, je ne peux rien par moi-même.

R. C'est primordial de dés-érotiser le pouvoir que nous subissons, parce que l'érotisme des hommes me semble essentiellement fondé sur le pouvoir qu'ils ont sur nous. Il n'est d'ailleurs pas étonnant que nous essayions de composer avec cette réalité pour finalement trouver excitant leur pouvoir sur nous. La prise de force des femmes par les hommes est devenue érotique dans une mesure plus grande qu'il n'est bon de l'admettre. On peut jouer le jeu, mais c'est le gars qui en retire de la fierté. Si tu ne jouis pas, tu te fais avoir. Si tu jouis, il t'as «eue». Il y a des hommes qui acceptent que tu prennes une part très active, mais ils ne te permettent jamais d'avoir autant de pouvoir qu'eux.

R Le désir n'est pas donné : il se forme, il se modèle. Si le pattern sexuel que tu vis est fondé sur un rapport de force et d'inégalité, qui varie selon les limites que chacune se fixe, c'est ce même pattern qui devient érotique. C'est ce qui explique que tant de femmes adhèrent aux théories du masochisme et de la passivité. La sexualité des hommes passant pour la sexualité, un corps érotique sera un corps de femmes en position de faiblesse.

Q On entend souvent dire que les relations lesbiennes relèvent du narcissisme. Que pensez-vous de cette histoire de miroir ?

R L'idée qu'un rapport entre deux femmes soit narcissique, et donc «facile», c'est-à-dire qui échappe aux «vrais défis», est fondamentalement méprisante. C'est d'ailleurs l'une des bases de ce qu'Adrienne Rich appelle la contrainte à l'hétérosexualité. La «vraie affaire», le véritable amour, c'est avec un homme que ça se passe. J'ai été lesbienne, c'est-à-dire sexuellement attirée vers des

femmes, bien longtemps avant de pouvoir véritablement aimer une femme, parce que je ne pouvais pas surmonter le fait que nous étions deux êtres dévalorisés. Plus ma démarche féministe a pris de l'importance dans ma vie, et plus la «cote de valeur» a changé. Au moment où je prenais de la valeur à mes propres yeux, les autres femmes prenaient de la valeur pour moi, et vice versa.

R L'idée du narcissisme n'est qu'une justification idéologique de l'hétérosexualité. La notion de l'autre, de la différence, de la complémentarité de deux êtres différents se fonde sur le modèle de la reproduction : petits spermatozoïdes, petits ovaires qui se complètent l'un dans l'autre et voilà l'ordre universel. Or, cette logique-là, nous ne la retrouvons jamais ailleurs : quoi de plus merveilleux qu'une «bière avec les gars», quoi de plus extraordinaire que la fraternité ouvrière... Il ne manque personne pour que ce soit complet. L'idée du narcissisme relève du pur mépris : comment pouvez-vous vous contenter d'être juste avec des femmes ? Nous aurions peur de la «vraie vie», c'est-à-dire celle des hommes ; par conséquent nous ne mènerions pas les vraies batailles, celles qui consistent à conscientiser les gars. En plus, quand on nous parle de «miroir», c'est comme si nous étions toutes pareilles, c'est comme si toutes les femmes étaient les mêmes.

Lorsque je suis avec une femme, je sais que je suis devant une individu(e) aussi complexe que moi. Les hommes, je les considérais toujours comme des caves qui avaient beaucoup plus de pouvoir que moi et qui l'utilisaient contre moi. Dans ce cas-là, on ne peut que faire appel à un sentiment maternel pour pallier à leur grossier manque de savoir-vivre et leur incompréhension des choses les plus élémentaires. On fait tout le travail ménager émotif, on entretient toute la relation ; ils ont le pouvoir, on fait le



Et pourtant, c'était avec des femmes que j'avais les rapports les plus intimes, mais je ne pouvais concevoir coucher avec elles ou même les désirer.

travail, c'est ça l'alter égo, la fameuse différence, la commentarité. Avec les femmes, je n'ai pas à me heurter contre ce mur de rapport de force brute et c'est ce qui me permet de développer ma complexité et mon identité.

R. Sur le plan sexuel par ailleurs, le fait qu'une femme ressent des sensations très proches de celles que je peux ressentir moi-même, ça dégage une charge très forte. Mes orgasmes les plus fous, les plus forts ont souvent été déclenchés par cette impression, cet éclair entre nous deux. J'ai déjà été excitée par l'excitation des hommes avec qui je faisais l'amour, mais à un moment donné, ils «partaient» toujours quelque part où je ne pouvais pas aller.

R. Mais dans les relations entre femmes, quand tu es blessée, quand tu es trahie, seigneur que ça fait mal.

Q Mais qu'est-ce qu'on fait du mépris, du rejet que nous subissons ?

R. Il existe tout un pathos, toute une dramatisation du rejet et de l'ostracisme. Je pense que ça vient du mouvement gai masculin ; j'ai fait une rupture avec eux, parce que je n'en pouvais plus de les entendre bêler, de jouer sur la pitié. Ça m'irrite parfois de ne pas pouvoir prendre la main d'une femme dans la rue ou lui donner un bec dans l'ascenseur ; mais ce n'est qu'un simple calcul de risques. Cacher les gestes de l'intimité, ce n'est pas plus lourd - mais c'est aussi lourd - que toute autre tension quotidienne. Les hommes gais braillent parce qu'ils revendiquent le droit de vivre complètement leur sexualité d'hommes. Ils regrettent immensément la petite portion du royaume qu'ils ont perdue en devenant homosexuels. Les

femmes, nous ne l'avons jamais eu le royaume. Je ne veux pas dire par là qu'ils ne se font pas harasser par la police ou qu'ils ne subissent pas de répression. Mais leurs revendications se limitent souvent à demander la reconnaissance de leur plein pouvoir mâle.

R. Les moments où j'ai vraiment ressenti un rejet, c'était avec des couples hétéros, des ami-e-s que je voyais depuis des années ; à partir du moment où ils ont eu des enfants, on m'a fait comprendre très clairement qu'on ne voulait plus me voir. Même ma soeur n'a jamais voulu que je garde sa petite fille et je ne suis pas prête de l'oublier.

R. Plus que le rejet, c'est surtout l'invisibilité forcée que je trouve dure : se retrouver continuellement dans un milieu hétéro où rien de ce que je vis et de ce que je suis n'est reconnu.

R. Le choix se pose en fonction du prix à payer par rapport aux gars. Si je suis lesbienne, je fréquente du monde qui n'ont pas de pouvoir ; si je reste hétéro, je fréquente du monde qui en ont avec en plus la promesse de bénéfices marginaux, c'est-à-dire la protection et l'argent.

R. Mais on paye le prix dans la mesure où on se démarque des modèles dominants. Nous n'avons accès à ces «bénéfices marginaux» qu'à condition de vivre avec un homme selon le modèle socialement acceptable. Les féministes hétéros refusent elles aussi une bonne partie des modèles dominants et renoncent donc à beaucoup de ces bénéfices.

R. Quand je vois les femmes de ma famille, qui appartiennent à la classe ouvrière comme on dit, elles ne connaissent pas le féminisme et pourtant, elles

J'ai su ce qu'était le désir en désirant et non en étant désirée.

ont renoncé à la séduction et aux sourires perpétuels. C'était pour elles une question de dignité. Elles aussi l'ont payé cher.

R. Même dans un groupe féministe, on peut sentir une certaine forme d'ostracisme : quand on parle des hommes par exemple, on comprend vite qu'il vaut mieux se taire. Ce qu'on dit est soit amoindri, soit exagéré. Ça n'est jamais pris pour ce que c'est

R. Comme si on ne comprenait pas vraiment, comme si nous autres, on n'était pas «dedans» ; alors qu'on est «dedans» à cœur de jour, on a été «dedans», on a vu nos mères, nos grands-mères, on est «dedans» comme on a la peur dans le corps, même quand on ne la sent pas. Mais sur ces sujets-là, elles ne nous écoutent pas.

R. Comme si, quand on n'adhère pas globalement à un système, on n'avait pas le droit de le critiquer ; comme si par exemple, la gauche n'avait pas le droit de critiquer le gouvernement ou les boss...

Q Qu'est-ce que nous avons gagné et qu'est-ce que nous avons perdu en devenant lesbiennes ?

R. J'ai gagné un plus grand contrôle sur ma sexualité, j'ai gagné la capacité de me définir par moi-même, en dehors des rôles hétérosexuels. Cela m'a donné une plus grande intégrité, une plus grande facilité d'être et de faire ce que je voulais faire. Ce que j'ai perdu, c'est cette capacité de jouer sur la séduction ; j'ai éliminé cet espace toujours possible dans les rapports avec les hommes.

R. La seule chose que j'ai perdue, c'est cette possibilité d'être extérieure et indifférente à des

amants, de ne pas être impliquée. Je n'avais pas à intégrer les relations sexuelles que je vivais avec eux dans ma vie quotidienne. Pour le reste, j'ai tout gagné : je me suis réapproprié une vision de moi, j'ai appris à me définir dans mes propres termes. J'ai gardé de mon passé hétéro une aversion violente pour toute personne qui essaie de me définir.

R. 16 ans, j'ai eu un chum pour rentrer dans la norme. Ça n'a jamais marché. Puis j'ai aimé des femmes. Ensuite j'ai décidé de devenir hétéro et j'ai quitté Montréal. Finalement, je suis revenue avec une femme. C'est ce que j'appelle faire un choix, refuser d'être «fuckée» par ce que la société exige de moi. À la longue, je me suis remonté les épaules : oui j'aime les femmes, oui je suis lesbienne.

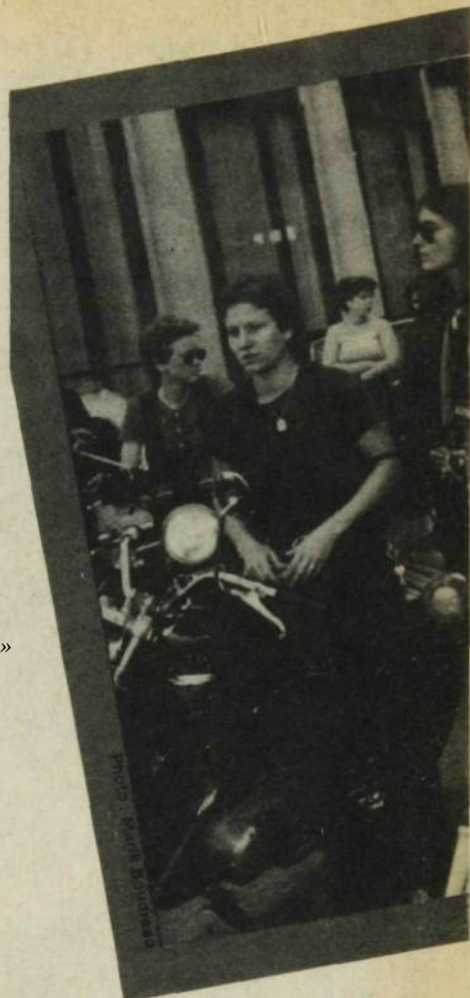
R. J'ai rejeté les hommes pour toujours comme partenaires intimes, que ce soient des partenaires sexuels ou politiques. Je ne les ai pas rejetés comme alliés ou comme camarades de travail. Mais cela implique qu'ils acceptent d'avoir des rapports confortables, non tendus, non «sexy» ; qu'ils n'exigent pas qu'on ait à leur égard une certaine politesse sexuelle, c'est-à-dire cette façon de leur laisser sentir qu'ils sont désirables même s'il n'est pas question de baiser avec eux. Il y a des hommes qui acceptent mais ils sont rares. J'ai gagné énormément sur le plan matériel, une maison avec tout ce qu'il y a dedans, et je sais que c'est parce que je suis lesbienne. La plupart des femmes hétéros que je connais n'ont pratiquement rien à elles : c'est le gars qui a la maison, le char, le frigidaire, etc.. parce que c'est elles qui paient l'épicerie, l'essence, bref, tout ce qui disparaît aussitôt acheté ; sans compter tout ce qu'elles laissent derrière elles après une séparation. Je sais aussi que j'ai gagné une certaine gravité,

physique et intérieure, car tout me rappelle à moi-même, à qui je suis. Par contre, je n'ai plus accès au pouvoir. C'est un choix, même si je peux invoquer toutes sortes de nobles raisons pour le refuser. Parce que voyez-vous, une ministre «butch», ça ne peut pas exister !

R. J'ai gagné beaucoup de choses. Sur le plan sexuel, j'ai vécu une transformation profonde ; j'ai désappris certaines réactions physiques, certains réflexes musculaires et tout mon sens esthétique érotique en a été changé. Par ailleurs, en devenant lesbienne, j'ai eu le sentiment de me libérer d'un «*rackit de protection*», de ne plus avoir à chercher le «*b o n g a r s*» pour qu'il me protège des autres.

R. Cela peut paraître banal, mais échapper à la menace de la maternité, qui est inhérente aux rapports hétérosexuels, cela représente pour moi un gain important. J'ai vu mes deux soeurs se marier parce qu'elles étaient tombées enceintes.

Par contre, j'ai perdu énormément de temps et d'énergie à essayer de me conformer à la normalité et ensuite, quand j'ai décidé d'être lesbienne, ça m'a pris beaucoup de temps pour me défaire de la paranoïa et pour la transformer en réflexes de résistance. Il a fallu aussi désapprendre à me voir à travers le regard des gars, les sortir de ma tête, perdre ces habitudes de conciliation que l'on développe pour éviter de les confronter directement. Et j'ai réappris la confiance dans mes relations avec les femmes. Il y a aussi une chose que je sais maintenant, parce que je vieillis : je ne serai certainement pas plus seule quand je serai vieille que si j'étais restée straight...



Plaque murale lesbienne (1930).



J'ai gagné un plus grand contrôle sur ma sexualité, j'ai gagné la capacité de me définir par moi-même, en dehors des rôles hétérosexuels. Cela m'a donné une plus grande intégrité, une plus grande facilité d'être et de faire ce que je voulais faire.



Photo : Jeb, 1979. Tiré de Sex Issue, Heresales no. 12.



Photo : Morgan Gwynne, 1980. Tiré de Sex Issue, Heresales no. 12.

Plus que le rejet, c'est surtout l'invisibilité forcée que je trouve dure ; se retrouver continuellement dans un milieu hétéro où rien de ce que je vis et de ce que je suis n'est reconnu.



CHOEURS: J'vis, j'vis,
j'vis, j'vis, j'craque (comme
une rumeur).

AUJOURD'HUI,
HIER,
DEMAIN : Où est-ce que je
suis passée ?

AUJOURD'HUI: Ça fait
pas assez longtemps que je
la connais.

DEMAIN: Prendre mon
temps.

AUJOURD'HUI: Attend-
re. Attendre. Attendre.
Fignole. Fignole.

DEMAIN : Dépêchez-
vous !

HIER: Un an plus tard.
Plus rien. Le vide.

AUJOURD'HUI: C'est-tu
déjà mon tour ?

HIER : Cent ans passés les
femmes en parlaient déjà.
Ça fait des siècles qu'on le
dit

AUJOURD'HUI : Vivre
maintenant.

HIER : J'ai pas hâte que la
nuit finisse. J'veux rester
là. Dans tes jambes. Dans
tes bras.

CHOEURS: J'vis, j'vis,
j'vis, j'craque. J'vis, j'vis,
j'vis, j'craque.

AUJOURD'HUI: Va-t'en
pas. Reste. Fais semblant
que c'est toujours la nuit

DEMAIN : Ferme les yeux.

HIER : Quel âge que t'as ?

AUJOURD'HUI : Trente
ans.

HIER : Pas déjà !

AUJOURD'HUI : Enfin !

CHOEURS: J'vis, j'vis,
j'craque. J'vis, j'vis, j'cra-
que.

HIER: T'es trop petite
pour comprendre ces affai-
res-là. Touche pas. Tou-
che-toi pas.

AUJOURD'HUI : Touche-
moi pas. Arrête. Attend.

CHOEURS: J'vis, j'vis,
j'craque.

AUJOURD'HUI: C'est
fini. C'est trop court. Vite.
Ralentis. Attend.

HIER: C'est quand?

DEMAIN: Il me semble
que c'était hier.

HIER : J'me rappelle. Elle
me disait qu'elle m'aimait
Pour longtemps. Pour tou-
jours. C'est fini.

CHOEURS : J'craque, j'vis,
j'vis, j'craque.

AUJOURD'HUI : C'est
quelle lutte qu'on mène au-
jourd'hui ?

DEMAIN : Es-tu prête ?

AUJOURD'HUI : Fais at-
tention. La lumière est rou-
ge !

HIER : Vas-y pas. Reste.

1-2-3-4

AUJOURD'HUI,

AUJOURD'HUI: Je l'aime. J'ai besoin d'elle. Tout de suite.

DEMAIN: Vas-y la chercher.

HIER: Attend! Bouge pas! Écoute!

AUJOURD'HUI: Depuis quand t'es lesbienne?

HIER: Depuis le temps d'une vie.

DEMAIN: Toi, depuis quand t'es hétérosexuelle?

AUJOURD'HUI: T'exagères!

CHOEURS: J'vis, j'vis, j'craque. J'vis, j'vis, j'craque. J'vis, j'vis, j'craque.

DEMAIN: La lumière est verte. Passe au travers!

AUJOURD'HUI: On vit. On jouit. On aime.

HIER: Pas tout de suite.

DEMAIN: Viens. Laisse-toi venir.

AUJOURD'HUI: Ça fait mal.

HIER: Ça fait mal.

AUJOURD'HUI: Ça fait mal. J'ai peur.

DEMAIN: Ni fin ni interruption.

CHOEURS: J'vis, j'vis, j'vis, j'craque.

DEMAIN: Ça y est! T'es pas encore passée au travers. Pis la lumière est rouge.

AUJOURD'HUI: Depuis quand?

HIER: Sans cesse. Sans retour. Jé l'ai vécu.

AUJOURD'HUI: Pour elle.

HIER: Avec elle.

AUJOURD'HUI: Seule.

DEMAIN: Au jour le jour.

CHOEURS: J'vis, j'vis, j'vis, j'vis, j'vis.

AUJOURD'HUI: On vit plus. On tourne en rond.

DEMAIN: Depuis quand t'es une toupie?

AUJOURD'HUI: C'est pas facile à dire. Encore moins à vivre.

DEMAIN: Bloque pas. Avance. Parle.

HIER: Chut!

CHOEURS: J'vis, j'craque, j'vis, j'vis, j'craque.

HIER: As-tu le temps de venir faire un tour? J'm'ennuie.

DEMAIN: Embrasse-moi.

HIER: J'savais pas que t'étais de même.

AUJOURD'HUI: Ça appartient à une époque très ancienne.

DEMAIN: J'haïs les méchants.

HIER: Depuis une époque très reculée et incertaine, très reculée et incertaine.

AUJOURD'HUI: Mon coeur bat et se débat.

CHOEURS: J'vis, j'craque / j'vis, j'craque / j'vis, j'craque / j'vis, j'craque /

HIER: Comment tu te sens?

DEMAIN: Connais pas.

AUJOURD'HUI: Regarde-moi pus avec tes mensonges.

HIER: Laisse-moi.

DEMAIN: Je prends tout mon temps.

AUJOURD'HUI: Tout de suite.

CHOEURS: J'vis, j'vis, j'vis, j'craque (comme une rumeur).

AUJOURD'HUI: Tout de suite.

DEMAIN: Je prends mon temps.

HIER: Laisse-moi.

AUJOURD'HUI: Regarde-moi pus avec tes mensonges.

DEMAIN: Connais pas.

HIER: Comment tu te sens?

CHOEURS: J'vis, j'craque / j'vis, j'craque / j'vis, j'craque / j'vis, j'craque /

AUJOURD'HUI: Mon coeur se bat et se débat.

JOANNE MELANSON

Illustration: Claire Beaulieu

HIER ET DEMAIN

Pour moi, parler de l'amour, c'est comme parler d'un dédoublement de personnalité dont je souffre depuis quelque temps mais que je tente désespérément de cacher.

La première personne qui s'exprime, c'est cette moi toujours très fière, très froide, très bien mise et portant de grosses lunettes rondes cachant admirablement bien le trouble qui l'envahit chaque fois qu'on lui pose la fatidique question : *Et l'amour ?* Ce qui lui permet de ponctuer son discours traitant de *l'omniprésence-obnubilante-et-oppressante-de-la-pensée-amoureuse-dans-la-société-post-industrielle-occidentale...* de cette phrase toute simple :

L'amour n'est plus qu'une illusion vide. Une forme de communication égocentrique, névrotique, narcissique, réactionnaire, répressive et de plus, totalement démodée !!! Il est grand temps que nous passions à autre chose !

La deuxième personne qui s'exprime, c'est cette moi toujours un peu confuse, un peu mélancolique et très *sloppée*. Les bas de sa profonde lassitude existentielle traînent sur ses chevilles boursoufflées d'ennui mais dès l'instant où est prononcé le mot *amour*, elle quitte le sol et se met à flotter dans la pièce. Et l'oeil pathétique, le visage inondé de lumière, le corps baignant dans une euphorie, une exaltation infinies, s'exclame que *l'amour est Tout! Absolument Tout, que sans lui, l'existence n'est plus qu'un dépotoir d'illusions, un égout d'absurdités, de guerres, de cruauté, de violence, de néant...*

Puis ces deux moi se dissolvent comme elles sont venues ; de façon inattendue, me laissant complètement aplatie au fond du *Grand moi-même central* avec le sentiment très vif que je viens d'être la victime d'une crise d'écartèlement aigu. Celui qui consacre le classique fossé entre le monde des émotions et celui des idées.

La «Divine Comédie» de mon désir

Ma vie sexuelle amoureuse se passe avec des hommes. Le sentiment que j'éprouve lorsque je suis en amour m'agite comme toute personne profondément éprise d'une autre personne, mais ce qui me bouleverse davantage, c'est l'imaginaire qu'il fait surgir en moi et qui est encore fondamentalement passif.

Oui, bien sûr, je suis devenue active, agissante sexuellement, mais les entrailles de mon désir sont là pour témoigner de cette autre certitude : je suis incapable de véritablement désirer un homme *en tant que sujet, c'est-à-dire d'éprouver du désir pour un homme sans me sentir d'abord désirée par lui ou être l'objet de son désir*. Le seul choix qui me revient dans ce schéma et que j'ai longtemps pris pour une manifestation profonde de mon désir, n'est que la réponse au désir de l'homme : est-ce que je désire ou non «être l'objet de son désir» ?

Je dois avouer que cette prise de conscience me fait voir ma nouvelle sexualité active comme une bien pâle copie du changement. D'autant plus déroutant, ce scénario fort insidieux n'a plus de rapport avec l'ouverture et le degré de conscience du partenaire que je choisis. Il se retrouve partout. Je n'ai qu'à chercher une image exprimant *mon* désir indépendamment des images masculines pour comprendre toute l'étendue du problème. Mon imaginaire érotique et affectif amoureux est noyé dans celui des hommes et cet assujettissement m'empêche de devenir un *sujet* dans mes relations amoureuses avec eux parce que le processus est inégal à la base.

J'ai l'impression d'aboutir tout droit au fond du puits, à cette troublante évidence que toute relation hétérosexuelle est oppressive parce qu'elle m'empêche de découvrir un imaginaire où je serais réellement *sujet*.

L'amoureuse plutôt instinctive en moi tente de me faire oublier toute la question en me disant que l'euphorie amoureuse fait circuler une telle énergie entre les partenaires qu'elle masque parfaitement les points sombres apparaissant dans le tableau. Et de toute façon, rien n'étant visible à l'oeil nu, il faut être une belle emmerdeuse pour s'armer d'un microscope et venir harceler le bonheur du poids de l'invisible !

Emmanuelle de Lesseps dit : *L'hétérosexualité est la forme spécifique dans laquelle s'inscrit l'oppression des femmes mais non la forme spécifique de l'oppression des femmes. Car ce n'est pas l'hétérosexualité qui est un problème, c'est l'oppression.*

La nuance est de taille. Mais je me demande comment nous arriverons moi et les autres femmes à vivre des relations hétérosexuelles sans subir l'oppression ? ou quels moyens, quels pouvoirs avons-nous pour briser cette situation ?

Le «Grand Vide» amoureux

Notre plus grand pouvoir à l'heure actuelle, c'est notre pouvoir de questionnement. Mais un questionnement total, sans complaisance, qui aille jusqu'à la moelle de notre entendement, jusqu'à nous faire retrouver les conditions originelles du choix ou «Grand Vide amoureux» ; là où rien n'est acquis ni forcé. Un questionnement où tous les aspects de notre vie amoureuse tant affective que sexuelle, tant individuelle que collective, seraient brassés, soulevés pour y chasser toutes les formes d'oppression s'y cachant encore et nous empêchant (si anodines nous semblent-elles) de dégager une pensée, une sensibilité, bref un imaginaire amoureux qui soit l'expression profonde de ce que nous sommes et sentons indépendamment des hommes.

Pour moi, accepter d'exercer ce pouvoir de questionnement peut signifier beaucoup dans la réalité immédiate.

- Comme refuser systématiquement toute relation avec un homme dont le discours à la *maître renard* hautement flatteur et sophistiqué sur le féminisme, se termine au bout d'un classique regard de séduction dans lequel je me sens réduite en l'espace de quelques secondes au morceau de fromage de la même fable.

- Comme refuser systématiquement d'entrer dans ce jeu moderne me laissant croire que ma véritable libération consiste à regarder les hommes aussi comme des objets. Ce jeu n'est pourtant qu'une bête invitation à imiter les stéréotypes de la sexualité mâle réduisant les relations sexuelles à des fonctions purement génitales, à des rapports de consommation. Il devient alors facile de percevoir les êtres sans émotion et comme de purs objets de plaisir puisque dissociés de leur entité profonde.

- Comme me réserver l'immense et totale liberté de choisir à chaque moment de ma vie la forme de rapport que je désire vivre avec les êtres et le monde indépendamment des règles sociales qui m'ont contrainte à ne vivre qu'un seul type de rapport : l'hétérosexualité, ce rapport forcé au monde des hommes au sens large et non plus uniquement sexuel.

Adrienne Rich² explique fort bien d'ailleurs ce que cette *contrainte à l'hétérosexualité* a signifié dans la vie des femmes : d'une part la perte totale de leur autonomie, de leur énergie créatrice, de leur pensée, d'autre part la répression de leur corps, de leur mobilité, de leur sexualité, de leurs désirs, qui les a systématiquement vidées d'elles-mêmes et, du même coup, rayées de toute l'Histoire.

L'AMOUR

Mais, à bien y penser, c'est peut-être l'occasion rêvée pour explorer des voies nouvelles. Par exemple, une rencontre qui me place dans un inconnu total. Une rencontre où j'aurais le coup de foudre pour une personne qui serait «moi-même».

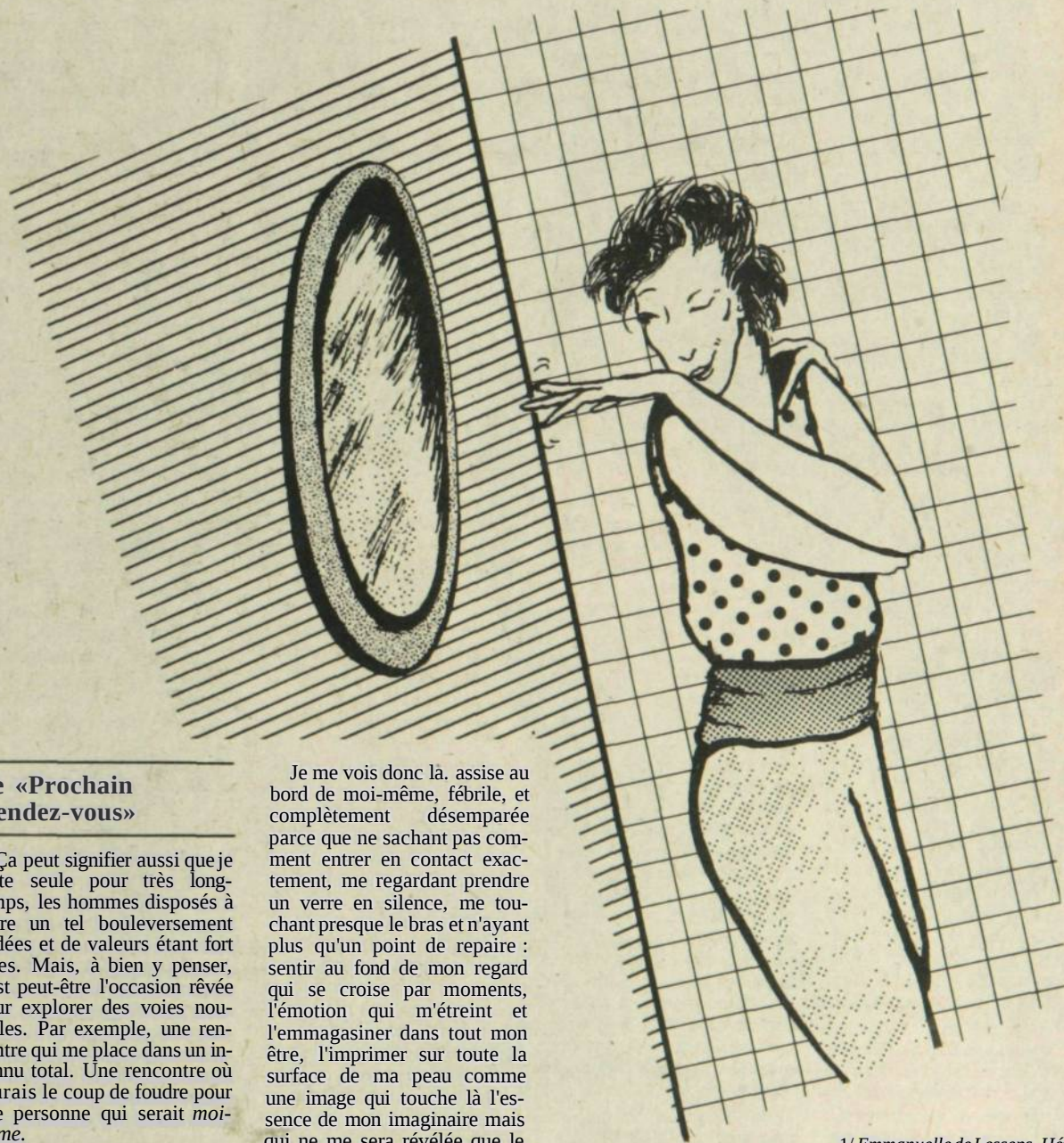


Illustration : Christine Lajeunesse

Le «Prochain Rendez-vous»

Ça peut signifier aussi que je reste seule pour très longtemps, les hommes disposés à vivre un tel bouleversement d'idées et de valeurs étant fort rares. Mais, à bien y penser, c'est peut-être l'occasion rêvée pour explorer des voies nouvelles. Par exemple, une rencontre qui me place dans un inconnu total. Une rencontre où j'aurais le coup de foudre pour une personne qui serait *moi-même*.

Connaissant fort bien mon questionnement, je n'essaierais pas de m'aborder avec de vieilles recettes. **Ça ne marcherait plus.**

Je me vois donc là, assise au bord de moi-même, fébrile, et complètement désemparée parce que ne sachant pas comment entrer en contact exactement, me regardant prendre un verre en silence, me touchant presque le bras et n'ayant plus qu'un point de repaire : sentir au fond de mon regard qui se croise par moments, l'émotion qui m'étreint et l'emmagasiner dans tout mon être, l'imprimer sur toute la surface de ma peau comme une image qui touche là l'essence de mon imaginaire mais qui ne me sera révélée que le jour où celui-ci se sera complètement affranchi de celui des hommes.

ANNE DE GUISE

1/ Emmanuelle de Lesseps. *Hétérosexualité et féminisme*.

2/ Aérienne Rich, *La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne*. *Nouvelles questions féministes*, mars 1981.

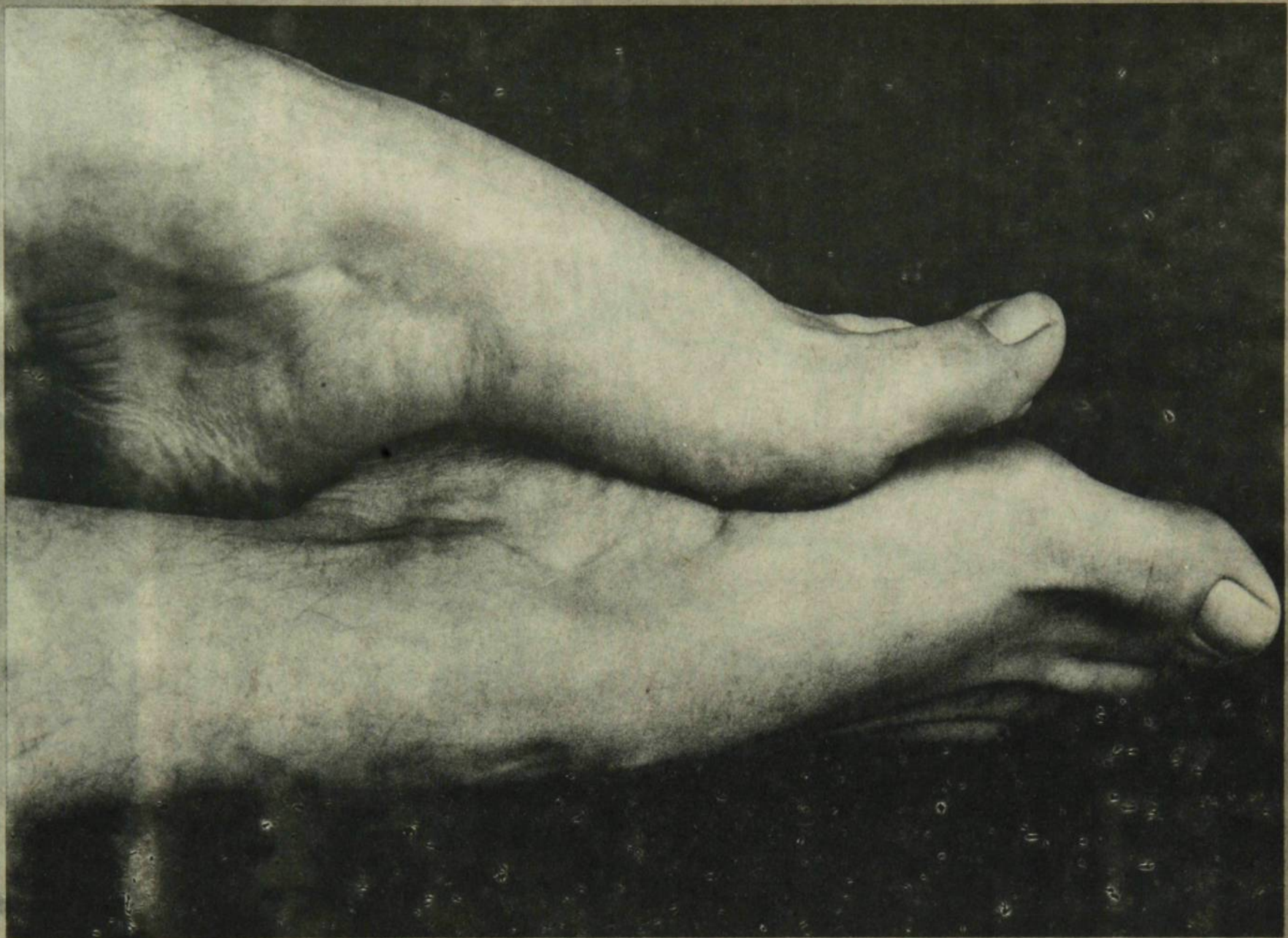


Photo : Anna de Guise

Comment parler d'amour justement, alors que nous découvrons que l'amour est le piège qu'on nous tend, l'attrape-nigaud qui sert à nous garder à notre place, toujours tendres et serviables ? C'est une raison que nous avons de boudier l'amour. De plus, les discours amoureux, aujourd'hui, sont généralement mal vus. L'heure est à la revendication, à la critique et la réconciliation, implicite dans toute parole amoureuse, paraît trop facile, surtout trop expéditive. Ainsi, du *tendre aveu* qui a toujours été le propre des femmes, nous passons nécessairement à la dénonciation comme premier jalon de notre affranchissement. Or ce discours nous confère un pouvoir que nous n'avions pas jadis; le seul pouvoir monnayable, en fait, que nous ayons obtenu jusqu'à maintenant. En fournissant les explications inhérentes à notre sexe, race, classe, nous vivons collectivement pour la première fois dans l'histoire. Nous disons : nous. Et implicite dans ce pluriel qui est bien plus gros que nous-mêmes, il y a cette déclaration d'amour qu'est la solidarité des femmes.

De la scène politique à la scène privée

Mais si la dénonciation est certes une arme essentielle et efficace, l'aveu - cette expression souvent difficile de ce que nous savons ou ne savons pas sur nous-mêmes - ne demeure-t-il pas nécessaire ? Ce n'est pas parce que nous sentons le piège que nous n'arrivons pas à aimer quand même; ce n'est pas parce que nos désirs ont été détournés qu'il ne nous en reste pas quelques-uns. Pourtant, il n'en est presque jamais question. Jamais étalé, ce lien particulier, intime, avec quelqu'un, comme s'il y avait là

Il aura fallu des millénaires d'histoire, de refus, de mémoires pour arriver à ce mûrissement des revendications féministes que nous connaissons aujourd'hui. De plus en plus, les femmes se disent insatisfaites, lésées, révoltées et, surtout, l'affirment ouvertement. L'essentiel de cette révolte ? Nous ne voulons plus être des asservies, des mises à part, des laissées pour compte-

Mais la jouissance la plus assurée n'est-elle pas de parler d'amour ?

LUCE IRIGARAY

quelque chose d'incongru ; comme si, à tant souligner le caractère social de nos rapports avec les hommes, il ne restait plus rien de nos rapports individuels avec eux. Comme si, finalement, nous habitions deux maisons: l'une légitime (la théorie), l'autre pas (le vécu), vécu).

Interrogée récemment au sujet de l'amour, une femme affirmait : *c'est notre talon d'Achille*. Ainsi, elle réitérait la leçon que nous finissons toutes par apprendre : l'amour (hétérosexuel) est un leurre qui mène les femmes tout droit à l'esclavage. Mais elle n'a encore rien dit sur elle-même. Après avoir affirmé, très justement, que le *privé est politique*, ne risquons-nous pas, maintenant, de laisser le politique nous tenir lieu de privé ?

Si la conscience politique est nécessaire, c'est bien pour la vue d'ensemble, la vision panoramique qu'elle permet. Mais tout en m'incluant, cette conscience me dépasse; elle

est à la fois en deçà et au-delà de mon expérience. N'ayant pas les nuances de mon devenir, la réalité sociale ne peut que s'attarder au plus simple, au plus évident. Or si j'insiste sur la nécessité de l'aveu, c'est bien pour que la conscience individuelle et la conscience politique se répondent ; pour qu'entre la théorie et le vécu, entre la parole et le geste, l'écart soit franchissable.

Autrement, comment pourrais-je affirmer aimer un *homme* ? Cette déclaration recèle un désir, un vote de confiance pour un individu qui ne saurait s'étendre à la condition des hommes en général. Il est à la fois question de mon plaisir, de mes attentes, de tout un excédent de vie et de l'impunité où baigne ce face à face excessivement dénudé de nous. (Je ne décris évidemment pas toutes les situations mais plutôt ce qui me semble être l'attitude d'une amante féministe.)

Si tous les hommes sont des oppresseurs en puissance, je

dis alors : lui n'en est pas un, tout au moins face à moi. Comment l'aimerais-je autrement ? Oppresseur réfère à *ennemi*, à *enfermement* : à tous ceux qui me veulent battue, incarcérée ou morte. L'oppression n'est-elle pas bien plus grosse qu'un pénis ? Si toutes les femmes sont donc des victimes en puissance, je dis : je n'en suis pas une, tout au moins dans ce rapport particulier que j'entretiens, oui, mais que je contrôle aussi puisqu'il est axé sur ce que je sais faire, dire, exiger. Si je nie cet apport, où alors aurai-je une vie, puisque socialement je n'y ai pas encore accès ? N'est-ce pas me sur-victimiser moi-même ?

Le désir revendiqué

J'aime quelqu'un. N'est-ce pas pour moi une déclaration extraordinaire ? J'affirme ma volonté alors que traditionnellement je n'ai pas de désirs. Pas de désirs pour les femmes qui représentent le tabou par excellence, mais guère plus pour les hommes qui ne garantissent, finalement, qu'une certaine protection, une aura de sécurité et encore. Je sais très bien que, face aux hommes en général, je peux difficilement réaliser la liberté à laquelle j'aspire. N'est-ce pas d'ailleurs pourquoi, comme tant de femmes avant moi, je *dévie* ? Je n'ai ni mari, ni enfants, ni Eglise, ni même Patrie; formes de *résistance* qui, pour être plus répandues aujourd'hui, n'en sont pas moins certaines.

Mais j'ai tendance à oublier mon propre non-conformisme, comme s'il fallait à tout prix me retrouver dans l'image des femmes contraintes à la compréhension, à la répétition, à une sexualité méconnue (classiquement féminine), ou dans

AMOUR ET FÉMINISME : thèse et antithèse



l'image contraire de la nouvelle amazone : décidée, expéditive, agressive, fûtée (classiquement masculine). Mais je me sens plus écartelée qu'identifiée. La question de mon identité se pose de façon explicite peut-être, même, de façon urgente ?

Je veux parler de l'amour - de la nécessité d'une scène privée pour trouver son identité - et je ne vois que palliatifs : s'occuper des enfants, faire des bonnes œuvres, arroser les plantes, entretenir les espaces intérieurs, voir des amies, travailler fort... Ces façons que les femmes ont toujours eu de s'accommoder de l'amour, de l'événement, de tout ce qui leur est refusé, ne sont pas sans conséquence. Au contraire. Je crois que cette disponibilité, cette tendresse, cette chaleur, tournées vers l'extérieur, nous ont permis de survivre ; expliquent comment, dévastées, nous nous sommes rendues jusqu'ici. Mais y manque le rebondissement, la remise en question personnelle, le risque. Pourquoi me contenterais-je de ces vestiges d'amour, encore aujourd'hui, alors que je sens ce besoin, de plus en

plus pressant, de savoir ce que je veux, non seulement ce que je refuse ?

Trouver un lieu féminin, une volonté, une expression qui me soient propres, ne passe-t-il pas par le désir, cette mise en acte suprême intime, risquée, de moi-même ? C'est là, dans cette marge d'existence, que je finis par savoir exactement ce que j'accepte et ce que je refuse, ce que je peux ou ne peux pas, ce qui me fait sourire ou grincer des dents.

Ce pari primordial : aimer

Vivre dangereusement. N'est-ce pas ce qui m'attire dans l'amour ? De l'intérieur du cercle rassurant, ordonné, safe, qui circonscrit ma vie, je décide sournoisement d'échapper à mon histoire, à l'Histoire qui me guette. Un saut dans le vide. Je veux être temporairement libérée de ce monde pour me trouver mieux (ou pire) ailleurs. Alors je tente ce jeu frénétique : toucher à autrui, caresser celui/celle qui m'é-

chappe, n'être que tendresse et volupté. Si le toucher est la première nourriture, j'ai soudainement très faim. Et me voilà éprise de l'être ordinaire ou magnifique, nébuleux ou rayonnant, que vous distinguez peut-être là-bas. Connaissiez-vous quelqu'un à qui ce pari primordial ne réussit pas au début, ne coûte pas cher à la fin ?...

C'est bien sûr que l'aimer - lui - installe la différence dans l'intimité. Redoutable différence quand elle fait abîme; essentielle quand, fidèle à sa raison d'être, elle est la distance nécessaire entre moi et un autre. Que voulez-vous, je ne crois pas à l'osmose. Qui, de toutes façons, a la même culture ? Qui saurait être mon égal-e ? Face à lui, ma dextérité sentimentale est phénoménale; certes, le dépasse, l'ébranle, m'ébranle. Mais c'est contre lui qu'elle se forge et se mesure. N'est-ce pas précisément ce travail émotif qui m'aiguise à moi-même, me réussit ? Bien loin de vouloir y mettre un terme, j'aime ce débordement, cet excès dérangeant, ce sur-

moi ouvert, généreux, pas peureux. Amoureuse, je célèbre le printemps en hiver.

L'équilibre est évidemment précaire, mais comment en serait-il autrement ? N'est-ce pas un défi que je relève, une exploration que j'amorce ? Et il y a peu de place pour exercer une gymnastique si compliquée; peu de modèles qui inspirent. Que faire de cet éblouissement, de cette complicité fortuite ? Tout est là pour m'inciter à taire mon égarement en faveur de la sédentarisation, à me rendre acceptable par un accouplement parfait. De façon générale, il est de mise de célébrer l'hiver tout le temps. En solidifiant la présence de l'Autre, en parlant un langage codé mais décodable, j'ai droit au juste milieu, ce lieu confortable qui est censé mettre en déroute et la fougue et le désabusement.

À l'encontre de ce modus vivendi historique, s'élève le Code amoureux par excellence, alternative plus redoutable encore. Roméo et Juliette, Héloïse et Abélard, vous connaissez ? Il est certes question de



Après avoir affirmé, très justement, que le privé est politique, ne risquons-nous pas maintenant de laisser le politique nous tenir lieu de privé ?

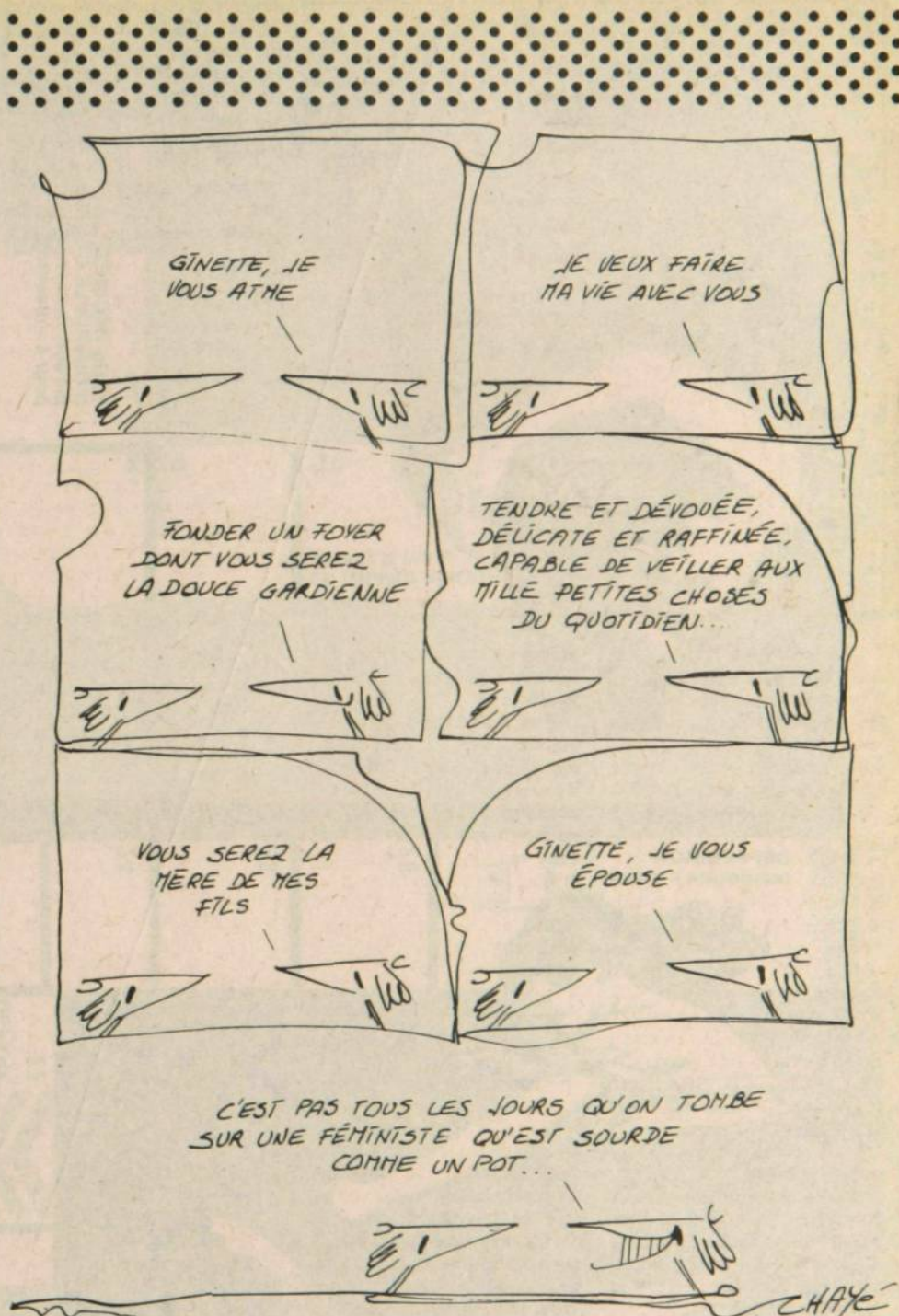
passion mais d'une qui se consume elle-même, qui n'est finalement qu'état d'angoisse avancée. Personne ne sort vivant-e ou intact-e de son état; il n'y a que l'anéantissement, l'apothéose finale - ce qu'aujourd'hui nous appelons la rupture - pour y mettre un terme. Mais la *délivrance* ne vient jamais. Du déchirement on passe à la dérélition qui saura nous tenir en laisse jusqu'au moment où la Fin deviendra, à nouveau, Commencement

N'est-ce pas l'espoir pour les moments présents qui fait surtout défaut ? Serait-ce une toute autre histoire si nous n'étions pas traqué-e-s par le passé : ces références morbides, ces mauvais souvenirs, cette procédure à suivre ? Je crains pour toute personne éduquée à la douleur, au manque, à l'absence. N'y a-t-il pas danger de constamment reproduire ce que nous connaissons ? *It felt so good it almost hurt*, dit-on en anglais. N'est-ce pas insensé de toujours faire cette équation entre le plaisir et la douleur ? N'est-ce pas absurde d'avoir, comme seul gage de consolation, la séparation finale ?

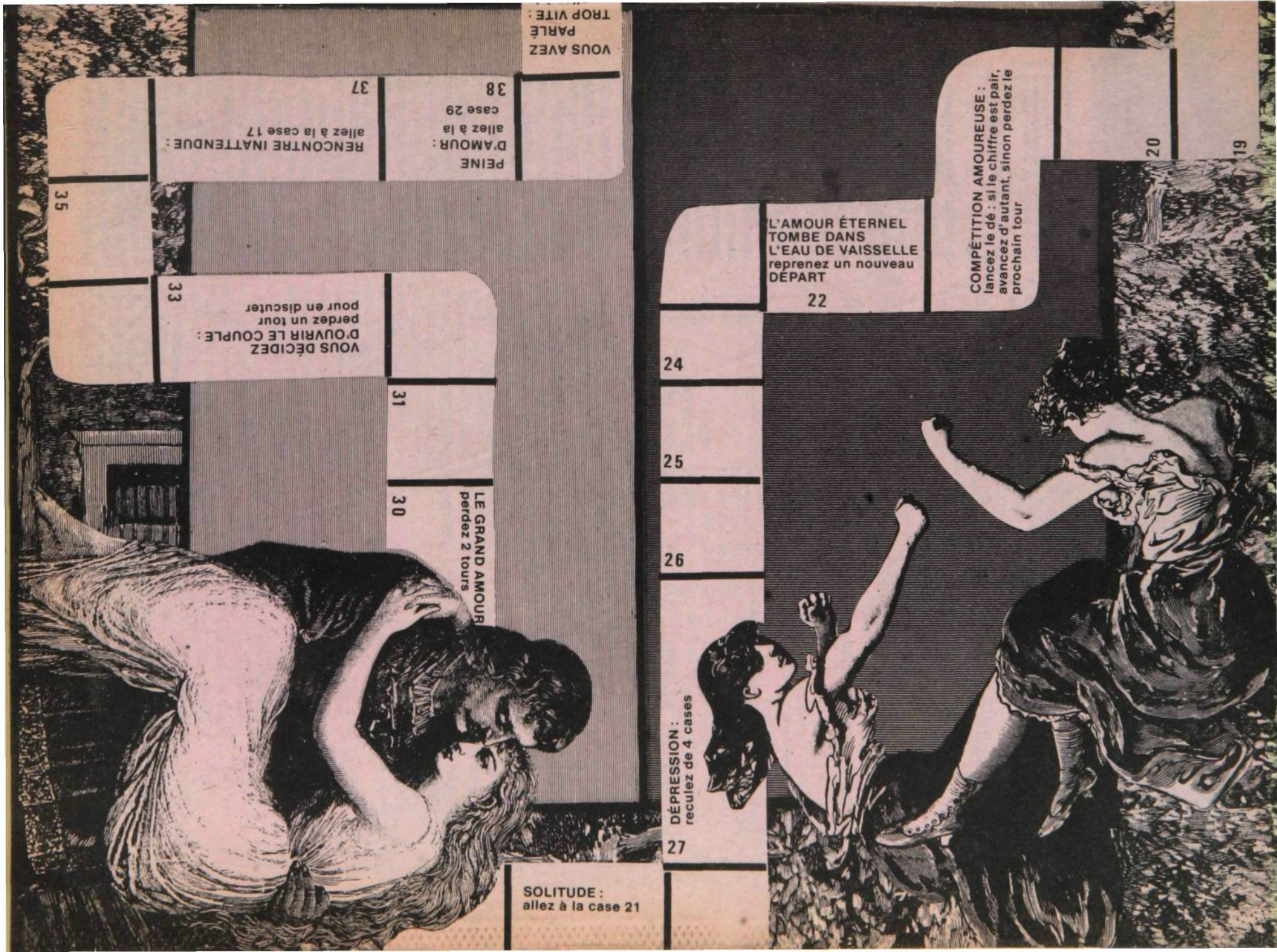
Ah, l'amour. D'un élan superbe nous finissons par voir que du superflu. Mais l'essentiel de l'amour n'est-il pas qu'il/elle se fait, se dit, à l'encontre de ce qui se pense, se maîtrise, se fige ? Je me méfie de ceux qui savent tout expliquer sans rien vivre positivement. Je tente d'oublier ces fausses promesses, celles que les hommes et leur Histoire nous ont toujours faites, et de parfaire cette folie, cette désorientation par le désir, ce va-et-vient continu entre ce que je sais (moi) et ce que je ne sais pas (l'Autre). Vivre la passion en gardant mon asymétrie foncière. Prendre et laisser. Savoir que je suis seule, unique, et parfois en faire cadeau.

FRANCINE PELLETIER

1/ Propos tenus par Luce Irigaray lors de sa conférence donnée dans le cadre du colloque «Émergence d'une culture au féminin»
2/ Traduction C'était si bon que c'en était douloureux, ou presque.



Que voulez-vous, je ne crois pas à l'osmose. Qui, de toutes façons, a la même culture ? Qui saurait être mon égal-e ?



19

20

COMPÉTITION AMOUREUSE :
lancez le dé : si le chiffre est pair,
avancez d'autant, sinon perdez le
prochain tour

L'AMOUR ÉTERNEL
TOMBE DANS
L'EAU DE VAISSELLE
reprenez un nouveau
DEPART

22

24

25

26

DÉPRESSION :
reculez de 4 cases

27

SOLITUDE :
allez à la case 21

LE GRAND AMOUR
perdez 2 tours

31

30

VOUS DÉCIDEZ
D'OUVRIR LE COUPLE :
perdez un tour
pour en discuter

33

RENCONTRE INATTENDUE :
allez à la case 17

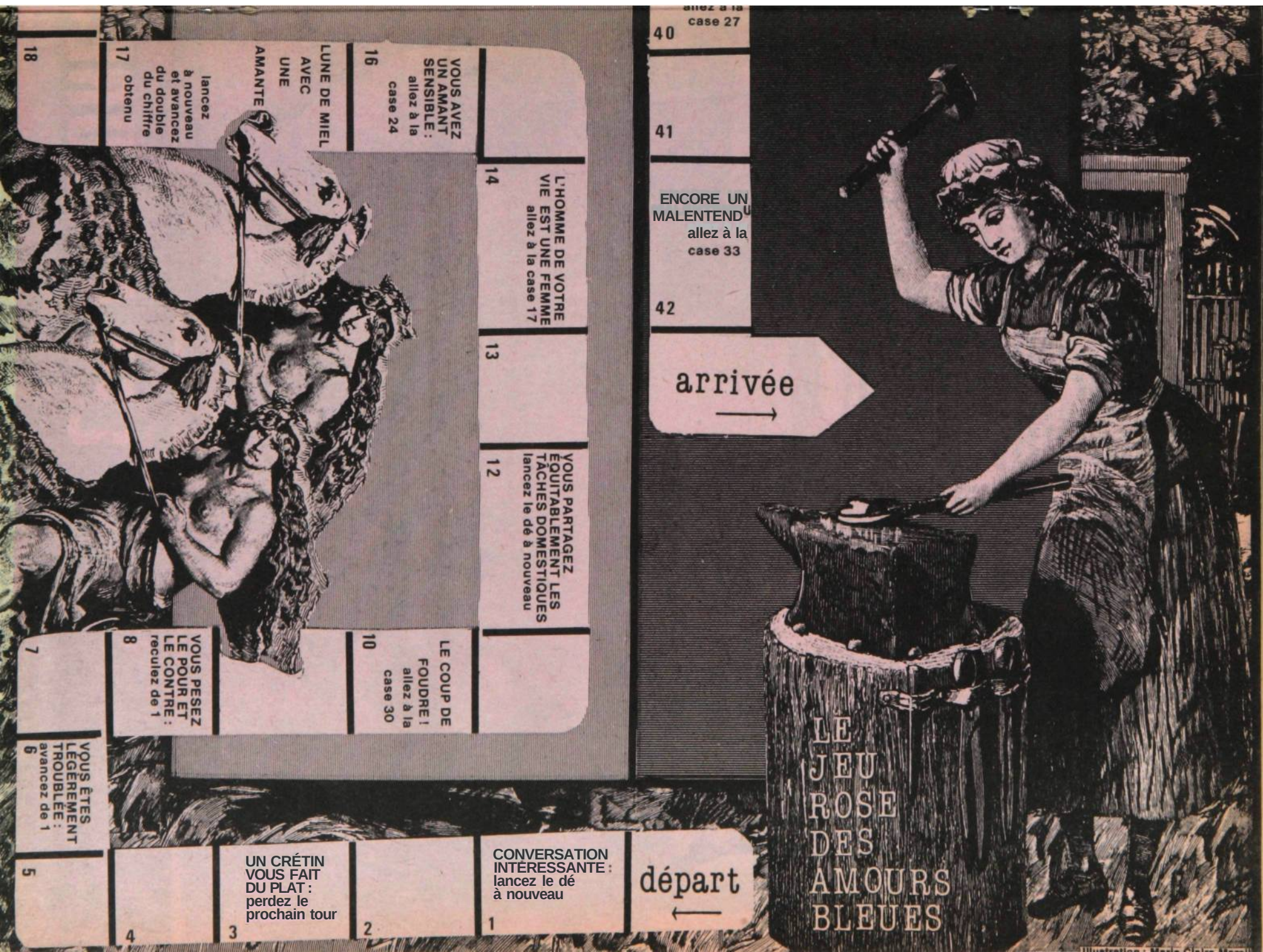
PEINE
D'AMOUR :
allez à la
case 29

38

37

VOUS AVEZ
PARLÉ
TROP VITE :

35



départ
←

1
CONVERSATION
INTERESSANTE :
lancez le dé
à nouveau

2

3
UN CRÉTIN
VOUS FAIT
DU PLAT :
perdez le
prochain tour

4

5
VOUS ÊTES
LÉGÈREMENT
TROUBLÉ :
avancez de 1

→
arrivée

41
ENCORE UN
MALENTENDU
allez à la
case 33

40
allez à la
case 27

14
L'HOMME DE VOTRE
VIE EST UNE FEMME
allez à la case 17

13

12
VOUS PARTAGEZ
ÉQUITABLEMENT LES
TÂCHES DOMESTIQUES
lancez le dé à nouveau

16
VOUS AVEZ
UN AMANT
SENSIBLE :
allez à la
case 24

17
LUNE DE MIEL
AVEC
UNE
AMANTE

18
lancez
à nouveau
et avancez
du double
du chiffre
obtenu

10
LE COUP DE
FOUDRE !
allez à la
case 30

8
VOUS PESEZ
LE POUR ET
LE CONTRE :
reculez de 1

7
VOUS ÊTES
LÉGÈREMENT
TROUBLÉ :
avancez de 1

LE
JEU
ROSE
DES
AMOURS
BLEUES

J'angoisse aigu. La page blanche, je connais. Mais cette fois, c'est pire que pire. Parce que quand il est question de l'amour, les petites copines, c'est la panne sèche, la vraie. Je connais plein de femmes dans la trentaine (plus ou moins) que la question laisse en plan. Qui ont spontanément le goût de répondre «l'amour, vous repasserez», ce qui signifie, en clair, qu'elles ont appris à établir ce dont elles ne veulent plus (les rapports d'oppression, le harcèlement, la merde) mais n'ont pas encore réussi à trouver le/la/les partenaires pour vivre ce qu'elles veulent. Que ça tanne et met en beau maudit que les hommes rencontrés - parfois fort

charmants au demeurant - manquent à ce point d'imagination et de perspectives-tendresse lorsqu'il s'agit d'inventer de nouveaux rapports amoureux (cette façon qu'ils ont de «focuser» tout croche). Qui ont envie de changer le monde entre elles, avec amour et humour, en attendant que les groupes de «condition masculine» ou de «nouveaux hommes», qui poussent comme des champignons, arrivent à dépasser l'étape du «qui-suis-je-que-veux-je». Qui n'en peuvent plus d'attendre tout court.

C'est beaucoup pour tout cela, mais aussi pour deux ou trois autres raisons qui ne vous concernent en rien, que je décroche, et d'autres avec moi.

quand je vois s'étaler des visions étriquées de l'amour, dans un vocabulaire qui emprunte des sentiers au moins aussi battus que la St-Denis ou la St-Jean, un vendredi soir de pleine lune. Nous ne sommes jamais foutues, semble-t-il, de parler de sentiments amoureux qu'en termes de relations de couples, basées sur un échange sexuel : relations homme-femme, femme-femme, homme-homme, relation d'exclusivité. Comme si celles qui ne pouvaient ou ne voulaient pas s'inscrire dans ce cadre-là devaient être considérées, et se considérer, comme de suspects parias.

Quand on me parle d'amour, j'ai d'autres références, par les

temps qui courent. C'est aux relations lucides qui s'installent s'approfondissent se tendressent, au fil des luttes, entre militantes que je pense. Et je ne parle pas ici d'amour lesbien, bien qu'il puisse s'agir pour certaines d'un choix politique clair, voire d'un aboutissement logique. Je ne parle pas d'amour-refuge, d'amour-utérus, qui constituerait un rempart contre le vilain «monde mâle» (sic). Je ne parle pas d'amour-alibi, qui empêcherait de chercher à établir ailleurs de nouveaux styles de rapports...

Mais si l'amour se définit comme une relation de tendresse profonde, comme une complicité, comme une voie



douce/exigeante pour parvenir à des objectifs communs, alors les relations entre militantes *sont* de l'amour.

Si l'amour se perçoit comme un lien qu'on tisse avec l'autre/d'autres dans le respect total de l'intégrité du/de la/des partenaires, alors les relations entre militantes *sont* de l'amour.

Si l'amour peut être un lieu de réflexion commune. S'il suppose une ouverture tacite des membres du groupe à la possibilité d'effectuer régulièrement, avec le recul et l'honnêteté qui s'imposent, la synthèse des rapports individuels et collectifs, et des objectifs, alors les relations de militance entre féministes *sont* de

l'amour. Parce que ces relations dépassent le simple coude à coude, ponctuel, des manifs, pour adopter une multitude de formes : échanges de garde d'enfants, agapes collectives, fous rires et propos délirants de fin de réunions quand la fatigue se fait sentir et que trop c'est trop pour une seule femme dans une seule journée, partage de lieux d'habitation parfois, projets en commun. Militier ensemble, c'est vivre littéralement ensemble, autant sinon plus étroitement que les couples traditionnels, mais à l'intérieur de relations dépouillées de l'ambiguïté fondamentale des rapports de domination.

Qu'on ne s'y trompe pas. Il

ne s'agit pas de créer une nouvelle mystique de la militance. Les groupes féministes ne sont pas *le* nouveau lieu d'expression amoureuse, mais il faudrait pouvoir reconnaître les liens qui s'y créent comme une forme, exigeante, d'amour. Sans utopie. Que les groupes de femmes n'aient pas encore réussi à s'exclure des trips de pouvoir individuels, on le sait et on l'assume. Et il arrive aussi plus souvent qu'autrement que les alliances se nouent et se dénouent au gré des changements de pratiques et d'options, des choix de vie aussi, avec les déchirements que cela suppose...

Comme le disait Marie Leclerc, musicienne de Québec

et permanente à **Presse Libre**, à l'émission féministe *La Marelle* diffusée en février sur les ondes de CKRL-MF :

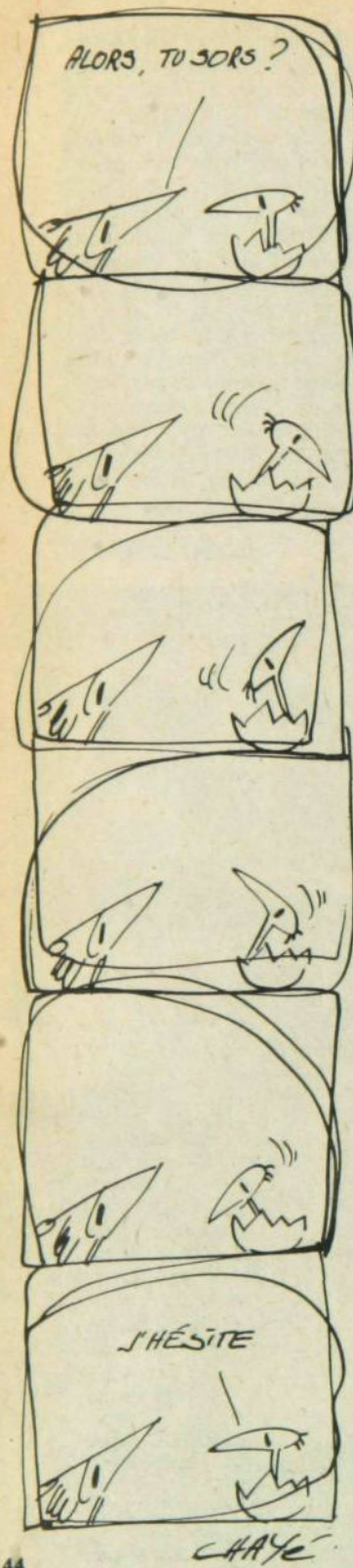
« Ces amoures-là peuvent être en péril aussi. J'en ressens de la tristesse à ce moment-ci de mon âge. Des choix de vie différents, des orientations dissemblables, des démarches qui ne se rejoignent plus, peuvent amener un bri dans la confiance, une déchirure. Elles ne sont pas éternelles. Elles durent le temps de nos lunes, de nos combats communs et s'enrichissent de solidarité vibrante. Elles ne tolèrent pas les mascarades, les faussetés, le non-respect. »

HELENE LEVESQUE



Photos : Crépette

SMILITANTES



Venez pas me parler d'amour. Surtout pas ! Pourquoi ? Je vais vous le dire. Et ce que vous allez lire n'est ni du domaine de la fiction, ni du pépérage. En 1979, quand j'écrivais **La Saga des poules mouillées**, j'ai fait beaucoup de recherches et quelques petits calculs. Quand ils agitent le syndicat du crime — ou le syndicat de la paix — c'est élémentaire mon cher Watson ! J'ai calculé que de l'an mille avant le premier fils-à-pôpa, jusqu'à la fin du 19e siècle, nous avons subi environ trois mille années de guerre pour deux cents années de paix. Une moyenne d'une année de paix pour quinze années de guerre. Si je n'ai pas inclut le 20e siècle dans mes calculs ce n'est pas par paresse. Tout simplement je ne voulais pas ramener ma moyenne d'années de paix du côté du zéro et de l'infini. Parce que le 20e siècle avec ses deux guerres mondiales, sa guerre d'Espagne, de Corée, de Chine et d'Indochine, sa guerre d'Algérie, du Vietnam, du Bangladesh, Cuba, l'Argentine, l'Amérique latine, Israël, — excusez-moi si j'en oublie — ce n'est pas exactement un camp de vacances. J'ai un aveu à vous faire. Dans mes premiers calculs je n'ai pas tenu compte de plusieurs faits : que par exemple, entre le 14e et le 17e on a transformé en torche dix millions de femmes identifiées comme sorcières ; qu'on a exterminé systématiquement les premières populations amérindiennes et mexicaines ; qu'on a déraciné et transformé les populations africaines en bêtes de somme dans les champs de coton de l'Amérique du nord Et les camps d'extermination des nazis ? Et le goulag russe ? Sincèrement, qu'est-ce que je pouvais faire avec ça ? Après tout ce ne sont pas de « vraies » guerres, seulement des génocides. Et puis, une fois partie, il y a encore les espèces animales qu'on a fait disparaître, les animaux torturés jusqu'à l'agonie dans les laboratoires du savoir... (cette note jusqu'à l'agonie dans les laboratoires du savoir...)

Non, vraiment, venez pas me parler d'amour quand presque tout ce que je sais, entends, regarde, quand presque tout ce que je lis n'est rien d'autre qu'une polyphonie de férocité, de bouffonnerie, de mercantilisme, de mort

En tant que femme en création littéraire, je préfère aussi vous parler du harcèlement culturel. Quelle portion du territoire littéraire croyez-vous que le patriarcat occupe au Québec ? Environ 87%. Ce qui ne veut pas dire que le petit morceau que nous avons en pâture est entièrement occupé par des féministes et autres femmes combattives. Ailleurs ? Ailleurs ? C'est pire ! En France, 93% de l'espace littéraire est occupé par le syndicat du crime. Au Canada anglais, c'est 90%. Mais attention : si vous êtes maniaque-dépressive sur les bords n'allez surtout pas vous embourber dans le **résumé - du - compte - rendu - des-mémoires-et-des-audiences-publiques-du-comité-d'étude-de-la-politique-culturelle-fédérale**. Si vous lisez ça vous aurez la certitude que d'un océan à l'autre, c'est toutttttttt l'espace culturel qui est occupé par le patriarcat

Dans ce rapport, de 300 pages rédigé, noblesse oblige, au masculin, pas une seule fois il n'est fait mention de NOUS. NOUS, les femmes. J'ai cherché dans le plus creux de leur phrase quelque métaphore englobante concernant la culture des femmes... Peine perdue et je vous assure que ce n'est pas une question d'oculiste. Ce rapport est signé par 20 personnalités : 16 hommes, 4

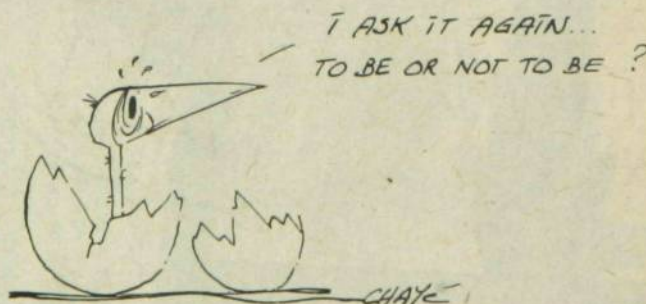
femmes. La crème de notre élite et le sexisme qui vient avec. La facture, elle, viendra plus tard car, si nous n'existons pas sur le plan culturel, quand vient l'instant jouissif de la taxation, d'un coup de « braquette » magique, ces chérubins nous ressuscitent. Comparés à nous, Lazare et Jésus-Christ sont des enfants de chœur !

Et pourtant ce sont les femmes qui consomment la culture ! Dans une proportion qui oscille entre 75% et 80% au Québec et presque partout ailleurs, ce sont les femmes qui achètent la production littéraire, qui vont au théâtre, au spectacle, qui visitent les expositions. Alors ? Alors les fameux lecteurs sont des lectrices, les non moins fameux spectateurs sont des spectatrices ! Conclusion : c'est la classe économique la plus pauvre, la plus exploitée qui fait vivre la culture.

Et pour terminer sur une note harmonieuse, je vous lance un défi : citez-moi une vingtaine d'oeuvres littéraires fabriquées par vous savez qui, et dans lesquelles nous ne serions, nous les femmes, ni trafiquées, ni vampirisées, ni méprisées ou encore fantasmées. Vous pouvez puiser dans toutes les cultures, je ne suis pas raciste. Vous pouvez même remonter jusqu'à l'histoire « merveilleuse » de la création du monde si le cœur vous en dit Une vingtaine ! Vous trouvez que j'exagère, hein ? Alors, juste une dizaine ! Six ? Moins ?

Cherchez bien, moi je cherche encore.

JOVETTE MARCHESSAULT



NE PAS ME PARLER D'AMOUR

LA SCIENCE ET

LA VAISSELLE



En un an, le magasin Perrette de mon quartier a changé trois fois de propriétaire. J'en ai jaté un soir avec le bonhomme du comptoir, et il a sauté sur l'occasion pour se défouler:

- Il me semble que tu travailles tard.
- Ben oui, et c'est la dernière fois. Tous les jours, on commence à sept heures et on finit à minuit. Après, il faut faire les comptes, les commandes. Je n'en peux plus. C'est un nègre qui va prendre ma place. Il n'y a qu'eux autres qui peuvent taire ce travail-là.

Selon les lieux communs racistes, les nègres passent leur temps à manger des melons d'eau et à dormir au soleil. Comment peuvent-ils en même temps travailler «comme des nègres»? La réponse est simple : ils sont «de nature» à faire les deux. Pour justifier l'exploitation éhontée d'un groupe social, il faut affirmer que ces gens-là *aiment* travailler très fort. Et si, malgré ce travail énorme, le groupe en question n'avance pas économiquement, c'est qu'il manque d'ambition.

La nature humaine,

Ce discours que les contradictions n'embarrassent guère, on le retrouve à l'endroit des femmes. On ne peut accorder aux femmes des postes de responsabilité parce qu'elles manquent de stabilité. D'un autre côté, les femmes «normales» sont fidèles et stables, alors que les hommes ont par nature besoin de nouvelles sensations, de nouvelles aventures. Contradiction ? Pas vraiment, dans la mesure où les deux axiomes ne font qu'enfermer les femmes là où on veut les placer, c'est à dire au foyer ; c'est la «nature humaine» qui vient gommer l'incohérence apparente du discours.

Cette façon de rationaliser, de justifier le statu quo peut cependant s'adapter aux circonstances. Seules les femmes peuvent travailler à la chaîne de montage, me disait mon père, cadre dans une multinationale de l'électronique ; elles ont de petites mains et montrent beaucoup d'habileté pour les manipulations délicates. Mais un jour, il fut envoyé à Malte pour discuter avec le gouverneur de l'île des problèmes que posait l'implantation d'une usine de la compagnie. En effet l'embauche des femmes était en train de «bouleverser les structures sociales» d'un pays peu habitué à voir les femmes posséder un pouvoir économique. Le malentendu ne dura pas longtemps : à l'avenir, l'usine allait n'embaucher que des hommes. Mon père n'a pas exigé qu'ils soient petits et délicats...

Or, cette souplesse dans l'interprétation, cette soumission du raisonnement logique aux exigences économiques et politiques, on les retrouve aussi dans un domaine qui se prétend pourtant au-delà des contingences, celui de la recherche scientifique fondamentale et appliquée, en biologie notamment.

Prenons l'exemple des femmes en mathématiques. En décembre 1980, Camilla Benbow et Julian Stanley, de la très distinguée John Hopkins University, ont publié une recherche que les médias écrits et la presse scientifique se sont allègrement empressés de publiciser¹. Selon ces deux chercheurs, l'infériorité des femmes en mathématiques ne pourrait plus s'expliquer par les facteurs environnementaux ; ils auraient prouvé le non-fondement de cette analyse en mettant en évidence des différences d'habileté à l'âge de 13 ans. L'infériorité des femmes serait donc antérieure au stade où se font sentir les effets de l'environnement. Conclusion de l'étude : les filles ne doivent pas se frustrer en essayant de faire ce qu'elles ne sont génétiquement pas capables de faire².

Chose étrange, à partir des mêmes données, d'autres chercheurs en sont arrivés à une conclusion contraire : les facteurs environnementaux seraient déjà déterminants à 13 ans³. Mais les médias d'information n'ont pas accordé d'attention à cette autre version (la Gazette n'a même pas publié un article de réponse sur le sujet que lui avaient adressé une mathématicienne et une généticienne). Il est évident que cette controverse apparemment scientifique ne fait que masquer le débat sur la place des femmes dans la société.

La soumission du travail scientifique à des impératifs économiques et politiques s'est manifestée dans l'affaire de Love Canal, dans l'état de New-York⁴. Cette rivière était polluée par les déchets de la Hooker Chemical, et les résidents se sont demandés pendant longtemps pourquoi leurs enfants et leurs animaux étaient si souvent malades et pourquoi il y avait chez eux tant de malformations congénitales et tant de cancers. On a

découvert que les eaux qui inondaient régulièrement les jardins de la ville de Love Canal étaient contaminées par des produits toxiques. Suite aux plaintes des résidents et des médecins, l'Agence de protection de l'environnement a entrepris une étude, et le docteur Picciano a dépisté sur des échantillons sanguins plusieurs aberrations chromosomiques visibles. La population a immédiatement exigé d'être déplacée aux frais du gouvernement. Réaction de celui-ci : contre-enquête menée par un autre comité d'experts et résultats différents ; s'est ensuivi toute une querelle sur les méthodes et sur l'interprétation des échantillons. Et les citoyens de Love Canal ont dû attendre encore...

S'agit-il de simples chicanes entre scientifiques ? En d'autres termes, pouvons-nous les laisser se disputer entre eux en espérant que la vérité finisse par sortir tôt ou tard ? Est-ce par erreur technique que les chercheurs de la British Petroleum, en calculant le taux de décès reliés à l'exposition des travailleurs au



Illustration : Thérèse Verville

les scientifiques...

chlorure de vinyle (un agent cancérigène notoire), ont trouvé un taux de mortalité *inversement* proportionnel à l'exposition ? Selon eux, plus on s'expose au chlorure de vinyle, moins on meurt ! Pourtant, l'Institut national américain de la santé au travail (NIOSH) en était arrivé à des conclusions diamétralement opposées⁵. Tant que dure ce genre de controverse, on ne fait rien pour améliorer la situation ou pour neutraliser les risques.

Dans les domaines où il y a conflits d'intérêts, les positions scientifiques reflètent souvent les intérêts de l'une ou l'autre des parties. Pourquoi les scientifiques ne sont-ils pas forcément neutres ? La réponse se situe à trois niveaux : leur formation, les mécanismes d'allocation des fonds de recherche et le fait que la méthode scientifique ne soit pas à l'abri des influences idéologiques.

La formation des scientifiques

La formation d'un-e chercheur-euse scientifique exige environ dix ans d'études post-secondaires et elle nécessite, dans le domaine des sciences naturelles, une énorme disponibilité : il est difficile de poursuivre ces études tout en gagnant sa vie ou en élevant une famille. C'est pourquoi les femmes et les enfants des travailleurs n'y accèdent qu'en petit nombre.

Les subventions à la recherche

Qu'est-ce qui motive le choix d'une recherche ? L'intérêt du chercheur, bien sûr, mais il est conditionné par son éducation, sa classe sociale et son sexe. Il sera également peu sensible aux préoccupations des couches sociales inférieures. De plus, la recherche coûte cher et il faudra trouver un sujet susceptible d'intéresser un organisme subventionneur, habituellement le gouvernement et les industries. Ce genre d'institution risque de trouver «peu intéressants» des thèmes qui pourtant concernent la population en général, comme le stress au travail, la ménopause, les produits toxiques qui affectent les femmes enceintes ou qui allaitent, etc.,.

Les fonds pour la recherche sur la santé au travail proviennent surtout des compagnies et du gouvernement. Le docteur Gibbs, de l'Université McGill, a déclaré publiquement que, contrairement aux résultats d'études antérieures, les travailleurs de la Celanese de Drummondville souffraient peu de cancer de l'intestin⁶. Depuis, le docteur Gibbs a quitté McGill pour un nouvel emploi... à la Celanese.

La méthode scientifique et l'idéologie

Même si les études scientifiques prétendent à l'objectivité, il existe toujours une marge d'interprétation. Le docteur Sharpe, qui a étudié les effets de l'exposition au radium sur les travailleuses enceintes, a choisi comme groupe-témoin des femmes mariées à des travailleurs exposés eux aussi au radium. Résultats : les taux de malformation chez les enfants des deux groupes ont été sensiblement les mêmes⁶. Conclusion : le radium n'affecte pas la grossesse. Sharpe aurait-il oublié que le père contribue lui aussi au matériel héréditaire de l'enfant ? Pourquoi n'a-t-il pas comparé le groupe exposé à un autre groupe où aucun des parents n'avaient été exposés au radium ?

Qu'il s'agisse d'erreurs, de préjugés ou de malhonnêteté, l'utilisation de données scientifiques pour justifier un discours politique pose toujours un problème aux personnes non initiées. Que faire face au médecin qui explique tranquillement que si une femme ménopausée refuse les injections d'hormones, elle va devenir tannante pour la famille ? Face au physicien hospitalier qui affirme que les techniciennes enceintes n'ont aucune raison d'avoir peur de faire les radiographies ? Face au sexologue qui soutient que la sexualité fondamentalement passive de la femme «normale» est prouvée scientifiquement ?

Pour se protéger, les femmes qui n'ont pas de formation scientifique peuvent exiger systématiquement des informations complètes. Malgré la propagande des compagnies pharmaceutiques, on n'a jamais pu prouver l'efficacité du traitement aux hormones pour soulager les symptômes psychologiques reliés à la ménopause. Elles peuvent aussi consulter des articles scientifiques originaux, où bien souvent lacunes et préjugés apparaissent à l'oeil nu. L'étude que cite le sexologue Desjardins dans ses interventions publiques et qui démontre que la tendance à la passivité du cerveau féminin aurait une origine hormonale contient une multiplicité d'erreurs grossières de méthode⁷. Il peut être utile aussi de consulter toujours un autre «expert». On estime qu'environ un tiers des hystérectomies sont injustifiées et qu'elles auraient été évitées s'il y avait eu l'avis d'un autre médecin d'éviter la confusion entre les arguments d'ordre politique et les arguments scientifiques. Je m'en suis rendue compte lors d'une discussion avec le président de la Société canadienne de génétique pendant un congrès. Ce monsieur prétendait que les gènes déterminaient en grande partie les différences de compor-

tement entre hommes et femmes. Il citait ses études, je lui retournais les miennes, jusqu'au moment où il s'est décidé à brandir ce qu'il devait considérer comme son argument-massue : «En tout cas, ma femme aime bien faire la vaisselle et elle ne veut pas quitter la maison pour travailler. Elle est très heureuse comme ça.» Comment faire renoncer ce savant à une théorie qui sert si bien ses intérêts ?

J'ai appris qu'il était inutile de discuter de la libération des femmes en restant sur le terrain du débat scientifique abstrait. Ces recherches scientifiques qui «prouvent» que les femmes n'ont pas droit à une formation en mathématiques, qui «démontrent» que les femmes enceintes n'ont rien à craindre des produits toxiques, qui prétendent que notre sexualité est à retravailler, il faut en «discuter» comme nous discutons avec le gouvernement qui refuse de payer les garderies ou avec le patron qui ne veut pas payer de congés de maternité. Nous devons avancer notre propre vision de la «nature humaine» et les résultats scientifiques s'en ressentiront.

KAREN MESSING.

Professeure, Département des sciences biologiques, UQAM

1/ *Time*, *Newsweek*, *Science News*, la revue *Science*, organe officiel de l'Association américaine pour l'avancement de la science. Voir l'article *Math and sex : are girls born with less ability?* Pour la recherche de Benbow et Stanley, voir «Sex differences in math ability: fact or artifact?» *Science* 210 : 1262-4.

2/ William, D.A. and King, P. 1980 «Do males have a math gene?» *Newsweek* 73 (décembre 80).

3/ Beckwith and Durkin «Girls, boys and math». *Science for the people* 13 6-34.

4/ Kolata, G.B. 1980 *Love Canal: False alarm caused by botched study* *Science* 208 : 7239-40.

5/ Epstein, S.S. 1979. *The Politics of Cancer*. Anchor Books. New York, USA P. 108.

6/ Sharpe, WD 1974 *Chronic radium intoxication. Clinical and autopsy finding in long-term New Jersey survivors*. *Environmental Research* 8 : 243-383

7/ Ehrhardt, A.A., Epstein, R. and Money, J. 1968. *Fetal androgens and female gender identity in the early-treated adrenogenital syndrome*. *Johns Hopkins Medical Journal* 122: 760-7.

8/ Dyck, H. 1977. *Effects of surveillance on the number of hysterectomies*. *N. Eng. J. of Med.* 296: 1326-8.

et l'idéologie dominante

a longue marche

Il neige rue Chabanel

Elles ont fini la vaisselle. Dans leurs manteaux de drap, elles marchent. Elles frissonnent comme des feuilles atteintes. Ce n'est pas la raison qui les conduit : la raison n'a jamais respiré bruyamment. Elles ont des maris, des enfants, des amants, des balais et des perles mais elles marchent pleinement seules par choix et par nécessité.

Elles s'en vont par coeur - elles en ont un, peut-être même toute une agglomération - et dans la blanche fontaine giclent leurs voix d'indomptables et de soumises, de seules, de maîtresses, de démentes et de sages. Il neige sur leurs talons hauts, sur leur souffrance et leur dignité, sur leurs robes de bal, leurs faims qui rafalent. Il neige sur leurs fils et leurs filles. Dans leurs châteaux et sur leurs taudis, sur leurs éponges, leurs tapis, dans leurs cuisines et leurs toilettes.

Elles ont quarante ans et quelques poussières. Leurs yeux ne brûlent pas, leurs lèvres ne sont point gercées, leurs poitrines sont belles, leurs corps intacts bien qu'ils ne fassent pas de buée. Elles ont l'âge de marcher dans le noir également, sans avoir à leurs trousses les lumières de leurs maisons. Elles ne veulent plus de torchon au bout de leurs bras. Elles veulent le rêve et la réalité, serrent les rangs lorsqu'il faut crier. Mais le plus souvent elles chantent car elles ont peur des démons domestiques qui hantent leurs pensées.

Il neige rue Chabanel.

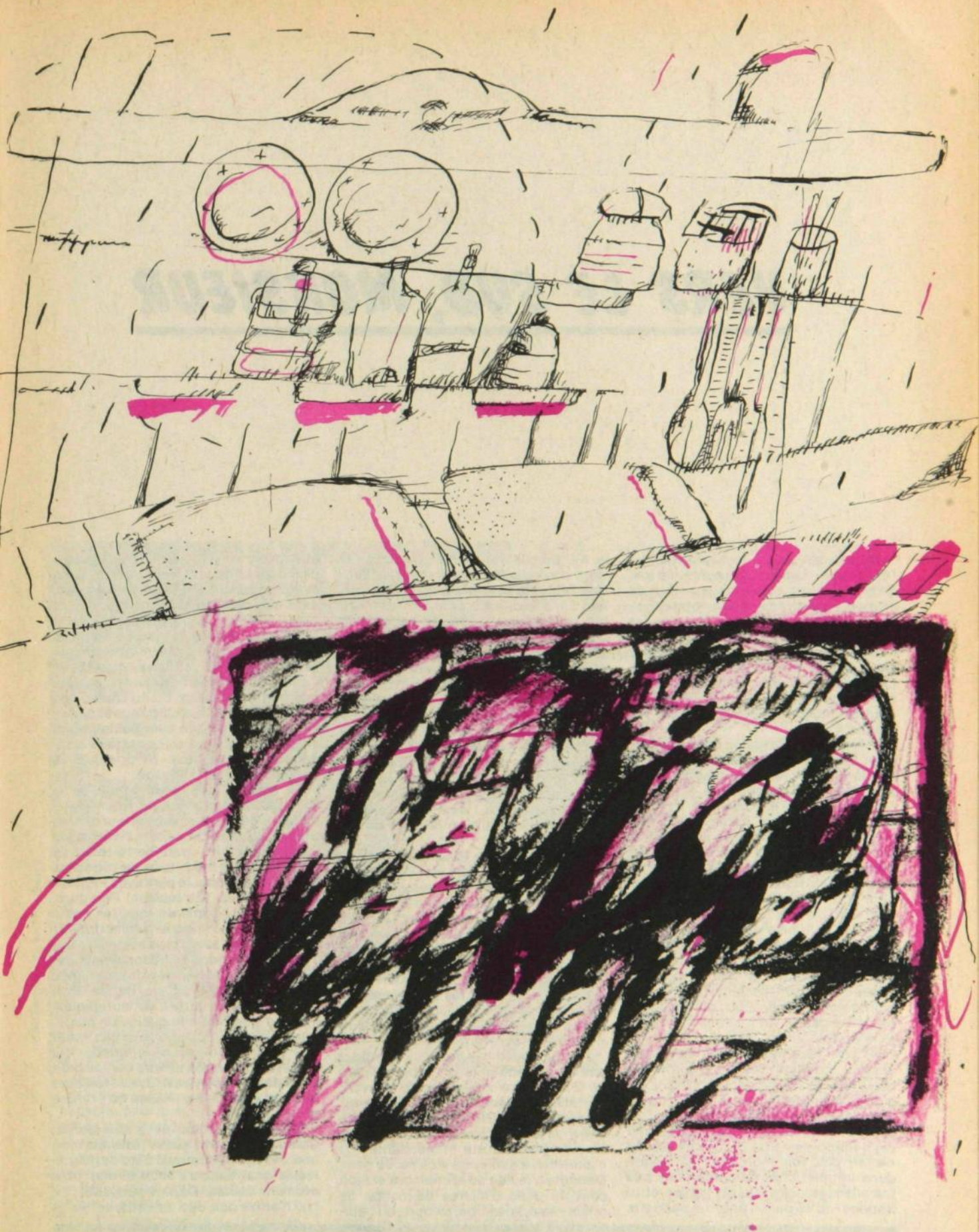
Elles marchent sur l'ombre de leurs nuques; leurs cheveux ont des racines, ce sont des saules pleureurs vêtus de tablier. Elles ont le dos large, à elles toute une voûte, un tunnel de chair où résonnent leurs silences. Il neige dans leurs moises, dans leurs placards, dans leurs tiroirs et dans leurs compotiers. Leurs cuillères de bois font de bien petites pelletées.

Elles avancent d'un pas lent et irrémédiable. Si elles regardent en arrière c'est que leurs genoux flanchent et tombent à leurs pieds. Il neige dans leurs dessous de satin. Dans leurs soutiens-gorge il poudre des grains de poivre et des plumes d'oreillers. Elles songent à leurs lits comme à des rivières gelées que le printemps éclate, fait recommencer.

Elles sont orphelines; leurs enfants abandonnés. Mais la voie est à elles, les chants sont entonnés. Fatiguées elles marcheront encore. Car la chaleur est leur direction et sur les neiges éternelles le soleil plombe.

Du moins l'espèrent-elles. Rue Chabanel.

DENISE NEVEU



vers le SUD. MONSIEUR

Femme battue. Le mot ressemble à l'état - rien - femme battue, femme tue. Ramenée à ma condition première de silence. Toutes ramenées à notre condition première de silence. Ecroulés les décors. Mon nez qui saigne et les ecchymoses sur mon cou. Éviter les éclats de verre et les éclats de voix. Surtout. L'odeur de peur et d'ennui commence à me rendre malade, laideur installée à bout de muscles sur la peau. Sur ma peau.

Et la drôle d'impression que son poing avait toujours été là crispé de la même manière aux mêmes moments. Prêt. Mes mâchoires menacées à chaque colère. Quand l'impuissance est trop grande et qu'il faut penser. Qu'il faut penser. Oui - il y a des bonnes polices des bons boss des bonnes jobs des enfants qui meurent de faim dans les rues mais c'est tellement loin et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Oui, bien sûr... Fin de la réflexion et fin de la remise en question. Seule. Mes mâchoires enflées. La friction de deux mondes parallèles absolument et menacés d'éclater à chaque contact. Passe-moi le sel passe-moi le poivre la journée était bonne - oui, oui - mais on ne passe pas sa vie à s'échanger le sel et le poivre. Non.

Je sais tous ces paradis dans mes yeux à condition que je ne parle pas trop. Que je ne pense pas trop. Langueurs écarlates échos feutrés et familiers de voix amoureuses, répétées, répétées... le corps saoul, agrandi... Merci Jean-Pierre c'est trop. Je pars ce soir. Je n'aime pas voir mon nez qui saigne dans un miroir. Je ne comprends pas tes silences noirs - je dis va-t'en et tu frappes - tu ne parles pas il ne parle pas

je n'ai jamais été battue avant. Et j'ai vingt-deux ans. Des claques sur la gueule et l'autorité naturelle manifestée, parfois. On n'y échappe pas. Je n'ai jamais été battue avant. J'essaie de ne plus voir la cicatrice là sur ma tempe - ce ne sera rien ce n'est rien. Et son poing écrasé dans ma face. Dans mes dents. Je ne vois plus la cicatrice, j'ai même oublié quand et comment ou peut-être déjà inconsciente-voisines-ah oui-voisines-votre bras cassé et l'oeil noir humiliées et ça fait mal - je n'ai pas oublié. Je n'ai rien oublié du tout. Je ne pleurerai pas. La poignée de cheveux dans sa main sans honte, la rage la violence et l'impuissance mêlées. Le mépris millénaire. Comme je la vois bien la cicatrice. Je pars ce soir.

Viens arrive Pépin vieux-chat-fou amène-toi avec tes boîtes de Pamper au thon, ton herbe-à-chat hilarante et les noyaux d'olive partout autour. Viens, on s'en va. Laisse les cauchemars au pied du lit, plus jamais Pépin je ne réveillerai tes gros yeux jaunes de chat qui dort et qui sait. On s'en va parce que l'homme ne partira jamais de chez nous Pépin. Jamais. Fermés, serrés fort à faire mal mes yeux après minuit - il y a deschutes et des mains levées, des racines pourries de violence et de mépris.

Pas un camionneur pas un soudeur pas un débardeur. Non. Un parfait gars de bureau âge moyen alerte souvent gai taille moyenne poids moyen. Rien à signaler. Signe distinctif : néant. Pas de cheveux drus et pas de barbe hirsute. Je suis grande forte et méchante - je n'aime pas les rôles de victime. Je pars. Debout au milieu de la chambre et mon chat, la pluie d'injures de coups de pieds-salope, salope, salope-ou peut-

être chienne - je ne sais pas, je ne suis plus debout du tout - mais arrête je ne suis plus debout, arrête tes gros souliers dans mes côtes je ne bouge plus tu vois bien - arrête - jusqu'à m'émietter sur le tapis, j'entends mal, tu gueules il gueule, je ne vois pas, écoeurée tellement humiliée tellement... émiettee-jusqu'ou peut-il aller jusqu'ou peut-on aller- fascinée, fatiguée - jusqu'au bout. Quand les mondes s'écroulent d'horreur et que la vie sent mauvais. Je suis malheureuse malheureuse, je ne sais quoi faire ni où déposer ma douleur. Ni pourquoi la douleur insensée sauvage.

Ce soir-là l'idée m'est venue de le tuer. La .22 dans le hangar. Pour remettre les choses à leur place et leur donner une apparence de sens - l'idée m'est venue de te tuer Jean-Pierre Huart de te tuer de sang-froid - tu ne me rétréciras pas à ta petitesse. Je pars avec Pépin et mes guenilles. Ma maison. Plus tard. Quand j'aurai démonté tous tes petits mécanismes de noirceur, animal furieux dépossédé de ses acquis et impuissant. Tes droits de gérance - bloc de certitudes. Abîmée jusqu'à l'os et les semaines et les mois tendres. Salie. Battue. Et la vie qui prend le bord. L'écoeurement.

Il faut que j'appelle quelqu'un que je parle à quelqu'un. Je ne peux pas rester ici - le fil du téléphone arraché - il a disparu et l'énorme enflure sur ma bouche. Mais il reviendra il revient toujours avec les clefs de ma maison qu'il refuse de me rendre.

J'ai évité le miroir et je suis partie. Coin St-Denis et Laurier j'attends mon taxi. Je regarde mon sac Glad de guenilles, le chat dans sa boîte et mes trois derniers dollars. Départ pitoyable. Le taxi n'arrive pas. Je suis laide, enflée et



j'ai pleuré. Je hais vos chuchotements et les mains que vous ne me tendez pas. Chuchoter pour que j'entende que «non, il ne l'a pas manquée». Merci je sais tout ça. Et je crève de peur sur mon coin de rue. Je crève de peur de le voir arriver. Je crève de peur d'être achevée comme un vieux cheval au coin de St-Denis et Laurier
Voilà oui voilà mon taxi. Je pleure.

Cela pleure dans moi et dans le taxi. Jamais m'arrêter je ne pourrai jamais m'arrêter. Intarissable. Comme quand on est enfant et malheureuse et qu'on pense que ça durera toute la vie. Vers le sud monsieur s'il-vous-plaît. Rue St-Denis ma rue que j'aime et que je connais par coeur. Je sais que je peux m'arrêter à toutes les deux ou trois maisons et trouver quelqu'un - je colle-

rai mes os qui font mal contre leurs os qui font mal - on chuchotera jusqu'à ce que nos voix deviennent des clameurs de rage. D'Orages. Pas Melrose street pas Howard crescent. «Pleurez, riches, pleurez dans la hutte et le vison» qu'il a dit le poète. Moi je ne pleurerais pas j'ai trop eu mal aux dents.

Et je suis arrivée mon malaise gros comme une montagne dans la porte - ma colère dans leur tremblement de révolte. J'ai vu leurs yeux - soeurs amies - le pincement dans nos corps - la menace omniprésente de l'oeil noir au bout de chaque poing d'homme. Tard nos mâchoires se sont desserrées. La vie reprendra au printemps Lise la vie reprendra au printemps...

Mon emploi d'ennui et de salaire minimum et la vie n'a pas repris au printemps. Les cauchemars se sont lentement espacés, la douleur est plus diffuse. La boule d'horreur dans ma gorge a crevé - la peur qui barrait mon souffle est presque partie - mais il y a la pesanteur. La pesanteur jusque dans chaque terminaison nerveuse. Où déposer le sac de laideurs et sa profonde inutilité : décomposer l'humiliation l'injustice et la petitesse pour en faire une expérience de vie ? Arrêter d'avoir mal. Juste le temps de marcher du côté du soleil quand il fait soleil. Je ne trouve plus les hommes irrésistibles au printemps quand leurs vêtements tombent étrangement et comme on discerne l'avarice dans les plis d'une bouche, je regarde ce drôle de sourire qui dit que cet homme, qui fait que cet homme...

Quelque part la complicité a été étouffée. Étouffée. Et pour longtemps.



500 000 femmes battues au Canada. Une femme sur dix, disent-ils et l'estimé est conservateur. Battues par les hommes avec qui elles vivent. La violence institutionnalisée à l'intérieur du couple comme un privilège séculaire. Et l'absence presque totale de données statistiques provenant des services sociaux, hospitaliers et policiers. Une pratique millénaire et le refus systématique par toute une société de reconnaître l'étendue du problème. Silence gêné, tacite. Le maintien du statu quo à tout prix et l'état de soumission. Le débat est public, ouvert maintenant, un féminisme lent à l'échelle de la planète. Le mépris et le désintéressement ne tiennent plus, l'incidence de violence domestique augmente chaque année, l'échec et le non-intérêt d'une société mâle à trouver des solutions à cette gangrène sociale tourne à la farce. Quelque part, le silence et le cycle de violence doivent être brisés.

20% des Nord-Américains approuvent qu'un homme batte sa femme «à certaines occasions». Le pourcentage s'élève à 25% chez ceux qui possèdent une éducation collégiale ou universitaire. Non, le phénomène des femmes battues n'en est pas un de classes, de ghettos de pauvreté et de gens de peu d'instruction. Le pouvoir correctionnel dont ils se sont investis est universel. Toléré, tu. La lenteur et l'inaptitude du système à faire face à l'énormité du problème sous-tend de puissants motifs économiques, sociaux et culturels. La sujétion est rentable. La structure patriarcale de la famille et la privatisation du rapport de force homme-femme perpétuent l'utilisation de la violence physique envers les femmes, les conjointes, et légitiment la brutalité comme expression virtuelle de l'autorité.

Jusqu'en 1968, une femme ne pouvait invoquer le fait d'être battue comme motif de divorce au Canada. Contribution importante de l'appareil législatif à l'isolement des femmes battues et au renforcement du sentiment d'impuissance. On comprend pourquoi ce n'est qu'en dernier recours qu'une femme battue s'adresse aux services officiels et dans la majorité des cas parce qu'un ou plusieurs de ses enfants sont eux aussi devenus victimes des assauts du conjoint. Ou sur le point de l'être. Les membres des milieux médicaux

s'acharnent encore à fermer les yeux, adoptant une politique non interventionniste faite de doses-massues de tranquillisants susceptibles d'apporter, sinon le coma bienheureux, du moins l'indifférence face à une situation intolérable. Pour ce qui est de l'intervention policière, c'est à peine si les policiers daignent se rendre sur les lieux et pourtant, le taux élevé d'homicides commis dans la chaleur du foyer et classés «querelles domestiques» est bien connu de leurs services. Un appel d'aide sur deux est encore résolu et classé par une exhortation téléphonique à la conciliation et à la réconciliation. Il est malheureux que les personnes concernées n'aient pas encore saisi que deux ou trois petits conseils paternalistes, même provenant d'un représentant de l'ordre, par téléphone de

masochisme inhérent à la condition femelle. De plus, leur intervention auprès des femmes battues est trop souvent orientée vers un retour à l'équilibre pour la survie de la famille nucléaire et des rôles traditionnels.

Et il y a bien sûr l'opinion publique, nourrie de miettes et d'informations biaisées, de mauvaise foi souvent, qui pour occulter le malaise profond trouve l'élément de provocation transformant une victime en mégère castratrice ou en harpie frigide. 40% des assauts sur une conjointe ne sont procédés d'aucune argumentation verbale ou avertissement. 20% sont accompagnés d'abus sexuels avec violence physique et plus du tiers des femmes battues l'ont été durant une grossesse. Il est à noter que les foyers violents présentent un taux d'inceste très élevé. Les dif-

condamnation, les sentences sont dérisoires. Les ordonnances émises sont très rarement respectées par les conjoints et tout aussi rarement renforcées par les policiers. Les lois qui sont censées nous protéger protègent finalement beaucoup plus l'unité de la cellule familiale que la femme victime de violence de la part de son conjoint.

Sans un changement de comportement radical à tous les niveaux d'intervention et sans une coordination intelligente des divers services offerts par les ministères de la Justice, des Affaires sociales et de l'Éducation, aucune solution à long terme n'est possible.

Les garçons grandissent encore dans une société où constamment les femmes sont assaillies par des hommes et cette violence est sanctionnée par le silence et l'apathie des autorités. Sans un programme d'information et d'intervention adéquat, ils répéteront ces schémas de comportement violents et de mépris et seront la suivante génération de batteurs de femmes et de violeurs. Et que dirons-nous à nos filles ? Qu'à force d'amour, de compréhension et de tolérance on peut changer le crapaud en prince et déprogrammer des milliers d'années de violence faite aux femmes ?

La priorité immédiate est la protection et l'assistance aux femmes victimes de violence (et à leurs enfants) par le biais des maisons d'hébergement. Les subventions sont minces et ne permettent pas une intervention à long terme. On ne peut fournir à la demande. La situation est désespérément urgente.

«Pourquedisparaissentles fantômes des hommes qui nous ont battues».

LISE CLERMONT



Illustration : Marie-Claire Marci

Bibliographie

surcroît, n'empêchent pas et n'ont jamais empêché les os broyés et les lèvres fendues. Le corps policier est tenu de fournir une protection immédiate à tout citoyen menacé dans son intégrité physique. Même une femme. Quant aux intervenants dans le domaine psychosocial, thérapeutes, psychologues, psychiatres, travailleurs sociaux et autres, la plupart ont été formés à l'école freudienne et adhèrent par conséquent aux théories voulant que l'agressivité des mâles soit innée et le

férents services auxquels on réfère les femmes battues sont présentement inadéquats à la fois en qualité et en quantité et trop de femmes sont renvoyées à un cycle infernal de violence. Évidemment il y a des lois qui protègent les femmes battues et évidemment les délais administratifs qui précèdent l'application de ces lois sont tellement incroyablement longs que l'immunité de l'agresseur est presque assurée. Les condamnations sont pratiquement impossibles et, s'il y a

- 1/ Pizzey, Erin, *Crie moins tort, les voisins vont tendre*. Éditions des Femmes, Paris, 1974.
- 2/ *Les femmes battues* : conférence donnée aux étudiantes en nursing de l'Université de Montréal. 1979.
- 3/ Martin, Del, *Battered wives*. Pocket books, New-York, 1977.
- 4/ Roy, Maria, *Battered Women*, Van Nostrand Reinhold Company, New-York, 1977.
- 5/ Dossiers sur les femmes battues, Centre de documentation Relais-Femmes (Conseil du Statut de la Femme)
- 6/ *La patience des femmes fait la force des hommes*, un film de Cristina Perinciori, Allemagne 1981.

MAISONS D'ACCUEIL ET D'HÉBERGEMENT POUR FEMMES BATTUES (QUÉBEC)

Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes en dif- ficulté

1575, rue Brébeuf, suite 1
Longueuil J4J 3P3
(514) 651-5800

Maison d'accueil Le Mitan Inc.

66, rue St-Louis
Ste-Thérèse J7E 3G8
(514) 435-7788

Centre Mechtilde

Hull
(819) 777-2952

Lamaison Unies-vers-femmes

53, rue Parker
Touraine, Gatineau J8T 2P9
(819) 568-4710

Maison de dépannage

1, 4e avenue est
Amos J9T 1C4
(819) 732-9161

Centre Refuge Montréal

C.P. 1148, Succursale Delori-
mier

Montréal H2H 2N7
(514) 931-5335

Assistance aux femmes - Wo- men's Aid

C.P. 82, Station E
Montréal
(514) 270-8291

Résidence de l'Avenue A

2096, Avenue A
Trois-Rivières G8Z 2X2
(819) 376-8311

Le toit de l'amitié

C.P. 37
La Tuque G9X 3P1
(819) 523-2589

Le tremplin

882, rue Hemlock
Shawinigan G9N 1S7
(819) 537-1273

Inter-val

Montréal
(514) 933-8488, 933-8489 ou
933-8480

Maison l'Escale pour elle

C.P. 244, Succursale K
Montréal H1N 3L1
(514) 351-3374

Auberge Transition

C.P. 266, Succursale N.D.G.
Montréal H4A 3P6
(514) 481-0495 ou 481-0496

Maison des elles

475, rue Richelieu, 3e étage
Québec G1R 1K2

Carrefour pour elle Inc.

1575, rue Brébeuf, suite 1
Longueuil J4J 3P1
(514) 651-5800

Centre amical de la Baie

C.P. 245, Port-Alfred

(418) 544-4626 ou 544-7490

Centre féminin du Saguenay
C.P. 1032, Chicoutimi

(418) 549-4343

Maison d'accueil Kinsmen

760, Chemin Ste-Foy
Québec

(418) 688-9024

Chez Doris - Refuge pour femmes (centre de jour)

1228, rue St-Antoine
Montréal H4G 1S4
(514) 271-9125

Maison de l'Escale

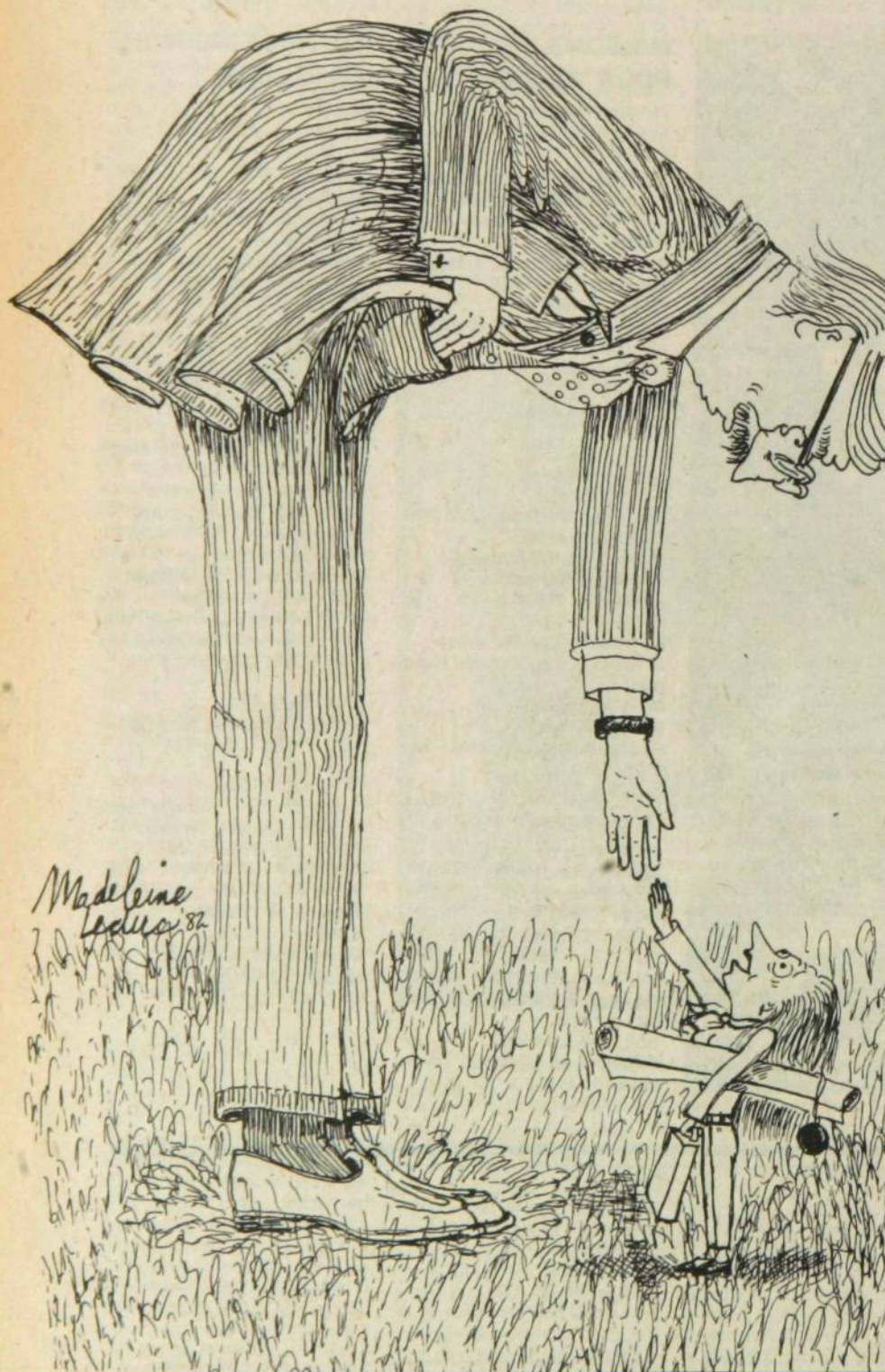
584, rue London
Sherbrooke J1H 3N1
(819) 569-6808



quêtes:

étude
Chose, Chose, Chose
et Chose, et Ass.
avocats - lawyers

d'une JOB • quêtes et requêtes



Ce fut un hiver décisif. Du moins l'ai-je cru, quand avec Maude Gravel et d'autres amies, j'ai fêté la réussite de mon dernier examen du Bar. «Linda, elle me dit, t'es capable!»

Nantie de cette bonne parole comme jadis l'enfant de chœur et son précieux viatique, je fais la tournée des bureaux susceptibles de m'offrir un stage. Quand je dis m'offrir, je pèse mes mots. Après tout le mal que je me suis donné, j'arrive à 29 ans, enfin titulaire de ce papier qui fera une vraie pro de moi. Ça fait 7 ans que je me suis promis de défendre les causes perdues - qui le seront pour tous les autres, pas pour moi - enflant la voix dans les p (r) étoires, le doigt inquisiteur et l'oeil sévère. Depuis, ma naïveté a fait place à une modestie de débutante désireuse de bien faire et d'apprendre scrupuleusement toutes les ficelles de ce... comment dit-on, métier? profession?

Misère ! Je me cognerais la tête contre les murs si j'avais pas peur de me faire mal. Ce matin, j'ai passé une **très bonne** entrevue dans un bureau où l'on fait surtout du droit criminel. La spécialité de la maison : se portera la défense des «pushers». Nous avons échangé des propos amers et réalistes sur la situation dans les pénitenciers. Quand j'hésitais à l'inévitable : «Défendriez-vous un violeur?», mon futur patron m'a rassuré : lui non plus il n'est pas d'accord, ça le dégoûte, il a trop vu de crapulés. Je respire et me contente de cette déclaration de principes. Au moment de nous quitter, il me lance négligemment : «C'est un détail, mais vous savez conduire ?» Je manque de gros mots dans mon vocabulaire pour m'investir proprement. Ça ne sert à rien de leur dire que je suis une hécatombe au volant, c'est indispensable pour aller recueillir les clients à Mirabel, endroit de toute évidence stratégique pour les vendeurs de rêve. J'ai compris. Mes épaules suivent la courbe de mon humeur.

à la recherche d'une JOB * quêtes et requêtes: à la re

Plus tard, un ange providentiel et frisé me reconforte : on louera une voiture il fera beau et j'apprendrai à maîtriser le plus rétif des bolides. Et tant pis pour les innocentes victimes qui ne soupçonnent rien de mes mortels desseins. L'ange frisé avait raison : je me débrouille pas si mal, mais ça ne m'a pas donné le stage, le monsieur aux idées progressistes sur le viol ne se souvient pas de moi. Je prends cet échec avec philosophie, mais je ressens un malaise prémonitoire: hé que ça démarre mal!

Dans la même semaine, 6 (six) institutions m'ont écrit. Joliment calligraphiée, leur désolation de ne pas pouvoir me compter parmi leurs «confrères» (?!!) n'a d'égal que mon pessimisme qui tourne à la paranoïa. C'est un complot. Ou alors je suis allée voir le mauvais monde. Reprenons courage. Rome ne s'est pas bâtie en un jour. L'effort est toujours récompensé. Petit train va loin. Après la pluie le beau temps. Rira bien qui rira la dernière. Pierre qui roule n'amasse pas mousse. Et puis, dura lex sed lex*, ils disent.

J'ai la migraine. Ça me prend depuis l'automne dernier. J'ai tellement mal que je finis par vomir. J'ai peur. Quand les murs tournent, la nausée m'envahit et je me vois tomber, tomber. Un électro-encéphalogramme-tu te souviens, Maudé ? - a révélé de vulgaires céphalées vasculaires. Depuis, je prend de petites pilules vertes. Le neurologue est très gentil. Il m'a dit que c'est normal d'éprouver tous ces vertiges dans une situation de stress. Car c'est de stress qu'il s'agit. Bref, d'après lui, l'arrivée de ce stage me guérira de tout. Moi je suis d'accord. Et je veux croire à la chance, car demain je suis attendue au bureau de Me Machin, de chez Truc et Machin.

J'entre. Je ne m'entend pas glisser sur la moquette «gold». Je cambré la taille, redresse les épaules, mon menton défie l'avenir. Si j'ai pas un torticolis ce soir, je suis chanceuse. La téléphoniste, gracieuse

et indifférente, me reçoit d'un poli : «Hello, you have an appointment?» «Oui, avec Me Machin, à 10 heures.» Son sourire s'excuse, elle reprend : «Ce ne sera pas long, asseyez-vous.» J'obtempère. Je prend la revue «Lawyer». Une JBA* fait la page couverture: bien mise, les cheveux sages et le maquillage mesuré, elle semble me donner l'exemple. Je sens le désespoir me grignoter : jamais je n'aurai l'air de ça. C'a m'a pris tout mon change pour trouver des pantalons qui ne juraient pas trop avec mes bottes bleues, mais un regard des secrétaires, en arrivant ici, m'a vite renseignée : dans cette *profession* le pantalon, chez une femme, ça fait pas distingué. J'aurais dû me faire un chignon, mais je redoute toujours l'écroulement de mes cheveux fous. La nature s'en mêle : je fais de trop grandes enjambées, ça me porte à marcher du talon, les escarpins ne me valent rien, j'en tombe. Je ne peux méditer plus longtemps, la téléphoniste me fait signe : «Me Machin vous attend. C'est par ici.» Son regard, bien que gentil, décaprouve ma tenue. Je me fais une promesse : «Si j'ai la job, je lui demanderai de magasiner avec moi.» Quand je pense que mes amies me trouvent élégante parce que j'ai toujours refusé de porter des Kodiak. Mon soliloque tourne court. Je pénètre dans une grande pièce, le tapis est plus épais, ça doit être le «sénior» du bureau qui me reçoit. La voix grasse, la main largement tendue, un grand moustachu fleurant bon le Chanel pour Monsieur, m'invite à lui prouver que je suis la candidate idéale. Son complet anthracite à mille raies blanches se marie harmonieusement avec la monture gris fer de ses lunettes. J'essaie de me détendre. Au bout de dix minutes, j'y arrive parce qu'il me dit lire la revue «PAS D'ACCORD» dans laquelle j'écris, et qu'il aime ça, que ça le change des bilans financiers qu'il se farcit toutes les fins de semaine. Dans son genre, c'est le plus abordable que j'ai ren-

contré en 2 mois et 34 entrevues (pas une de moins). Aimable, il me questionne sur mon curriculum vitae. Je lui fais part de ma «riche expérience», de mes «intérêts diversifiés», mon sourire s'étire stupidement vers les tempes. Pendant 1 heure et 1/4, je ne mentirai pas trop, à mon grand étonnement, mon vis-à-vis est sympathique et sincère. Nous causerons de tout et plus encore, de mes opinions socio-politiques. Soulagée, j'avoue mon allergie pour le droit fiscal et de l'attrance pour le municipal. Nous tomberons d'accord sur le criminel, «fortement teinté des rapports de force». Il ira jusqu'à me demander le nom de l'imbécile qui m'a conseiller d'inscrire «célibataire sans enfant» sur mon c.v. Conquise, je finirai par lui dire de ne pas se fier à mes incursions dans le domaine culturel, le travail de recherche le plus obscur ne me rebutera pas. En vérité, je lui suis tellement reconnaissante d'apprécier de la sorte mon «vécu» de travailleuse, je me dis qu'avec des gens comme lui, on doit éprouver de la fascination même à une évaluation foncière.

À la sortie de ce charmant tête-à-tête, un doux sentiment de réussite me titillera : enfin je l'ai mon stage. Je me verrai déjà, trépidante et consciencieuse, à l'assaut de toute une pyramide de conflits juridiques et de querelles que seul mon savoir-faire résoudra.

Cinq jours plus tard, une élégante enveloppe, couleur d'ivoire, m'avertit d'une mauvaise nouvelle : quand «ils» vous embauchent, «ils» vous téléphonent. J'avais raison : les premiers mots me confirment : «... nos regrets»... Il doit s'agir des miens, car ils sont très nombreux. Ça ne fait rien. Linda ne pleura pas. Demain, elle a rendez-vous avec Me chose, de l'étude Chose, Chose et Chose (associés).

CHANTAL "LINDA BIGRAS" SAURIOL

'La loi est dure mais c'est la loi
" JBA : jeune - et - brillante - avocate

HARCÈLEMENT SEXUEL:

où sont les résultats ?

Confessions d'une sondeuse

Je viens juste d'avoir 30 ans mais l'espace-temps qui sépare ma vingtième de ma vingt-neuvième année semble minuscule comparé à l'espace-temps que je viens de parcourir en entreprenant le projet de questionnaire sur le harcèlement sexuel au travail : je suis passée du XVI^e au XX^e siècle ; j'ai quitté, désinvolte, l'ère de l'imprimerie pour entrer, démunie, dans l'ère de l'informatique, l'ère de la communication instantanée où tout s'exprime en 1 ou 0, en on/off.

Plus de 2 500 questionnaires. Un excellent échantillonnage ! À peu près 200 000 unités d'information ! Un programme. Des statistiques. Des corrélations. L'ordinateur allait me fournir toutes les réponses en moins de 60 secondes ! Ce n'est pas surprenant qu'ils se rendent jusqu'à la lune ! Mais je n'ai toujours pas les résultats. À cause d'une invraisemblable erreur de communication entre la profane que je suis et l'analyste expert, tout le travail de codification est à recommencer. Nous devons donc attendre le numéro de septembre pour connaître les résultats du questionnaire «Les dessous du 9 à 5». Ils feront partie de notre prochain dossier qui portera (justement !) sur le travail des femmes.

Quant à mon irruption brutale au XX^e siècle, à l'ère de l'ordinateur, on me dit que le choc n'est que temporaire.



LISE MOISAN



CAFE CAMPUS

Déjeuner
restaurant
bar
spectacles
discothèque

géré par les travailleuses-eurs



LE BISTRO ST.DENIS

BAR • RESTAURANT

vos hôtes:
JEAN-PIERRE
JEAN-VICTOR

1738 rue St.Denis, Montréal, Qué. H2X 3K4
tél.(514)842-3717

Merlin

ON Y BOIT ET ON Y MANGE

Cuisine ouverte jusqu'à 2h. A.M.
1276 Laurier est, tél.: 524-0201

Les faux plis de la culture





Avez-vous remarqué la douceur
du temps, les 14, 15 et 16 avril dernier ?
C'est la reine qui devait être contente !
Et d'agencer illico le rose de son
tailleur aux précoces tulipes de Sussex
Drive. Et n'avez-vous pas trouvé le
prince Phillip terriblement vieilli,
pauvre prince-objet qu'on sort malgré
lui ? Et... j'écritais n'importe quoi, en
fait, pour ne pas m'atteler à la dernière
quadrature du cercle : rendre
compte ici du colloque L'émergence
d'une culture au féminin, qui avait lieu
à l'Université de Montréal, mi-avril.

Y a-t-il quelque part une culture des femmes ? Une culture spécifique, vécue léjà en quelque Amazonie, perceptible maintenant entre les strates sociologiques, entre les lignes des discours philosophique, historique ou psychanalytique, ou encore - et ce serait une belle hypothèse - à créer au futur, de toutes nos) pièces ?

En trois jours, 13 conférencières et des centaines de participantes ont tenté de répondre à la question. Ce que je n'essaierai pas de résumer, plusieurs de ces discours ayant - hélas - volé trop haut pour moi ! Mais au-delà du langage universitaire et du décor paralysant des amphithéâtres, par-delà les micros-sentinelles déterminant les sentropunivoque d'une parole difficile, j'ai vu s'ouvrir des éclaircies, dont voici un choix tout à fait arbitraire. En parallèle, des commentaires d'autres femmes observatrices.

Une première certitude : nous sommes toutes étrangères en cette culture mâle et dominante, en cette langue que toutes nous parlons avec accent (Nicole Brossard).

Françoise Collin, philosophe et écrivaine féministe belge, décrit ainsi ce qu'elle appela le bilinguisme forcé des femmes :

« Il y a une condition/expérience commune aux femmes...) mais cette « culture » a été minorisée, dévaluée par la culture occidentale. Toute femme est bilingue : elle parle deux langues, celle des femmes et celle du monde institutionnel et masculin. Cette étrangeté culturelle n'est pas mauvaise en soi mais, pour les femmes, ce dualisme est dangereux, les deux langues étant par trop inégales. Nous sommes une minorité culturelle mais, contrairement à d'autres (noire américaine ou juive, par exemple), nous n'avons dans le passé pas de temps ou de lieu où cette culture aurait été dominante, entière, à l'état pur. Nous n'avons pas ce possible modèle historique, cet espace symbolique, ce lieu de retrouvailles (comme l'Afrique pour le Noir américain), où nous pourrions retrouver l'objet à l'état pur et nous y ressourcer. »

À défaut d'espace symbolique, n'y a-t-il pas dans le passé des modèles à retrouver, une possibilité de retrouvailles historiques ? Pour l'historienne québécoise Michèle Jean² il est urgent de refaire l'histoire des femmes :

« Pour pouvoir s'inventer, il faut d'abord se situer, trouver une identité personnelle (je) et collective (nous). Avec le travail des historiennes féministes radicales, on commence à percevoir le rôle actif des femmes dans une Histoire

toujours vue comme une suite de guerres et de luttes de classes.

« Comment a-t-on pu oublier en faisant l'Histoire la moitié de l'humanité, et d'ailleurs d'autres minorités non dominantes ? C'est une erreur méthodologique fondamentale ! Il faut donc réécrire le passé, mais d'une façon non linéaire, en y inscrivant le temps long, du quotidien et de la répétition, qui est celui des femmes. Il faut se re-mémorer. Que les femmes puissent s'identifier à des modèles exemplaires, à des héroïnes. Pas à des demi-déeses, mais à des femmes du quotidien et de la conscience, des femmes entre les femmes, ni à côté ni au-dessus. »

Invisibles dans l'Histoire, manquant de références auxquelles s'identifier, « les femmes sont exclues de la conscience des hommes et de leur propre conscience », poursuit Marisa Zavalloni,³ psycho-sociologue et organisatrice du colloque, « ce qui explique que l'infériorité réelle des femmes ait (aussi) un fondement psychique. »

Mary Daly,⁴ philosophe et théologienne américaine, va plus loin encore, en comparant les femmes à la caste des intouchables indiens : elles acceptent les valeurs des classes dominantes et croient les hommes. Par peur et manque d'estime pour elles-mêmes. Mais si l'ombre des intouchables peut être dange-

reuse parce que contaminée, les femmes, elles, ne font même pas d'ombre... «L'absence des femmes des universités, des Églises, de la télévision, etc. est une expérience de "nothingness".»

Suggérant aux femmes «d'être leurs propres créations», l'auteure de **Gyn/Ecology** invoque le *Wonderlust*, ce «torrent de l'énergie fondamentale des femmes», cette «race (aux sens multiples de course, race, mouvement) of female elemental beings» rapprochée des éléments fondamentaux et sauvages : le feu, l'eau, le vent, la terre.

QUELQUES MOTS SUR MARY DALY

Dans le domaine conceptuel, Mary Daly est une artiste ; ses outils de travail sont les mots. Lorsqu'elle s'attaque à des concepts établis, elle en fait le tour, de façon à nous faire réagir à des concepts définis d'un point de vue masculin que nous avons l'habitude d'accepter d'emblée. Par fait de la parole, elle nous rappelle qu'il nous faut trouver pour nous-mêmes l'inspiration et la force propres à créer une réalité bien féminine. Et que dire de la générosité qui émane de sa démarche !

SHULAMIT LECHTMAN
SARA LEE LEVINSON



Mais ce rappel de la Nature, des liens des femmes à la Nature, ne plaît guère, plusieurs s'en méfient. Louky Bersianik⁵ écrivaine québécoise : «Méprisant ou élogieux, le coup de la Nature nous enferme.» Marie-Josée Chombart de Lauwe⁶ psycho-sociologue française : «Je crains la dichotomie ramenant la femme à la nature, l'homme à la société. La femme est déjà le mythe de l'homme... Les femmes ont un moi à se créer ailleurs que sur un plan mythique, ailleurs que dans le passé des origines. À chercher dans l'imaginaire, il y a un danger de mythification, de marginalisation ; c'est dans la réalité qu'il faut chercher l'utopie du futur.»

Françoise Collin partage le même scepticisme : «À la recherche d'un lieu propre, nous avons donc, souvent avec excès, cherché ailleurs ce lieu : dans le corps féminin, dans l'écriture du corps, dans le rapport mère-fille, dans une nouvelle mythologie... Mais il y a danger, là, de reconstituer une nouvelle norme, un système obligatoire et dictatorial, danger de passer de la mythologie à l'idéologie.

«En fait poursuit-elle, certains des effets de notre dépendance culturelle sont positifs : parce que minorisées, exclues de la production de l'Histoire, nous pouvons porter sur le monde un regard plus critique (nous y sommes moins impliquées) et suggérer plus d'invention (nos réserves de création ne sont pas épuisées).

«Nous devons retrouver dans l'héritage culturel mâle, dit «universel», les traits spécifiquement féminins, donc assumer cet héritage, mais en le détournant au moyen de notre troisième oeil. Ne pas brûler tous les littérateurs, tous les philosophes, mais en faire une re-lecture, une double lecture. Bref, faire un pli dans la culture. Une culture au féminin serait ce pli sexué dedans la culture globale, et non pas définie seulement en opposition aux caractères de la culture masculine. Cette culture est riche parce que non encore définie.



Mary Daly

Photo : Danyse Couty

«Nous ne sommes pas une race, une nation, une religion. Je ne crois plus à l'unanimité des femmes, mais plutôt à l'affirmation et à l'échange de nos singularités. Nous n'avons pas d'Eden ou d'Israël derrière nous mais, devant nous, toutes les femmes. La culture des femmes est dans l'avenir, construite dans l'enjeu du présent.»

Pour l'écrivaine française Michèle Causse⁷ il ne suffit pas de taire une re-lecture de la culture globale, il faut «opérer une totale refonte du donné», et qu'elles femmes créent leur identité nouvelle «hors du lieu de soustraction, cessant d'être des produits, se prenant comme norme, comme tout».

Elle dit : «Les choses naîtront des mots. Les corps se lèveront des mots. L'élément linguistique se révélant aussi matériel que le corps qui le produit. À cela près que l'Histoire, à mon avis, n'est pas pertinente quant à la femme. Événementielle, politique, contée par les hommes, elle forçait le vécu et la création des femmes, rebelles ou victimes, qui toutes ont éclairé, illuminé, inspiré et alimenté une scène prévue pour leur éviction. Dès lors, l'honneur des femmes passe par cette résistance à l'Histoire qu'est notre mémoire, seule capable de juger ce qui fait histoire pour nous et ne fut jamais consigné.»

Les mots, donc. Pourtant, continue Nicole Brossard⁸... nous sommes encore incapables de nous prendre aux mots, c'est-à-dire au sérieux. (...) Cette langue étrangère qui pourtant nous habite familièrement, nous la parlons toutes avec un accent. (...) Coincées entre le sens pour nous donnons à la réalité et le non-sens que constitue pour nous la réalité patriarcale, nous sommes le plus souvent forcées d'adapter nos vies à la traduction simultanée que nous faisons de la langue étrangère. La posture est

inconfortable. L'environnement hostile. Comment donc **faire sens collectif**? Car c'est, je crois, ce dont il s'agit lorsque nous posons la question d'une culture au féminin. Comment assurer l'échange entre nous, comment faire circuler nos pensées, nos corps, nos émotions, bref notre subjectivité de manière à ce que celle-ci puisse se conjuguer en objectivité? Il faut une base minimale d'entente sur le sens à donner aux mots pour que nous puissions songer à l'émergence d'une culture qui nous ressemble. Cette base d'entente, je l'appelle notre territoire imaginaire à partir duquel nous devons prendre élan. (...) Ce territoire serait donc constitué de la subjectivité féminine traversée par une conscience féministe. (...) L'émergence dépend de l'énergie que nous générerons. Personnellement, je ne crois pas qu'elle s'élève dans la culture patriarcale.»

C'est que **l'Intégrales**, invoquée par Nicole Brossard, cette figure tridimensionnelle de nous, «surgit du volume de nos pensées», est radicale. Elle se bâtera dans les ruptures.

Par quelques cercles au tableau noir, Brossard explique : la culture au féminin est une spirale débutant à l'intérieur de la bulle fermée du sens patriarcal, puis le transgressant. Passée la ligne de transgression, nous sommes dans le non-sens, forcées d'inventer, et même quand la spirale réintègre la bulle du sens patriarcal, nous lisons désormais ce sens autrement pour le transformer, créant ainsi une autre civilisation.

Bien sûr, il est dangereux de transgresser le sens patriarcal : «tout peut s'achever dans une camisole de force ou se poursuivre dans une oeuvre.»

Pour Daly, Causse, Brossard, Collin, Bersianik, entre autres, une culture au féminin ne pourra être que «traversée d'une conscience féministe», c'est-à-

dire radicale. **unanimité développée en trois jours de colloque devait être sérieusement relativisée par Danielle Latontaine?** sociologue : «On voit effectivement l'émergence d'une nouvelle configuration culturelle. Mais elle n'est pas due seulement aux femmes et/ou aux féministes. Cette nouvelle sensibilité que l'on observe dans plusieurs lieux de société, sciences humaines, lieux de recherche, les

femmes en sont des agents (sic) majeurs, mais non pas les agents uniques.»

Une semaine plus tard, dans *Le Devoir*, Andrée Ferretti approuvait cette vision plus globalisante, s'en servant pour appeler à la convergence/réconciliation, à la nécessité de travailler avec les hommes à l'émergence d'une Nouvelle Culture. En un sens, madame Ferretti a bien raison : la conscience féministe est risquée.

Je préfère, quant à moi, croire que le féminisme contient aussi une révolution culturelle. Encore là d'accord avec Françoise Collin, déclarant au (même) *Devoir*, à la même dame Ferretti : «C'est dans l'imagination créatrice que réside la nouvelle force révolutionnaire. Aucune force en soi, cependant, n'est révolutionnaire si elle n'est animée par une conscience et un projet révolutionnaires. Sans la conscience féministe, le pouvoir créateur des femmes risque d'être mis au service des pouvoirs traditionnels.»

Alors que ce pouvoir créateur des femmes, justement, est de plus en plus visible, dans les librairies, les galeries et même dans les musées, des participantes devaient déplorer l'absence de l'art des femmes, comme une des lacunes importantes du colloque.

Selon Claudette Auriol-Boyer, «ce colloque, organisé dans les structures patriarcales, universitaire, non-lesbien, est une contradiction : il n'inclut pas les pratiques artistiques, qui sont pourtant l'un des lieux où se fait actuellement et visiblement une culture au féminin.»

A moins que le discours lui-même, le fait de parler de la culture soit lui-même une manifestation de cette émergence? En fait, inutile de triompher trop tôt. Comme le disait Louise Forsyth, professeure de français à London, Ontario : «Même si l'expérience du colloque a été importante, je pense qu'il ne faut surtout pas oublier les conditions économiques et politiques concernant notre possible culture. Il ne faut pas nier la réalité des problèmes que nous crée le patriarcat. Le Librairie des femmes est en train de fermer, à Montréal, nous vivons dans l'attente d'une guerre nucléaire, etc. Mais je crois aussi en l'importance d'un langage qui nous soit propre, incarné entre autres dans la

pratique artistique. Car si les oeuvres existent - comme le Dinner Party et la Chambre Nuptiale -, le patriarcat ne pourra les nier, ni ce qu'elles révèlent.»

FRANÇOISE GUÉNETTE



Photo : Danyse Coutu

11 Françoise Collin : fondatrice des *Cahiers du GRIF* (Groupe de recherche et d'information sur les femmes) et de l'Université des femmes de Bruxelles. Professeure de philosophie, elle dirige aux Editions de Minuit la collection GRIF.

En guise de dernier commentaire, puisqu'il ne faut surtout pas «conclure», voici, par Thérèse Dumouchel, fidèle et passionnée participante, une

Dérive a colloque sur l'émergence d'une culture au féminin

Une rencontre importante. Des communications souvent riches, soucieuses de questionner les sciences humaines dans leur interprétation du féminin, soucieuses d'y lire notre dissolution dans le masculin. Des paroles de vérité, aussi, assumant tous les risques d'affirmation d'une subjectivité au féminin. Je souhaite que ces communications soient publiées. Puisque d'autres en donnent un compte rendu dans ces pages, je me limiterai ici à une réflexion sur la forme.

Plusieurs participantes ont été déroutées par le «discours universitaire». Une réflexion subtile et complexe rattachée à tout un ordre de questions découpées dans le champ d'un savoir, ce n'est pas facile à vulgariser sans pertes. Mais, de toutes façons, un colloque est une rencontre de gens savants entre eux - tou-



Nicole Brossard et Michèle Causse

Photo : Danyse Coutu

jours une majorité d'hommes - et le problème de l'accessibilité au langage ne s'y pose même pas-

Plusieurs femmes sont pauvres sans être pour autant privées de ressources intellectuelles. Des frais d'inscription fixés selon la vieille formule élitiste masculine travaillants (à revenus moyens)/étudiants excluait toutes ces femmes. Les universitaires, dont les frais d'inscription et de séjour sont payés par les institutions auraient pu, par une contribution personnelle, compenser pour les autres.

Les femmes ayant toujours été confinées aux lieux privés de la parole, plusieurs sont incapables de s'exprimer dans un amphithéâtre. Le bon vieux rapport typiquement masculin de ceux qui jouissent du pouvoir de la parole et de celles qui le subissent s'est répété. Un désir de partage a été clairement exprimé la dernière journée, confirmé au vote et tout simplement ignoré des organisatrices. Dénibien masculin i.e. phallocentrisme de nos besoins et de nos désirs.

Ilya, il me semble, une terrible contradiction à organiser une rencontre sur l'émergence possible d'une culture au féminin sans avoir questionné les rapports phallocentrismes qui déterminent le type d'événement culturel qu'est un colloque. Pour moi, une culture au féminin émergera des valeurs de vie dont nous faisons l'expérience et qui nous constituent différentes. Une culture rejetant les rapports de maîtrise et de pouvoir qui ont institué le Règne du Phallus auquel aspirent, entre autres, les universitaires. Et tous ceux et celles qui ont intériorisé ce modèle. Un colloque sur l'émergence d'une culture au féminin, c'est une contradiction dans les termes.

THÉRÈSE DUMOUCHEL



Andréa Yanacopoulos, Marie-Josée Chombart de Lauwe, Michèle Jean et, au micro, Danielle Lafontaine.

21 Michèle Jean : co-fondatrice du tourna- ta» Têtes de pioche (1976-79), auteure de Québécoises du 20e siècle, ex-présidente de la Commission Jean. Prépare avec d'autres une Histoire de la condition féminine au Québec des origines à 1980.

31 Marisa Zavalloni : professeure de psychologie sociale à l'Université de Montréal, organisatrice du colloque L'émergence d'une culture au féminin.

41 Mary Daly : philosophe et théologienne. Auteure entre autres de Beyond God the Father, et Gyn/Ecology.

51 Louky Bersianik : écrivaine québécoise, auteure entre autres de L'Eugéllonne (1978). Le pique-nique sur l'Acropole (1979).



61 Marie-Josée Chombart de Lauwe: Psycho-sociologue française, maître de recherche au CNRS. Auteure de nombreux ouvrages.

71 Michèle Causse : écrivaine française (L'encontre, Ecrits, Voix d'Italie), elle a traduit en français plusieurs féministes américaines dont Ti-Grâce Atkinson, Mary Daly et Adrienne Rich.

81 Nicole Brossard : écrivaine et editrice québécoise, auteure de L'amer (1977), Le sens apparent (1980), Amantes (1980). Cofondatrice du journal Les têtes de pioche, fondatrice de L'Intégrale editrice.

91 Danielle Latontaine: sociologue, professeure à l'Université du Québec à Rimouski.

Luce Irigaray : un message amoureux

L'amour est le devenir qui s'approprie l'autre en le consommant, en l'introjectant en soi-même, jusqu'à sa disparition. Ou l'amour est le moteur du devenir qui laisse l'un et l'autre à leur croissance. Pour un tel amour, il faut que chacun garde son corps autonome.

extrait de
PASSIONS ÉLÉMENTAIRES

LVR: Votre dernier livre, *PASSIONS ÉLÉMENTAIRES*, parle d'amour, sujet qui nous intéresse beaucoup ces temps-ci. Pourquoi ce livre ?

LUCE IRIGARAY : Je crois que ce livre se suffit à lui-même... un message amoureux pour ceux et celles qui veulent l'entendre. J'y parle d'amours qui ne se laissent pas prendre dans la répétition, dans la paralysie de l'un ou de l'autre, ni dans les lois qui sont déjà là. Bien sûr, le changement de la scène amoureuse demande de changer la scène sociale. Pour aimer, il ne faut pas se sentir enfermé-e, acculé-e à un rôle. Il y a certains hommes qui sont prêts à risquer dans le rapport amoureux, aussi attentifs souvent que des femmes, mais dès qu'ils retournent sur la scène sociale, ils sont obligés de tenir le rôle attendu d'eux. Mais il est nécessaire de ne pas oublier la vie dite «privée». S'il faut remettre les institutions en question, nous avons aussi besoin d'un lit, d'un nid, d'une maison. C'est un viol d'interdire à quelqu'un d'avoir un lieu. Si nous ne sommes pas capables de le comprendre, nous nous obligeons à la vie uniquement «publique», exposées aux regards et aux commentaires de tout le monde. Il faut lutter pour que le territoire de l'amour devienne vraiment libre, et non dévoré par l'avidité ou la nostalgie de certain-e-s en une prostitution involontaire de nos sorts.

Luce Irigaray, psychanalyste et philosophe, pense et écrit d'abord en tant que femme. La première à réussir une déconstruction des théories de Freud et du discours de Nietzsche, elle nous ramène sans cesse à la recherche de notre identité par les biais du désir, de la jouissance féminine, des rapports mère-fille, du langage, de la création, du divin, de l'amour.

De sa conférence «Femmes comme futur(res) ?», et d'une entrevue qu'elle nous a accordée, LA VIE EN ROSE a tiré les propos suivants.



Photo : Bernard Tanguay

LVR : C'est bien ce que vous entendiez, lors de votre conférence, quand vous avez refusé de donner votre «carte d'identité sexuelle» ?

LUCE IRIGARAY: Oui. Je refuse toujours de répondre à ce genre de question. Les femmes ont toujours été réduites à leur vie privée. Il n'est pas demandé

à un homme s'il est marié, s'il a des enfants, des maîtresses. Il ne faut surtout pas reproduire ce geste entre femmes (...) Si je n'aime pas qu'un certain type de sexualité soit brimé, je n'aime pas que quelque sexualité que ce soit soit interdite. Et il ne faut pas réduire une méditation, une réflexion sur le féminin à un étiquetage de pratique sexuelle.

LVR : *On vous a aussi beaucoup talonnée au sujet de la psychanalyse...*

LUCE IRIGARAY : J'ai envie de vous dire deux choses. D'abord, je ne parle pas seulement du lieu de la psychanalyse. J'ai une pratique assez multiple: une pratique de pensée, d'écriture et de luttes des femmes. Il ne s'agit pas, à tout prix, de choisir entre la psychanalyse et la lutte des femmes. Certaines femmes, dans le mouvement féministe, ont absolument besoin de partenaires quasi privé-e-s pour contenir de lutter. Par ailleurs, avant de pouvoir détruire la psychanalyse, il faut être sûr-e de l'avoir traversée- et ce n'est pas rien. La psychanalyse représente une dimension importante et riche de notre époque ; à en faire simplement l'économie, il y a le risque de tomber dans des méthodes infiniment plus répressives. L'analyse a ses défauts et ses risques mais il faut réfléchir avant de la détruire parce qu'elle est un lieu assez peu pénalisant par rapport à d'autres. Il est vrai qu'il y a encore trop peu, dans la pratique analytique actuelle, d'instruments théoriques qui permettent de valoriser, de narcissiser comme telle, une sexualité féminine. Ces moyens sont élaborables mais non élaborés

LVR : *Pourquoi, dans vos écrits, insistez-vous tant sur la sexualité des femmes ?*

LUCE IRIGARAY : La sexualité des femmes a été à la fois utilisée dans L'élaboration de la culture et exclue de cette culture. C'est-à-dire que nous étions en pure attente, à la limite du sacrificiel. Ce qui importe, c'est que nous puissions scander nous-mêmes notre sexualité (...) Je pense que les femmes ne se rendent pas assez compte qu'il faut, par rapport à la tradition existante, inventer ou retrouver une morphologie, appuyée sur le vécu et le senti de leur sexe. Je crains que beaucoup de luttes des femmes soient englouties par la puissance de la morphologie existante qui s'apparente à l'identité sexuelle masculine, phallique.

LVR : *Est-ce pour cela que vous dites que l'enjeu, pour les femmes, n'est pas "d'élaborer une nouvelle théorie", c'est-à-dire taire comme les hommes ont toujours fait, mais plutôt de trouver leur «style» ?*

LUCE IRIGARAY : Quand je dis cette phrase, je me réfère à un concept précis du théorique. Apprendre à penser- se penser comme sujet responsable- n'est pas nécessairement élaborer une nouvelle «théorie». Je pense qu'il y a deux gestes absolument indispensables à faire. Mettre en place un matriciel culturel qui fasse que les femmes ne soient pas assignées au rôle de reproductrices

mais qu'elles soient créatrices, génératrices de valeurs culturelles. Et découvrir un dire de la jouissance féminine à partir de la mise en place d'une autre morphologie. Les jouissances féminines et maternelles ne sont pas les mêmes quoiqu'on nous ait obligées à confondre les deux. Je cherche à créer une représentation valorisante pour un désir, une jouissance féminine. Pour ce faire, j'emploie la notion de la retouche entre les deux lèvres. La sexualité peut s'imaginer comme quelque chose qui passe du dehors au dedans, du dedans au dehors par le seuil des deux lèvres.

LVR : *Vous insistez aussi beaucoup sur les rapports mère-fille. C'était, en fait, le sujet de votre conférence à Montréal, il y a deux ans.*

LUCE IRIGARAY : En effet, je crois qu'il vaut mieux se réconcilier avec sa mère - le plus possible - pour la sortir de sa dimension purement biologique et lui redonner son statut de femme. Faire la paix avec elle revient à se réconcilier avec son passé sinon traîné comme un fardeau ou un abîme. Détester sa mère - comme certaines ont pu le préconiser - ne sort pas de la soumission : la haine n'est que l'autre versant de la soumission. Nos ressentiments face à nos mères ne peuvent nous réussir puisque la culture nous a justement appris à rompre avec elles pour aimer les hommes, en y perdant notre identité sexuelle. Il est donc plutôt question de trouver son identité de femmes, dans et avec sa mère ; de trouver son identité amoureuse. D'ailleurs, je n'ai jamais rencontré une femme qui ne soit pas triste de ne pas s'entendre avec sa mère. Il y a là un sentiment d'abandon et de détresse.

LVR : *Vous abordez aussi la nécessité de trouver notre rapport au divin.*

LUCE IRIGARAY : Cette notion du divin a été effacée comme si c'était rien du tout et, en même temps, elle resurgit de toutes sortes de façons. Il me semble qu'il ne faut pas faire une croix sur cette dimension mais essayer de rechercher, dans cette dimension toujours renvoyée à l'infini, quelque chose de la chair, de notre chair perdue. C'est vrai que dans notre tradition, Dieu a toujours été imaginé comme Dieu le Père. Pour sortir du monopole du divin par le paternel, certaines remontent l'Histoire pour y retrouver une Déesse-Mère. Mais une Déesse-Mère est uniquement une Déesse de la fécondité. Il m'apparaît plus intéressant d'imaginer la possibilité d'un dieu-couple ; ce qui n'est pas valo-

risé en Occident. Imaginer le divin comme n'étant monopolisé ni par les hommes ni par les femmes, mais comme, fécondité entre les sexes. Ce qui laisse la possibilité à chacun des sexes de se mesurer à son propre dieu, à l'idéal correspondant à son identité.

LVR : *C'est dans cette optique que vous incitez les hommes à «sexuer leur discours» ?*

LUCE IRIGARAY : Oui. Il est important pour les hommes de parler en tant qu'hommes et non en tant que créateurs universels, comme s'il n'y avait qu'un seul discours. Pour ce faire, ils doivent découvrir ou redécouvrir une sexualité plus proche de leur corps. Plus ils diront leur vérité, plus les femmes seront libres de dire la leur.

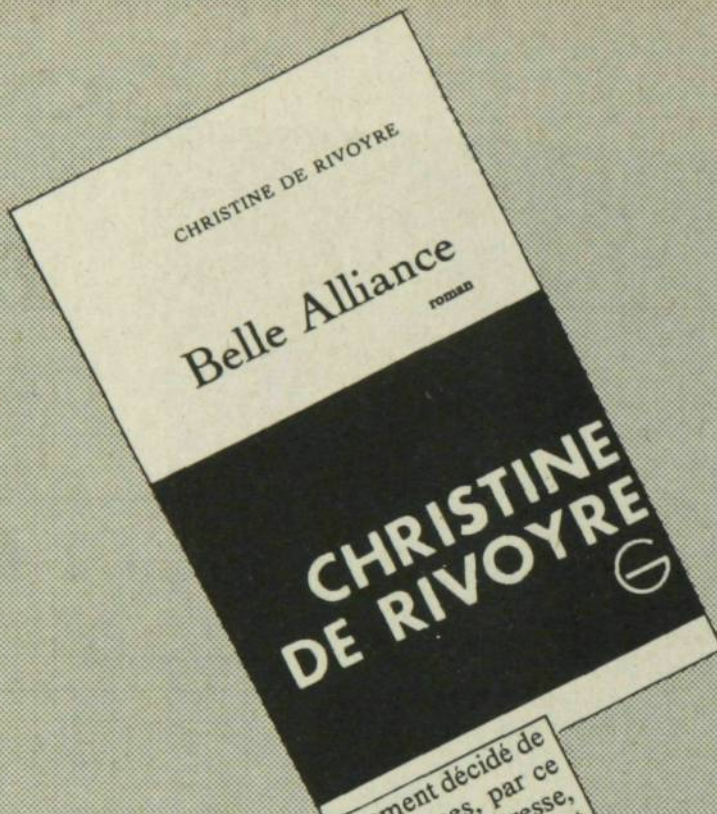
Propos recueillis par CAROLE HENRY
et FRANCINE PELLETIER

1/ Conférence de clôture du colloque L'émersion d'une culture au féminin.





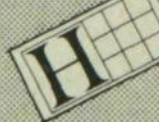
Photo : Anne de Guise



14.95 \$

Puisque Manuel a brusquement décidé de ne plus l'accompagner en vacances, par ce radieux mois de juin, préférant à sa maîtresse, ses jumelles adorées, les Leslie-Rose, Margot claque la porte sans se laisser attendrir par ce père trop zélé pour être tout à fait honnête, qui sait ? Après huit ans de liaison, quoi de plus banal qu'une rupture, en vérité ? Si imprégnée de Louise, sa mère, de son charme, de son pouvoir, Belle Alliance sera le cadre idéal d'une retraite sentimentale, dont le désespoir feutré, la mélancolie se fonderont peu à peu dans la douceur du retour aux sources.

BELLE ALLIANCE
Christine de Rivoire
Éditions Grasset
Roman 320 pages



Hachette International Canada Inc.
4435 boul. des Grandes Prairies
Montreal, Quebec, Canada H1R 3N4

CHEZ VOTRE LIBRAIRE

SÉVERINE - UNE REBELLE 1855-1929

d'Evelyne Le Garrec

Seuil, coll. Livre à elles, 1981

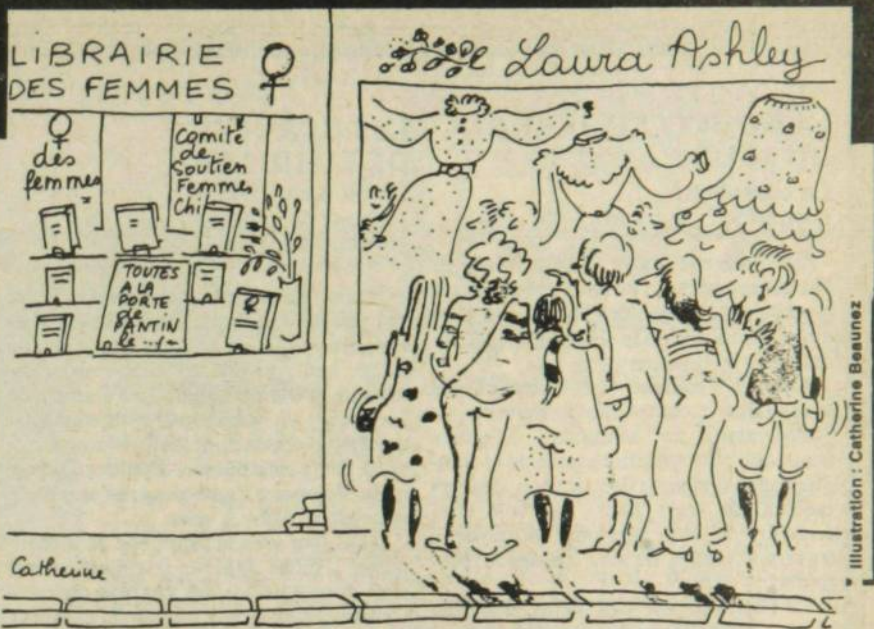
320 pages, 19,95\$

Née en France sous le Second Empire, de parents très stricts qui tentèrent en vain d'en faire une institutrice et de la mettre au pas, Séverine, baptisée Caroline Rémy, décida de résister. Toutefois, à l'âge de 17 ans, elle dut accepter de se marier, mariage bien temporaire pour cette rebelle. Plus tard, en 1892, alors qu'elle était au faite de sa popularité journalistique, elle fit, dans un journal du temps, *Le Gil Blas*, le récit du viol de cette première nuit de noces. Pendant sa carrière de journaliste, elle parlait de la grève des ventres contre la guerre, elle défendait les anarchistes, les prostituées. Elle se battait pour le droit à l'avortement, elle s'élèvera contre les sectaires et leurs «certitudes tranchantes», contre ceux qui condamnaient implacablement Dreyfus en 1899.

Arrivée au journalisme à 28 ans «par la voie royale de l'éditorial», à titre de co-éditrice du *Cri du peuple*, Séverine était socialiste et libertaire et à mesure qu'elle prenait de l'âge, de plus en plus féministe. Pendant plus d'un demi-siècle, elle fut sur toutes les tribunes ; celle du quotidien *Féministe La Fronde*, entre autres. Et selon son expression, «une libre penseuse, déterminée à faire l'école buissonnière de la Révolution».

Quoique «l'indépendance sauvage ne va pas sans erreur, ni dérive», Séverine fut une reporter «impressionniste» au sens actuel du nouveau journalisme à l'américaine, et une passionnée, voire une passionnaria de l'information et de la mobilisation qu'entraîne la circulation des idées. À travers sa vie qu'on dévore comme un roman, c'est aussi la vie de la presse de l'époque qu'Evelyne Le Garrec nous fait revivre. Une époque où le journalisme d'opinion s'exprimait féroce-ment, avec une vigueur incroyable. C'est aussi l'émergence du mouvement féministe français qu'on suit en filigrane à travers les positions politiques des femmes de cette époque, telles Louise Michel, Marguerite Durand et tant d'autres. Un beau livre écrit à la pointe du cœur par une journaliste au talent de romancière.

ARIANE EMOND



LIBÉRATION DES FEMMES : LE M.L.F.

Naty Garcia Guadilla

Presses universitaires de France,
Paris, 1981

Ce livre de Naty Garcia, qui constitue une version modifiée d'une thèse de doctorat, est intéressant à plusieurs égards, même s'il n'apporte pas d'éléments nouveaux concernant l'histoire du mouvement des femmes en France depuis 1970.

Un premier élément à retenir : la démarche de l'auteur ou plutôt le regard qu'elle porte sur le mouvement féministe. Délaissant le terrain de l'histoire pour celui de la sociologie des mouvements sociaux, elle étudie le mouvement des femmes en France du point de vue de l'observation implicite. Le., d'un point de vue à la fois interne et externe à celui-ci.

Bien sûr, une telle démarche est extrêmement difficile à maintenir car la tension se manifeste à tout moment entre le regard sociologique et les émotions/questionnements de la femme impliquée/concernée/militante. Mais ce type de regard la force (et nous force) à s'interroger sur certains aspects du mouvement qu'on hésite souvent à analyser de crainte de les livrer en pâture à nos adversaires.

À cet égard, l'étude de ce que Naty Garcia qualifie de «rite» et de «culture» du mouvement constitue sans doute l'aspect le plus riche du livre. Portant plus particulièrement sur le courant «Politique et psychanalyse», parce que c'est celui qu'elle connaît le mieux pour y avoir été reliée, l'auteure essaie de mettre en lumière les mécanismes de constitution d'un code de fonctionnement propre à ce groupe.

tout en posant des questions pertinentes concernant le fonctionnement de l'ensemble des groupes de femmes.

Ainsi, elle s'interroge sur les modes d'intégration des nouvelles venues au groupe, comparant ce processus à une espèce de rite initiatique. Si l'on peut sourire à la description des cérémonies et des modes de reconnaissance propres au groupe «Psych et Po», on ne peut faire l'économie d'une réflexion sur un problème fondamental qui a jalonné la vie de plusieurs collectifs, à savoir celui de l'intégration de nouvelles venues à un collectif déjà constitué dans des conditions qui préservent la cohérence de la démarche du groupe tout en laissant la place nécessaire à l'apport créatif des nouvelles.

Autre question tout aussi pertinente : n'existe-t-il pas, à l'intérieur des groupes de femmes, une hiérarchie d'autant plus difficile à combattre qu'elle est informelle ? L'élimination des structures de pouvoir, les structures hiérarchiques, peut-elle constituer une garantie suffisante pour l'abolition des relations de pouvoir ?

Pourtant, il ne faudrait pas chercher dans ce livre des réponses toutes faites aux problèmes que connaît présentement le mouvement des femmes à l'échelle internationale. Il s'agit essentiellement d'un regard critique sur le passé, regard toutefois nécessaire, à mon avis, pour surmonter la «crise» actuelle. La distanciation qui est volontairement introduite par rapport aux pratiques effectives du mouvement permet cependant de les reconsidérer sous un jour nouveau et éventuellement de trouver des solutions nouvelles qui ne peuvent, dans l'esprit de l'auteure, provenir que des militantes concernées.

DIANE LAMOUREUX

numéro 112, mars 1982, 89 pages.

Cependant un texte se dégage à mon avis de l'ensemble. Celui de Nicole Bros-sard, «À la lumière des sens», qui, bien qu'aussi complexe au niveau de l'écriture, recouvre un sens d'une rigueur et d'une précision peu communes, son entreprise consistant justement à produire une signi-fication nouvelle dans la langue en dé-chargeant les mots de leur «sens» (lire pouvoir) patriarcal pour y investir celui du vécu, de la pensée et de l'imaginaire des femmes. L'écriture lui devenant ainsi l'unique et fidèle complice dans ce labo-rieux travail «à la racine des mots».

Extrait du **texte de Nicole Brossard** : «**À la lumière des sens**», la Nouvelle Barre du jour, mars 1982, page 14.

Éditions de la Pleine Lune, 1981
environ 30 pages chacun

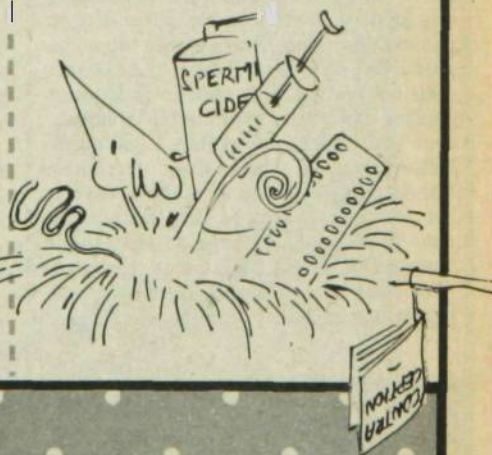
Même si Janou Saint-Denis aurait de quoi remplir des dizaines de «Carnets de l'audace» à elle seule, elle est à la recherche de femmes qui aimeraient soumettre leurs écrits à la maison d'édition. Pas n'importe quelles écritures cependant, la **collection** se spécialisant dans la prose poétique. Janou précise que «Les Carnets de l'audace» ne sont pas des recueils de poèmes, mais des textes poétiques complets en eux-mêmes. Il peut s'agir de monologues, de lettres, etc. De textes, enfin, qui n'ont pas d'espace dans d'autres formes de publications. Il est absolument essentiel cependant que ces textes soient poétiques. Toutes les femmes intéressées peuvent communiquer avec Janou aux Éditions de la Pleine Lune à Montréal.

JOCELYNE LEPAGE

album de Chayé, Éditions Voyelles, 1980.

Cette Belge de 36 ans anime sa volière depuis 1979 dans les pages de la revue féministe *Voyelles*, éditée à Bruxelles (99 Boul. de Waterloo, 1000 Bruxelles, Belgique). Paru en 1980, son album *Les Oiseux* est distribué au Québec, dans quelques bonnes librairies, par Diffusion Parallèle. (Tél. : 514-521-0335)

FRANÇOISE GUÉNETTE



**CALAMITY JANE : LETTRES À SA FILLE :
1877-1902**

Seuil, collection Virgule
90 pages, 4,75\$

Pendant 25 ans, celle qu'on baptisa, au Far West, Calamité, parce qu'elle en imposait trop au pistolet, aux poings, au jeu, écrivit à sa fille qu'elle avait confiée à d'autres mains, son amour, ses expériences de travail ses réflexions, sa solitude. Bouleversant d'émotion.

livres à
signaler

QUÉBÉCOISES DEBOUTTE!

**anthologie de textes réunis par Véronique O'Leary et
Louise Toupin**

Éditions du Remue-Ménage
illustré, 220 pages, 19,95\$

«Pour ne pas toujours repartir à zéro», titrent avec bonheur les présentatrices. Un livre-témoin qui évoque ce passé proche (1969-1975) et parfaitement méconnu du mouvement des femmes d'ici. Une anthologie attendue des textes du Front de libération des femmes (FLF) et du Centre des femmes, qui ranime nos mémoires courtes de féministes des années 80. Absolument vivifiant !

LA NOMADE

poème narratif de Julie Stanton
illustré par Andrée Veilleux-Cossette
L'Hexagone. 55 pages. 6,50\$

Cette «nomade» est comme le double de l'auteure, son esprit-guide. Cette femme qui «traverse à gué sa fatigue, qu'une bête aux naseaux d'or tire par devant», dit avec lyrisme l'itinérance et la quête de soi de beaucoup de femmes.

LA TERRE EST TROP COURTE, VIOLETTE LEDUC
pièce de Jovette Marchessault

Editions de la Pleine Lune
157 pages, 8,95\$

S'il est vrai que le théâtre ne se vend pas en librairie, ce livre devrait faire exception. Mis à part le fait que voici la meilleure pièce de théâtre qu'on ait vue depuis longtemps, la réalisation du livre, comme tel, est magnifique. Les photos d'Anne de Guise suffiront à vous donner la nostalgie du théâtre.

SPARE PARTS

recueil de nouvelles de Gail Scott
Coach House Press
62 pages, 6,50\$

Entre la petite enfance et l'âge de la maturité, des femmes traversent les lieux de violence de la vie en province, de la vie tout court. Incisif et évocateur.

NOUS PARLERONS COMME ON ÉCRIT

roman de France Théoret

Les Herbes rouges
174 pages, 12,00\$

Elle dit: «je suis une entreprise de bouchage quotidienne, je marche sur mes monstres... je suis une tenace mémoire blanche et suis faite à votre image et à votre ressemblance !» Un très grand roman qui va du murmure intérieur à parler debout, à résister, à déplacer les mots du langage. Exigeant.

VISIONS D'ANNA

roman de Marie-Claire Biais
Stanké

174 pages. 9,95\$

Autour d'Anna on ne parlait que de cela : «Vivre, être vivant. Les autres ne ressemblaient pas à Anna, elle les admirait sans les comprendre ou les aimer, car ils étincelaient pour elle, d'une vitalité éperdue». 15e roman de Marie-Claire Biais. Exploration d'une conscience et «glissement de terrain» : héritage et dépossession d'Anna. Un bon Marie-Claire Biais.

LA LOUVE-GAROU

nouvelles de Claire Dé et Anne Dandurand

Éditions de la Pleine Lune
154 pages, 8,00\$

23 nouvelles brèves, ciselées, fantastiques ou ésotériques, écrites à quatre mains par des soeurs jumelles. Leur style, leur propos, se confondent autant que leurs visages en page couverture. L'amour revient comme une obsession, un élançement.. À lire pour voir ce qu'on peut faire en son nom !



Éditions hurtubise hmh

Monique Bosco
Portrait de Zeus
peint par Minerve
L'Arbre



L'Arbre HMH

J'ai été la fille muette
gauche de Zeus
À défaut de paroles,
de louanges éclatantes,
il me reste
mes deux mains vides.
Comme les enfants,
avec un peu de papier,
des crayons de couleur,
je peux essayer
de tracer son portrait
sur la feuille blanche
"Portrait de Zeus
peint par Minerve".

maintenant disponible

Le livre universitaire sociologie

Revue *Sociologie et sociétés*
Vol. XIII, n° 2, 1981
Directeur : Robert Sévigny

LES FEMMES DANS LA SOCIOLOGIE

La préparation de ce numéro a été confiée
à **NICOLE LAURIN-FRENETTE**

- Partant des principaux secteurs de la sociologie (travail - politique - production culturelle, etc.) les auteurs dressent le bilan de cette recherche féministe et dégagent les pistes de son éloignement futur.

158 p.

7,50\$

Numéro déjà paru : **Femme / travail / syndicalisme**

La préparation de ce numéro a été confiée à **JACQUES DOFNY**
Vol. VI, n° 1

- Bilan de la situation des femmes au travail dans la structure sociale et dans les organisations syndicales.

196 p.

5\$

Abonnement annuel (1982): Individus 14\$ Institutions 21\$ Le numéro 8,50\$



LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

C.P. 6128, succ. «A»
Montréal, Qué. H3C 3J7
bd Édouard-Montpetit
Montréal, Qué. H3T 1J7

Qui a dit?



Le coeur n'a pas de rides.
Si les hommes pouvaient enfanter,
l'avortement serait un sacrement.
L'esclave est un tyran dès qu'il le peut.
Il faut enfin guérir d'être femme.
Je voudrais mourir par curiosité.
C'est par l'amour que
nous changeons l'histoire.

Vous le découvrirez en lisant

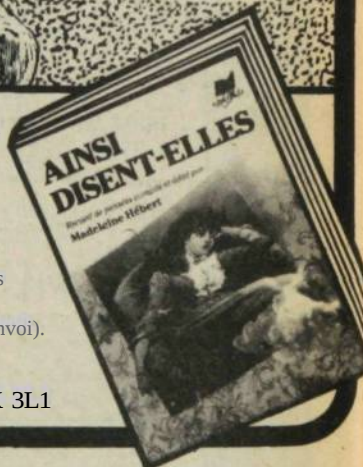
Ainsi disent-elles,
un recueil de plus de 1,000
pensées de 470 femmes.

272 pages \$7.95 Illustré

Disponible en librairie. Commandes
postales acceptées chez l'éditrice
(S.V.P. inclure \$7,95+60cents pour l'envoi).

opuscule

3449 St-Denis, Montréal H2X 3L1



À TOUS CEUX ET CELLES QUE LA TÉLÉVISION FATIGUE...



Jean-Pierre Desaulniers

**La Télévision
en vrac**

Essai sur le triste spectacle

Éditions coopératives Albert Saint-Martin

ÉDITIONS COOPÉRATIVES ALBERT SAINT-MARTIN
ISBN-2-89035-048-7 200 p. 12 \$

LA MODE

#2 Judith Gruber-Stitzer



EMMA et LES AUTRES

Le journal féministe «Off our backs»¹, publié à Washington depuis le début des années 70, centrait son numéro de mars sur les nouvelles internationales. Nous en avons extrait certains éléments concernant les femmes du Tiers-monde, dont on entend si rarement parler. Quant à l'article sur les USA, il est tiré du numéro de février de ce même journal.

Dans les prisons de Taïwan

Les gouvernements conservateurs continuent de répondre au féminisme par la répression. Ainsi à Taïwan, le féminisme, même celui qui est à nos yeux des plus modérés, semble conduire tout droit à la prison. L'émancipation paraît se résumer à l'égalité devant l'emprisonnement.

Amnistie internationale a fait sortir de l'anonymat la prisonnière Lu Hsiu-lien, condamnée à une peine d'emprisonnement à vie pour son travail dans un journal anti-militariste, *Formosa*, et ses écrits, *Le nouveau féminisme* et *L'amendement pour la légalisation de l'avortement*. Dans ses écrits, elle revendiquait l'égalité entre les hommes et les femmes et mettait en lumière les problèmes concrets de discrimination auxquels sont confrontées les femmes de Taïwan, renouant ainsi avec la tradition féministe qui a accompagné le réveil nationaliste en Chine au début du siècle.

Un autre femme, Yen Tuo-lei, pourrit également dans les geôles formosanes pour crime de féminisme. La mise sur pied d'un centre d'aide pour les femmes lui a valu 14 années de prison. Elle aussi était liée à l'opposition démocratique au régime de Taïpeh.

USA : Conférence des lesbiennes et gais de couleur

En novembre 1981, la deuxième conférence nationale des lesbiennes et gais de couleur avait lieu à Washington. Cette conférence a permis d'approfondir les contacts et de mettre en évidence les problèmes communs auxquels sont confronté(e)s les lesbiennes et gais des communautés noire, chicana et asiatique des USA.

En raison des coupures budgétaires du gouvernement Reagan, coupures qui affectent principalement les communautés ethniques dominées, l'atelier sur les conditions de vie des lesbiennes noires des villes a pris beaucoup d'importance et a essayé de déboucher sur des solutions concrètes concernant le logement et l'alimentation. Par ailleurs, la conférence a également permis que s'organisent un collectif d'information des lesbiennes et gais de couleur et un mouvement de lesbiennes féministes de couleur.

Brésil : Déclaration des femmes lesbiennes

Le Groupe d'intervention des lesbiennes féministes (Grupo Ação Lesbica-Feminista) existe depuis un an et demi. Comme leur priorité est la visibilité des lesbiennes, elles mènent des campagnes publiques pour sensibiliser la population à leur condition d'opprimées, en tant que femmes et en tant qu'homosexuelles.

Elles cherchent aussi à rejoindre d'autres lesbiennes. Elles ont donc fait circuler un questionnaire dans les bars gais et les clubs de nuit. De plus, elles publient depuis quelques mois leur propre revue : *Chana con chana* (Pubis à pubis).

En bref...

Le Koweït, pays où les mariages arrangés sont encore

à la mode, est devenu le premier pays arabe du golfe persique à libéraliser l'avortement, l'autorisant si la grossesse est dangereuse pour la santé de la mère ou si on peut déceler des déformations cérébrales chez le fœtus. La même semaine, le Parlement a rejeté un projet de loi accordant le droit de vote aux femmes.

Le gouvernement militaire d'Ankara, en Turquie, songe à une nouvelle législation permettant aux femmes enceintes de moins de douze semaines de se faire avorter. Toutefois, l'avortement ne sera possible que si le père y consent. D'après le ministère de la santé publique, 500 000 Turques se font avorter chaque année, dont 10 000 meurent à la suite de complications.

À Caracas, au Vénézuëla, le seul article du code pénal accordant aux femmes une possibilité d'avortement (lorsqu'il y a danger de mort) vient d'être abrogé.

Au Nigéria, où l'avortement est aussi illégal, sauf s'il est nécessaire pour sauver la vie de la mère, un projet de loi libéralisant timidement l'avortement (en cas d'hypertension, de rougeole, ou de maladie mentale de la mère) vient d'être rejeté.

DIANE LAMOUREUX
NANCY MARCOTTE



Photo : Mark Boudreau

• *Off our backs*, 1841 Columbia Rd. Washington DC 20009. Mensuel Abonnement 7\$, soutien 12\$, institutions 20\$, étranger 14\$.

NAVIGATION TROIS-X inc

CHARTERS

Programmation été 1982

VACANCES

L'été 1982 est à notre porte et déjà la majorité des Québécois et Québécoises pensent à leurs prochaines vacances.

Nous vous proposons d'en profiter pleinement sur un voilier de croisière dans un environnement nouveau et féérique.

S'embarquer, larguer les amarres, partir à l'aube et suivre en silence les méandres de la rivière Saguenay.

Jeter l'ancre dans une baie, se baigner, partir à la découverte d'une île, identifier une flore unique, vivace et multicolore.

Observer et identifier les différentes espèces de mammifères marins dans leur environnement naturel.

Reconnaître la route des explorateurs qui remontèrent il y a plus de 400 ans le magnifique fleuve St-Laurent.

Voilà la façon dont nous vous proposons d'organiser vos vacances.

Découverte du St-Laurent

Date	Code
03 au 14 juillet	N 01
17 au 28 juillet	N 02

12 jours \$629.00
Acompte exigé \$100.00

Observation des baleines

Date	
02 au 06 août	X 01
09 au 13 août	X02
16 au 20 août	X03
23 au 27 août	X04
30 août au 03 sept.	X05

05 jours \$344.00
Acompte exigé \$50.00

Ces prix sont par personne et ne comprennent pas la nourriture.

L'embarquement a lieu le matin du premier jour à la Marina de Tadoussac.



PROGRAMME

Selon vos goûts et intérêts, les chefs de bord de Navigation Trois-X vous offrent le choix de deux nouveaux programmes permettant de vivre des vacances inédites et inoubliables, sous les thèmes suivants :

Découverte du fleuve St-Laurent
Observation des baleines.

Nom _____ Code du séjour choisi _____
Prénom _____ Date du début _____
Adresse _____ Acompte exigé _____
Ville _____ Total _____
Code postal _____ Signature _____
Téléphone: bur: _____ Date _____
rés: _____

NAVIGATION TROIS-X inc
130 Grande-Allée Ouest
Québec G1R 2G7

(418)524-4411

SVP. Faire votre chèque ou mandat à l'ordre de Navigation Trois-X Inc.

Une confirmation incluant une liste des vêtements à apporter vous sera retournée.

JAMBETTES

par

Andrée Brochu

éталонне



cheap thrills

1433 BISHOP ST TEL. 844-7604

Vente et achat
de disques et
livres usagés

et les mots pour le dire
s'impriment clairement

les presses solidaires inc.

2381 Ave Jeanne d'Arc
Montréal, Québec,
H1W 3V8
tél: 253-8331



Services de photocomposition, mise en page, caméra, impression, assemblage



livres pour:
lesbiennes

gais

feministes au nord de prince-Arthur
tel 842-4765

enfants

librairie l'androgynie

3642. boul. st-laurent

2^{me} étage

DEPUIS 11/2/82



TÊTE EN FLEUR

coiffure

4071 rue Mentana près Duluth

La Licorne Bleue

Restaurant français

à 55 mn. du Pont Champlain

le rendez-vous des gourmands
qui aiment la campagne

St.Armand tél : (514) 248 7255

DISQUES — USAGÉS —

VISA

B.D. Neuves et usagées

20% de rabais sur la B.D.

769 Bellechasse

Métro: Beaubien

L'OCCAÏZE Tél.: 272-7600

ACHAT — VENTE — ECHANGE

librairie

HERMÈS

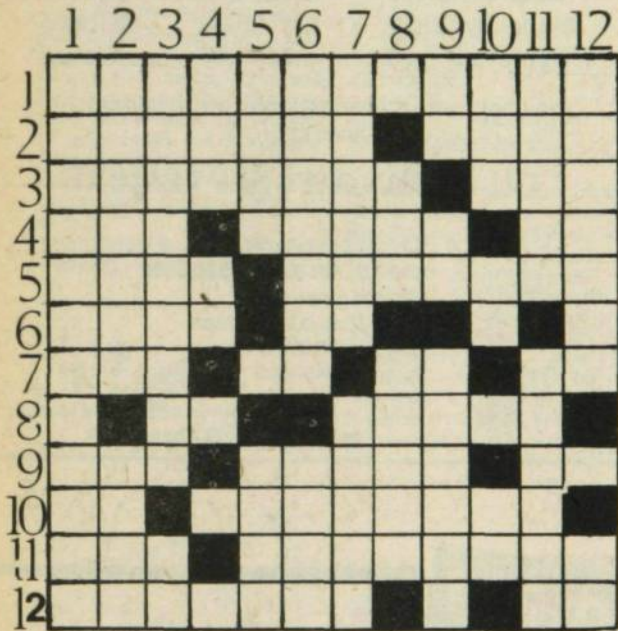
elisabeth marchaudon libraire

1120 ouest, rue laurier
(entre querbes et de l'épée)
outremont (montréal) H2V 2L4
tel.: (514) 274-3669
(autobus 51 et 129)

librairie
opuscule
LIVRES D'OCCASION

NOUS ACHETONS VOS LIVRES
842-4989

4690 ST-DENIS
(angle Gilford, métro Laurier)



- 1- Professeure.
- 2- Tout comme la LVR mais très rose - Masse d'eau qui se déplace.

- 3- Femme que l'on aime - École Nationale des Arts.
4- Enfancement, Contraception et Esclavagisme - Délégués sur les crêpes - Il s'est joint à Fidel Castro (initiales).
5- Montréal en est une - Jadis homme castré, gardien de harem.
6- Fils d'Aphrodite, il passa pour la divinité de l'amour - Consonnes qui se suivent mais ne se ressemblent pas.
7- Venus au monde-Pronom personnel - Modulation de fréquence - Pronom démonstratif.
8- Sert à lier- Forme de terrorisme mâle.
9- D'après St Paul, les femmes n'en ont pas- Capitale de l'Égypte - Créatrice des «**Frustrés**» (initiales).
10- ... l'une ni l'autre - Auteur de «Spéculum».
11- Théâtre de femmes (initiales) - Mélange d'œufs.
12- Mince et sveltes - Infinitif.

- 1- Libre.
- 2- Punaise d'eau - Doux et agréable.

- 3- Figée-Clef.
- 4- Bruit sec - L'envers d'un saint.
- 5- Arc-en-ciel - «C'est pas parce que c'est niaseux qu'il faut l'acheter».
- 6- Terrier - Épreuve de la tendresse.
- 7- Organe de gestation des femmes - Saisis.
- 8- Chevalier travesti par ordre de Louis XV (d') - Spirituel.
- 9- République Fédérale - Du verbe pouvoir- Mâles de la même religion.
- 10- Terre entourée d'eau - Mesure la matière grise - Astate.
- 11- Imaginé - Fleuve des Enfers (mythologie).
- 12- Dans une bibliothèque - L'auteur de «**Féminisme et Antropologie**» (initiales).

MONIQUE BENOÎT

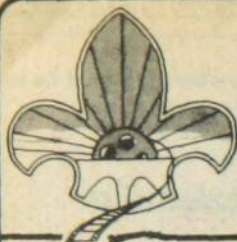
•A-	•P-
Ardeur	Paix
	Partir
•B-	•F-
Baigner	Feu
Belles	Fête
Boire	Fleur
Bois	
Bronzer	•R-
	Rencontre
	Rive
	Rire
•C-	
Campagne	•S-
Camping	Seule
Chaleur	Silence
Chalet	Soil
Chansons	
Chicane	•V-
Croire	Vacance
	Vent
•D-	Voyage
Désir	
Détente	•M-
Deux	Manger
Discuter	Musique

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	B	D	E	T	E	N	T	E	E	N	A	C	I	H	C
2	R	E	N	G	I	A	B	G	R	A	M	U	L	H	D
3	O	R	R	X	O	U	A	N	I	R	N	I	A	I	E
4	N	T	U	I	U	Y	U	I	S	N	R	L	S	P	S
5	Z	N	E	E	O	E	E	P	E	E	E	C	R	L	S
6	E	O	N	V	D	R	D	M	D	U	U	V	E	E	R
7	R	C	E	R	I	R	C	A	R	T	A	V	T	U	S
8	E	N	G	A	P	M	A	C	E	I	E	C	E	R	I
9	U	E	S	I	O	B	E	R	H	R	T	L	F	E	L
10	Q	R	J	A	N	C	S	B	S	A	F	R	A	R	E
11	I	E	C	A	N	E	O	E	V	E	N	T	A	H	N
12	S	G	I	A	R	I	L	X	L	E	U	S	S	P	C
13	U	N	C	U	R	D	E	U	I	L	V	L	O	A	E
14	M	A	T	E	L	O	I	U	N	A	E	I	E	N	T
15	V	M	U	E	F	P	L	N	E	E	P	B	R	S	S

Phrase-mystère : 4 mots - 25 lettres

Réponse : Amoureuses vacances à toutes.

FRANCINE LÉVESQUE



LES FILMS DU CRÉPUSCULE

NOUVEAUTÉ

Vente de vidéocassettes des films suivants:

- Depuis que le monde est monde
- Les enfants d'abord
- Genèse d'un repas
- Le goût du miel
- Une histoire de femmes
- La maladie, c'est les compagnies
- Manger avec sa tête
- On n'est pas des anges
- Plusieurs tombent en amour
- Vous "santé"-vous bien?

LES FILMS DU CRÉPUSCULE

4503 St-Denis, suite 1
Montréal, Que. H2J 2L4
849-2477



Corporation sans but lucratif
vouée à la promotion et la
distribution de films québécois

Tout un monde de nautisme Lac St-Jean



Voile dériveur	\$195.00	5 jours
Planche-à-voile	\$195.00	5 jours
Voile croisière	\$275.00	6 jours
Voile camping	\$195.00	5 jours
Cyclotour du lac	\$145.00	5 jours

Incluant: Hébergement, nourriture, équipement,
animation.

DU 14 JUIN AU 6 SEPTEMBRE

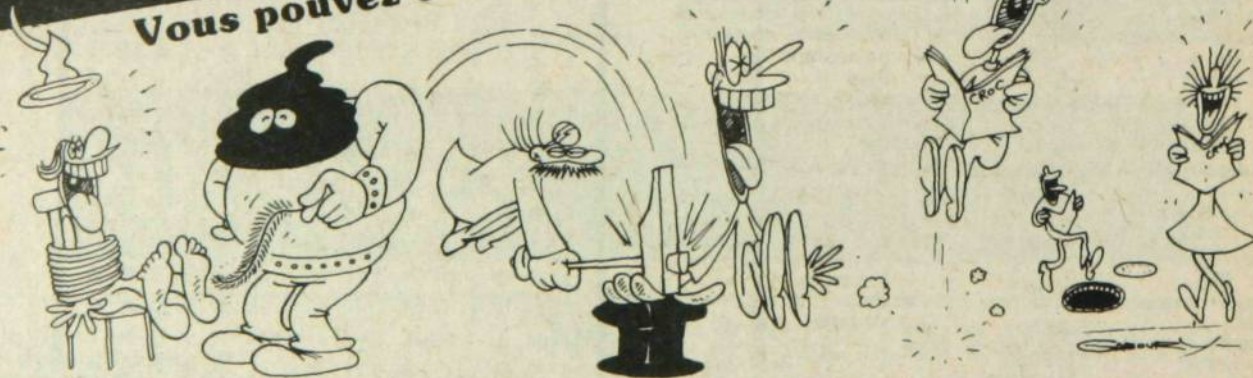


Renseignez-vous:
BASE PLEIN AIR ST-GÉDÉON
250, rang des Iles
St-Gédéon, Lac St-Jean
Québec G0W2P0
Tél.: (418) 345-2589

AUSSI: programmes fin de semaine et location
de voiliers, de planches-à-voile

**Vous avez oublié comment
on s'y prend pour rire?**

Vous pouvez essayer:



La recette médiévale

La thérapie du cri primal

ou notre dernier numéro

CROC

Le mensuel à l'humour mordant.

Pour vous abonner, écrivez à CROC,
464 rue St-Jean, Vieux-Montréal H2Y 2S1.
ou téléphonez à (514) 844-3911.

CE QUE LA PRESSE A ÉCRIT ET QUE LA VIE EN ROSE

CE QUE LA PRESSE A ÉCRIT

SECON LA PLUS JEUNE GESTIONNAIRE DE STANDARD LIFE, LE FÉMINISME EST DÉPASSE. (La Presse, 1 mai '82)
«Adorant travailler sous pression, Me Geneviève Faribault avoue pou voir disposer de plus de temps pour sa carrière parce qu'elle n'a pas d'enfant et que son conjoint, poète, travaille beaucoup à la maison».

DES VINS FRANÇAIS POUR LE BANQUET OFFERT À LA REINE. (La Presse, 16 avril '82)
 Malgré les récentes directives du ministre MacEachen, ordonnant de promouvoir les vins canadiens dans les ambassades, etc... ce sont des vins français que l'on offrira à Elisabeth, le 16 avril dernier à Ottawa, de même qu'aux 500 «jeunes chefs de file» canadiens invités.

LESBIENNES VUES PAR GIRERD : (La Presse, 20 avril '82)



ND HOMMAGE VANTES DES

CURÉS. (Le Soleil, 23 avril '82)
 Affirmant qu'elles «ne pourront jamais assez remercier Dieu de leur avoir donné la possibilité de servir le clergé», le pape a dit à 4 000 bonnes de curé réunies à Rome : «Soyez heureuses de garder propre l'environnement de nos prêtres et de les dégager des tâches domestiques quotidiennes afin qu'ils puissent se dévouer à leurs tâches apostoliques».

MARAUDAGE PAPAL?
 (Quotidiano Donna, Rome, 24 avril '82)
 Le pape vient de convaincre 4 000 vieilles dames pauvres de faire gratuitement le grand ménage du printemps de St-Pierre de Rome. Encore une fois, les femmes nettoieront l'église plutôt que l'Église.

RICHARD HATFIELD EST DEVENU FÉMINISTE : sortant terrorisé de la conférence fédérale-provinciale sur la «condition féminine», le premier new-brunswickois aurait déclaré :

FEMMES BATTUES: LES DÉPUTÉS JETTENT DE CRILE SUR LE FEU. (La Presse, 13 mai '82)
 Deux fois de suite, les députés de la Chambre des communes refusent de s'excuser. Pourquoi ? Pour avoir éclaté de rire en entendant dire qu'un homme sur 10 battait sa femme, selon le récent rapport parlementaire sur les femmes battues. Sommés de s'excuser par la députée NPD Margaret Mitchell, ils refusaient bruyamment et sans explications.



FAITES «O» AVEC LE CUL...

(La Presse, 22 avril '82)
 Pierre Foglia sur le harcèlement sexuel : «Entre nous mesdames, une petite tape sur les fesses, c'est juste une marque d'amitié, une forme de communication non-verbale... inoffensive, anodine, surtout pas lubrique ! il faut être un peu hystérique pour en faire une affaire du cul (...) pensez par exemple au fermier qui entre dans son étable et pose la main sur la croupe de sa plus belle vache. Mauvaises pensées de sa part ? Non, tout ce qu'il veut signifier c'est 'vache, tu es à moi'».

«Elles sont sérieuses, les gars, faut bouger !» «Y avait rien là, aurait rétorqué la ministre québécoise Pauline Marois, heureusement que c'était à huis clos !»

IDYLLE ENTRE PIERRE ELLIOTT TRUDEAU ET JOAN VILLENEUVE ? D'après Photo-Journal) Eh oui ! on les aurait vus marcher bras dessus, bras dessous à la sortie de Berthierville. «Justin s'entend déjà avec Mélanie, aurait dit Trudeau aux journalistes, et... moi je cours pas mais j'sais patiner vite !»

FEMMES D'AUJOURD'HUI :
 La société Radio-Canada cherche, pour animer à l'automne l'émission Femmes d'aujourd'hui, un couple (hétérosexuel, oui) d'âge moyen, moyennement féministe, d'expérience et de Montréal. Envoyer curriculum vitae avant le 15 juin.
 «Macaire, c'est quoi le code postal de Radio-Canada, déjà ?» (J. Lajeunesse)

PRESENTIE, MADAME LISEPAYETTE aurait refusé de remplacer Andrée Champagne dans la nouvelle série de commerciaux Arctic Power. «Jamais !» s'est-elle écrié en apprenant qu'il

CE A APPRIS :

CHER MARC, COURRIER DU COEUR, HOM-INFO... Je mène la vie standard d'un parfait ménager. Ma femme est gestionnaire et fait de gros salaires. Comme elle ne veut pas que je travaille, elle m'encourage à écrire de la poésie (exprime-moi, qu'elle me dit)... et à m'occuper de la maison. J'aimerais mieux avoir un enfant mais Geneviève dit qu'elle est trop jeune pour prendre cette responsabilité.

Germain Faribault-Masson

P.S. Elle a annulé mon abonnement à Hom-Info parce que ça me donne des idées, qu'elle dit.. Que faire?

L'AFFAIRE DES VINS FRANÇAIS À LA REINE: LVR a su qu'Elisabeth en avait fait une condition sine qua non de sa visite au pays. «C'est une question d'étiquette... et, aurait-elle ajouté avec cet humour pince-sans-rire typiquement saxon, je veux rapatrier intacte ma propre constitution !»

GIRERD VUE PAR DES LESBIENNES :



lui faudrait dire devant la caméra «Arctic Power, j'connais ça!» agenouillée sur le parquet de l'Assemblée Nationale.

CHAUVE DE 42 ANS! Ça expliquerait tout, et le turban, et l'insécurité perçant sous l'anti-féminisme primaire des propos et blagues.

POUR JEAN, AVEC TOUTE NOTRE AFFLICTION.

Je connais une femme dont l'opinion sur l'euthanasie a basculé après qu'elle eut côtoyé Jean Basile un certain temps. Dernièrement,

FEMMES BATTUES ET DÉPUTÉS FÉDÉRAUX: encore une fois, La Presse aura fait tout un plat de rien du tout. D'après nous, que les députés rient des femmes battues et refusent de s'en excuser est tout-à-fait normal : après tout, s'ils représentent le peuple, 10% d'entre eux battent leurs propres femmes et les autres 90% sont complices. (À quand les députés battus ?)



CHER FOGLIA,

depuis des années, on te trouvait con et grossièrement misogyne, mais on se trompait ; pour améliorer la condition des femmes, ton humour au 2e ou 3e degré est sûrement plus efficace que 12 revues et 13 manifestations féministes de front. T'as raison, on n'a pas le sens de l'humour mais, la, on vient de comprendre qu'au fond t'es un vrai féministe, un allié objectif. En fait, on admire ton travail, le ton et l'originalité de tes chroniques... fallait qu'on te le dise.

Cellule féministe radicale
 Emma Jobin

«POISSON D'AVRIL! Tu nous a cru, hein ?»

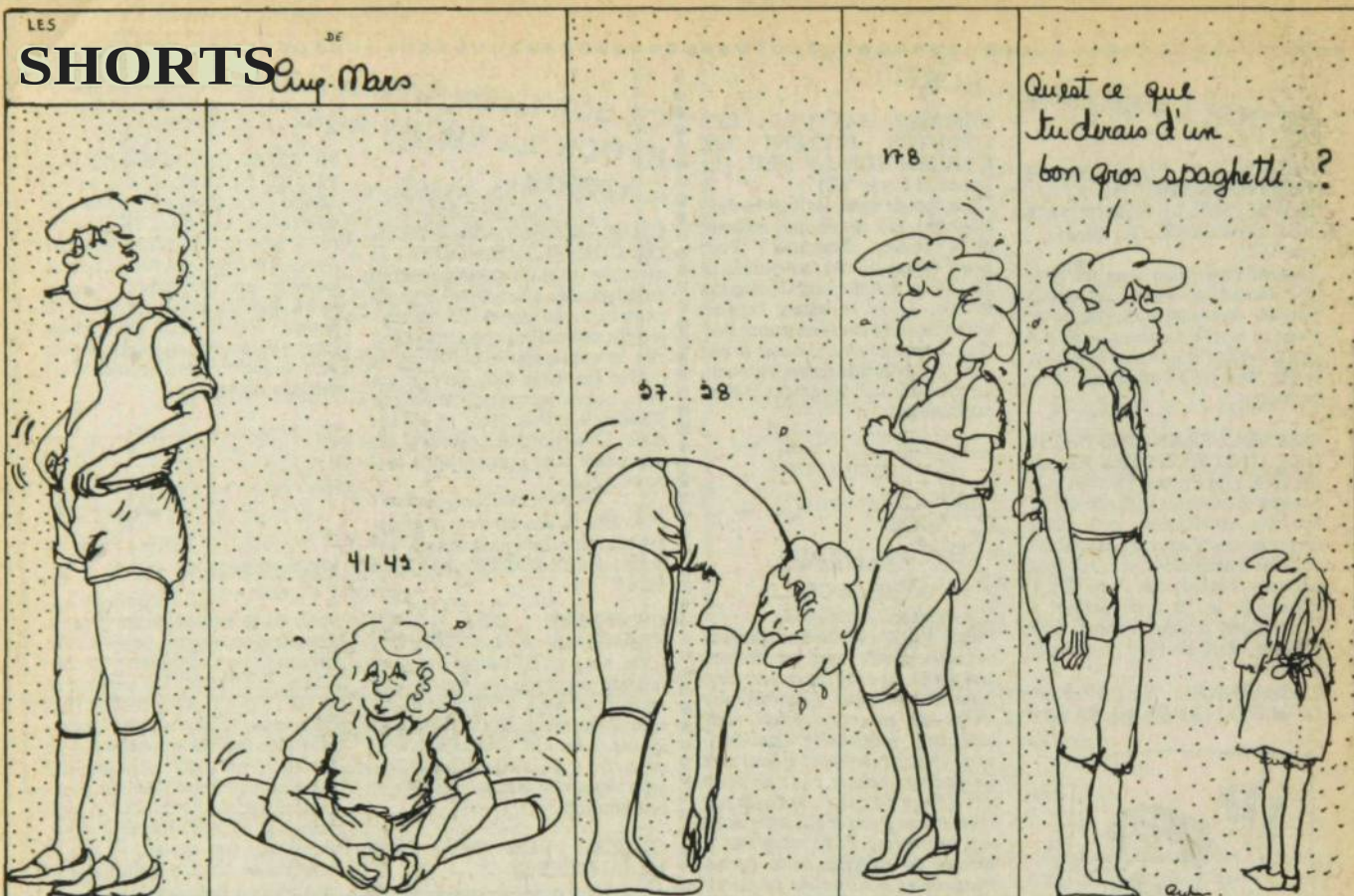
ce dernier utilisait les pages du Devoir pour reprocher aux féministes leur manque de radicalisme et, à LA VIE EN ROSE particulièrement, son non-engagement lesbien. S'il n'avait l'oeil encombré de plusieurs poutres, monsieur Basile, typique misogyne de gauche, lirait mieux (entre) nos lignes. En attendant, nous ne saurions trop lui conseiller de retourner au sport qu'il décrivait si bien dans L'ORGASME AU MASCULIN, c'est-à-dire l'exploration de l'espace anal. Le sien ou celui d'autre(s), bien sûr, nous ne sommes pas sectaires. Et qu'il nous laisse, de grâce, explorer nos propres voies. N'avons-nous pas le droit de préférer les grandes dames aux petits garçons ?

Une radicalement tannée

annonce VRAIE: RE-CHERCHE, PEINE D'AMOUR.

Accidentées de coeur, tendrement éprouvées, désireuses de bercer leurs âmes aux flots nostalgiques d'une passion sauvage, aspireraient grands blonds frisés aux sourcils débridés, aux sourires gaillards, aux regards foudroyés et à l'intellect sportif, portant valises et cassettes-western, dans le but de se perdre, épouvantées d'allégresse.

Claire C. et Lucie P., Québec



LA VIE EN ROSE

ABONNEMENT
 6 numéros: 11,00\$ de soutien: 25,00\$ de mécène: 50,00\$
 à l'étranger: 18,00\$ par avion: 24,00\$
 COUPON D'ABONNEMENT

NOM

PRÉNOM

No RUE

APP.

VILLE

PAYS..... CODE POSTAL

TÉLÉPHONE

A découper et renvoyer avec votre paiement à LA VIE EN ROSE
 3963, rue St-Denis, Montréal. Québec H2W 2M4
 (Tél. 514-843-8366)

Véronique O'Leary

Louise Toupin



Éditeur Jean

QUÉBÉCOISES DEBOUTTE!

TOME 1

Une anthologie de textes
du Front de libération des femmes (1969-1971)
et du Centre des femmes (1972-1975)

les éditions du remue-ménage

Bureau du dépôt légal
Bibliothèque Nationale du Québec
1700 rue St-Denis
Montréal, H2X 3K6

CHRISTIANE ROCHEFORT

Quand tu vas
chez les femmes
roman

Christiane
Rochefort



QUAND TU VAS CHEZ LES FEMMES
CHRISTIANE ROCHEFORT
ÉDITIONS GRASSET
ROMAN 200 pages
CHEZ VOTRE LIBRAIRE

«Quand tu vas chez les femmes, n'oublie pas ton fouet», NIETZSCHE.
Un homme en quête de sa vérité à travers ses tendances masochistes franchement assumées s'éprend follement d'une très jeune femme, qui ne partage pas ses goûts. Espérant l'initier, il se fait son esclave. Pourtant elle consent parfois à l'accompagner dans son monde, mais elle ne participe pas aux rituels, elle les détourne. Et tandis qu'elle gravit les échelons du succès et de la domination, lui est entraîné dans une chute dont il parait seul l'auteur, où il perdra sa réputation, son travail, son bien. Tandis que, plus il tombe bas, plus son esprit s'éveille.

Toute cette tragi-comédie est contée le plus joyeusement du monde, dans une écriture extrêmement classique et efficace.



DIFFUSION HACHETTE INTERNATIONAL CANADA INC.